

Celui qui Boit mon Sang, mes Sueurs et mes Larmes...
me refuse un morceau de Pain et m'assomme

Voyage du Maure-Lack.

LE
MORE-LACK,
ou
ESSAI

SUR les moyens les plus doux & les plus équitables
d'abolir la traite & l'esclavage des Nègres d'Afrique,
en conservant aux Colonies tous les avantages d'une
population agricole.

..... *And with necessity,*
The Tyrant's Plea, excuse his dew' Iish Deed.

Ainsi les Tyrans prétendent excuser leurs actions infernales,
en disant : La nécessité m'y força.

Paradis Perdu de Milton.



A L O N D R E S,
Et je trouve à PARIS,
CHEZ PRAULT, IMPRIMEUR DU ROI,
quai des Augustins.

1789.

1389 - h. 8



A U X

SOCIÉTÉS PHILANTROPIQUES,

E T

A TOUTES LES AMES SENSIBLES.

De toutes nos erreurs, la plus funeste à la félicité humaine, est celle d'avoir toujours considéré de grandes richesses comme la réalité du bonheur; jadis la soif de l'or, fit massacrer les habitans du Nouveau Monde; aujourd'hui la même cupidité nous entraîne à faire égorguer une partie des peuples de l'Afrique, & à leur enlever des esclaves pour cultiver l'Amérique. En sommes-nous plus heureux? L'Espagne, pour envahir des monceaux d'or, a dépeuplé ses provinces;

“

ij A U X S O C I É T É S

& laissé ses terres en friche. L'Europe a regorgé de désirs, d'ambition, de richesses; des fortunes rapides se sont élevées sur les débris sanglans de l'espèce humaine; un millionnaire ne peut dépen-
ser sans prodigalités un revenu immense capable de suffire à l'existence de deux cents personnes, il se crée mille jouissances fac-
tices qui prennent la place des besoins les plus nécessaires; des trésors consumés par un luxe sans bornes cessent d'être suffisants, & le voilà devenu le martyr de sa propre cupidité, & la juste victime de la cupidité intensée dont il a malheureusement donné l'exemple à toute la colonie.

Des vêtemens simples, mais salutaires, ont fait place à des modes frivoles & à des costumes ruineux: les toits paisibles de nos pères ont été renversés pour

élever des bâtimens superbes ; leur nourriture saine & frugale , a été remplacée par des repas splendides , & des apprêts somptueux. Enfin , les vrais plaisirs de l'heureuse innocence ont été dédaignés par l'orgueil , ou avilis par des êtres corrompus.

Le nombre des favoris de la fortune qui regorgent de tout , a augmenté la foule des malheureux enfans de l'indigence qui n'ont pas de pain , & les riches eux-mêmes n'ont goûté de la félicité que les apparences trompeuses. Les richesses ont tourmenté toutes les classes de la société , sans les rendre heureuses ; & , pour les obtenir , nous leur sacrifions sans remords depuis plus de deux cents ans , le bonheur , la liberté , le sang , la vie & la postérité de dix millions de

iv Aux Sociétés

créatures innocentes qui sont nos semblables, nos frères. Enfin, après avoir rempli les quatre parties du monde de meurtres & de calamités, nous mourrons égoïstes, malheureux, détestés de tous ceux qui nous environnent, souvent même de nos propres enfans, sans avoir rien fait pour la postérité, que de multiplier les vices & les misères du genre humain. Tels sont les tristes effets de l'insatiable avarice & de la soif toujours renaissante de l'or.

Quelques hommes sensibles, témoins de ces horreurs, ont fait sentir à l'Europe les cruautés qu'elle avoit exercées sans relâche contre les Noirs, depuis plus de deux siècles. La dureté des traitans, des facteurs homicides & des habitans impitoyables, a révolté tous les cœurs hon-

nêtes ; & lorsque les colons ont voulu justifier les brigandages, les assassinats qu'ils font commettre en Afrique & en Amérique, l'indignation générale s'est soulevée contr'eux.

Ils sentent, ils avouent même la nécessité d'une réforme dans les abus ; mais l'habitant despote absolu dans son habitation, refuse impunément tous les jours à ses Nègres, les adoucissements qui leur ont été accordés par le Code Noir. Leur misère s'accroît sans cesse, ils la souffrent & se taisent. Si par malheur ils osoient se plaindre, ils recevroient bientôt cent coups de fouet, & risqueroient d'avoir leur corps déchiré par lambeaux. Il n'existe dans les colonies aucun protecteur qui veille à la conservation de ces infortunés, ni qui prenne le moindre

vj A U X S O C I É T É S

intérêt à ce qu'on leur fournisse seulement
le vrai nécessaire.

On ne peut parcourir les habitations Angloises de l'Amérique, sans être navré de douleur : on y voit presque par-tout l'homme écrasé sous le joug de la tyrannie , mis au rang des bêtes de charge & souvent plus maltraité qu'elles. Ce cruel usage , autorisé par des loix barbares surprises à la puissance des Rois , pratiqué par des êtres impitoyables , s'est perpétué jusques à ce jour, malgré toutes les réclamations de la raison & des lumières de notre siècle , malgré l'influence des préceptes religieux , malgré les sentimens intérieurs de l'ame , qui ne cesse de dire : Celui que tu foules aux pieds est ton frère. La soif de l'or , & le desir effréné de gagner en dix ans de

quoi étaler le faste le plus insolent, sont les motifs qui encouragent cet odieux commerce, & réduisent le More malheureux au degré d'avilissement le plus douloureux. Non, je ne crains pas de le dire, on ne boit pas en Europe une seule tasse de café qui ne renferme quelques gouttes du sang des Africains. La seule culture du sucre abrégé de moitié la durée de leur existence.

Quel observateur impartial ne sentirait son ame déchirée, lorsque, quittant l'habitation du maître, il parcourra seul les tristes cabanes de ses esclaves ? Tandis que la pompe & l'abondance sont répandues avec profusion au logis du colon, ses pauvres créatures, mourant de faim, n'ont sur leur corps que deux aunes de grosse toile pour couvrir leurs nudités, &

viiij A U X S O C I É T É S

qu'une misérable natte pour se coucher la nuit. L'indigence la plus affreuse les poursuit & les poignarde depuis l'époque de leur servitude jusqu'à celle de leur mort. Ils travaillent nuit & jour pour accroître la fortune du maître. Tandis que les Noirs ne respirent que pour la douleur, & souffrent des premiers besoins de la vie, des colons durs & colères n'ont plus de pitié pour eux : leurs cœurs sont de pierre, & la mort même de ces infortunés cesse de les affecter, dès qu'ils y trouvent quelque avantage.

Leur insensibilité meurtrière se communique bientôt à tous ceux qui les environnent ; pour plaire au tyran, on épouse sa dureté ; on parle des Noirs avec mépris ; les yeux s'accoutument au spectacle de la cruauté, & on trouve

rarement des Européens qui, ayant vécu un an en Amérique, prennent intérêt à leurs souffrances. Ils contemplent en riant les coups de fouet qui font quelquefois ruisseler le sang de ces malheureux. Les cris de ces infortunés, lorsqu'on met du sel & du poivre dans leurs plaies, excitent leurs scuris moqueurs... Monstres ! que vous ont fait ces peuples opprimés pour les traiter avec tant de rigueur ?... Rappellez-vous que c'est par la trahison, la force & la tyrannie, que vous avez établi vos droits sur eux, en les arrachant avec violence du sein de leur patrie. Songez que c'est à votre politique infernale que vous êtes redevable de leurs travaux & de votre opulence ; rappellez-vous enfin qu'il existe un Être immortel qui voit & juge vos œuvres, & dormez en paix, si vous l'osez.

x A U X S O C I É T É S

Tyrans cruels, persécuteurs farouches, vous que la Nature ne fit naître que pour devenir les bourreaux du genre humain, quittez vos tables somptueuses, & visitez les casés de vos Nègres, où tout annonce la peine & la dououreuse indigence ! Voyez-les dans la dureté des travaux, nuds, souffrants, exposés à la rigueur d'un soleil brûlant, dégoûtans de sueurs & quelquefois de sang, mêlé des larmes du désespoir ! Voyez-les s'épuiser de fatigues sur une terre qui ne produit tant de richesses que pour vous seuls ; . . . & s'il vous reste encore une ame, contemplez leur destinée affreuse, sans détourner les yeux avec horreur . . . Vous n'oseriez . . . vous craignez même d'être sensibles . . . vous encouragez une administration meurtrière dont la barbarie contribue à votre opulence. Vous avez,

Il est vrai, le beau droit de leur faire grace quand vous voulez ; mais pour ne pas jouir d'un privilége contraire à votre fortune, pour priver de vos bienfaits ces infortunés, vous sortez rarement ; vous êtes presque toujours invisibles pour eux ; vous ressemblez à ces froides idoles de bois ou d'argile, qui ne quittent jamais la place où le stupide vulgaire les a déposés.

Malgré les vaines déclamations que l'imposture & la cupidité font proférer encore aux colons, l'opinion générale a prononcé contr' eux ; elle réclame l'abolition de la traite des Nègres : elle recherche avec empressement tous les moyens de leur rendre une liberté que leur accorda la Nature . . . que la fourberie & la violence leur ont ravie . . .

mais à laquelle ils n'ont jamais renoncé.

Par quels moyens heureux y pourroit-on parvenir , sans exciter des orages , sans porter atteinte à la propriété des colons , sans les priver des bras accoutumés à cultiver leurs terres ? . . .

Rendre subitement la liberté à tous les esclaves Nègres , seroit un acte d'autorité arbitraire qui ruineroit les colonies , & exciteroit une révolution dangereuse dans des cœurs ulcérés de peines & de désespoir. Les habitans ne connoissant d'autres moyens de culture que les bras du More , seroient sans secours , sans espoir , sans récoltes , si on les affranchissoit tout-à-coup. La case des Nègres , ses meubles , ses outils appartenans au

maître, rendre à ces esclaves la liberté sur le champ avant de leur avoir assuré des moyens d'existence, seroit les réduire à la dernière misère, & n'en faire que des brigands toujours prêts à nous dévorer.

Eteindre insensiblement l'esclavage, par des moyens doux, faciles & peu dispendieux, qui assurent dans tous les tems la culture des terres, l'existence des Nègres & la fortune des colons, seroient des actes de justice conformes à tous les droits de l'humanité, & même avantageux à la prospérité future des colons: ils ne pourroient révolter que ces ames féroces & avides qui cherissent les meurtres, l'iniquité & les révoltes, dans l'espoir d'y trouver de quoi satisfaire avec moins de lenteur la cupidité la plus effrénée.

xiv. Aux Sociétés

Abolir enfin la traite des Nègres, dès qu'elle ne sera plus nécessaire, anéantir les causes de l'esclavage, rendre la paix à l'Afrique, & la liberté à l'Amérique; ce sont des actes d'équité & de bienfaisance, que toutes les opinions religieuses, la justice & l'humanité réclament depuis long-tems.

Ces trois observations détaillées vont former le cannevas de cet Ouvrage; mais avant de le commencer, il faut que je rende compte des motifs qui m'ont déterminé à le mettre au jour.

Il y a environ un an, qu'ayant été obligé de me rendre à l'Isle de Guernesey, je fus contraint, à mon retour en France, de relâcher à l'Isle de Jersey, où les vents contraires me retinrent près

de trois jours. Quoique la mer fût vivement agitée, le soleil éclairoit l'horison, & répandoit sa douce lumière sur les pâtrages, les jardins & les riantes habitations de l'Isle. Ne pouvant achever ma route, l'oisiveté me porta à la parcourir. Semblable à la plupart des Isles de l'Océan, elle m'offrit l'aspect de plusieurs montagnes, qui, sortant du sein de la mer, sembloient y former un asyle contre ses orages. Je dirigeai mes pas vers son centre; & par des chemins tortueux, bordés d'un grand nombre d'arbres jeunes & vigoureux, je parvins au sommet de l'Isle, & m'assis sur le bord d'un rocher.

J'y contempois, dans une tendre méditation, le spectacle terrible & majestueux d'une mer en courroux, qui

sembloit vouloir sapper & engloutir ce sol
riant & bien cultivé ; les roches qui
m'environnoient, chargées de coquillages
incrustés & de pétrifications maritimes,
m'attestoient l'évidence des premiers dé-
judges du monde.... les vents impé-
tueux qui soulevoient les flots avec vio-
lence.... les vagues qui, en se com-
battant, se confondoient sans cesse, ve-
noient briser leurs dernières lames aux
pieds d'un roc qui sert de fondement
à un vieux château bâti (dit-on) par
Jules César.... la Nature, dans ses
vives agitations, pénétroit mon cœur de
 crainte & de respect.... & dans l'in-
terior de mon être, j'admirai dans un
respectueux silence, la puissance motrice
qui dirigeoit à son gré le mouvement des
cieux, des vents, des mers & de la
terre.

J'étois

J'étois encore ému de ces magnifiques tableaux, lorsque j'aperçus à deux cents pas de moi, un homme couché sur la terre; la tête appuyée sur sa main, il contempoloit comme moi les convulsions de l'Océan. L'analogie du lieu, du tems, des circonstances, peut-être même cette sympathie si douce qui attire l'homme vers son semblable, m'excita à m'approcher de lui: je quittai mon rocher, & je fus le joindre.

Après avoir vaguement parlé des vents, &c, il m'apprit que sa mère étoit originaire d'Afrique; qu'il avoit été esclave en Amérique; . . . qu'affranchi de bonne heure, il avoit fait un voyage en Guinée; . . . que les horreurs de la traite lui ayant fait redouter d'être aussi la vic-

xvij Aux Sociétés

time de nos fureurs sanguinaires , il avoit abandonné une patrie où presque tous ses parens avoient été égorgés ou vendus ; & qu'enfin , il étoit venu chercher en Europe un asyle paisible où son travail pût suffire aux besoins de son existence.

Le ton dont il s'exprimoit me frappa. Je lui fis beaucoup de questions sur l'esclavage , la traite des Noirs , leur transport dans les Isles , leurs traitemens journaliers , &c. Il répondit à tout avec une précision , une énergie & un sentiment de vérité qui m'inspirèrent de l'estime pour lui. Je sentis qu'il étoit parfaitement instruit ; & son discours redoubla la vive horreur que j'avois conçue depuis long-tems pour un trafic aussi dénaturé.

Ses tableaux étoient peints avec cette chaleur qui , caractérisant bien les faits dont il avoit été témoin , annonçoient une ame sensible , courageuse & supérieure aux revers. Il invoquoit à la fois le Grand-Esprit & le Soleil comme ses pères , les Rois & les Magistrats comme ses protecteurs ; il finit par m'apprendre qu'il avoit composé un mémoire où tous ses griefs étoient déposés ; je lui témoignai le desir d'en prendre lecture : il promit de me satisfaire , & de me l'apporter le lendemain matin.... Je le quittai , en serrant affectueusement sa main dans les miennes.

Cet homme avoit la taille haute , la figure animée , le regard indigné. Soit que ce fût un jeu de la Nature , ou que

xx. Aux Sociétés

sa mère eût fréquenté des Européens, son visage ne paroissoit pas avoir une origine Africaine; son teint n'étoit guères plus brun que celui des Espagnols ou des Portugais; ses cheveux courts n'étoient pas crépus, & sa manière de s'énoncer annonçoit de la pénétration, du jugement & même du génie.

Le lendemain, il arriva chez moi avec un rouleau de vieux papiers sous son bras; il le déploya sur ma table, & le lut en anglois avec véhémence. Tout dévoiloit en lui un homme plein de son sujet, & capable de grandes choses. Je me tenois en garde contre une chaleur que je croyois outrée; mais la force de ses raisons m'entraîna: elles étoient conformes à tout ce que j'avois ressenti moi-

même, je ne pus m'empêcher de partager ses peines.

Il me raconta l'histoire d'un Nègre jeune encore, mais épuisé par l'excès des travaux qu'on lui avoit imposés. Cet homme exténué, maigre comme un squelette, abandonné de son maître qui refusoit de le nourrir, parce qu'il n'avoit plus la force de travailler, fut réduit à une si grande misère, qu'il mangea de la chair crue & corrompue des bœufs ou des animaux morts de maladies, jettés au milieu des champs. Ce malheureux Noir, pressé d'une faim dévorante, parcourut les habitations en mendiant. Il vint un jour se présenter devant un riche colon, parent de son maître, & pour lequel il avoit jadis travaillé: il le trouva

xxij . Aux Sociétés

prenant son café sur une terrasse , vêtu d'un habit superbe , & environné de gens qui le servoient. Il implora son assistance ; mais il fut cruellement refusé : & parce qu'il ne se retira pas assez promptement , il le livra à ses domestiques qui l'outragèrent avec violence. Ce Nègre infortuné , en se retirant , ne put s'empêcher de lui dire : (Toi , qui boire mon sang , refuser la vie à moi , & faire battre moi .) Ce qui , dans le génie de notre langue , me paroît dire ; *Celui qui boit mon sang , mes sueurs & mes larmes , me refuse un morceau de pain ; & m'affomme.*

Je desirai qu'il me laissât son manuscrit ; mais il n'y consentit pas : il me permit seulement d'en extraire ce qui se-

roit utile à mon Ouvrage : je profitai de ses offres , & traduisis en françois quelques passages qui me parurent intéressans. Malgré tous mes efforts pour leur conserver leur teinte originale , je sens qu'ils ont perdu de leur énergie : mais ce qui leur en reste, suffira peut-être pour faire connoître que , sous une écorce noire , il se trouve souvent des ames sensibles qui ont du caractère & de la vigueur.

La seconde partie de cet Ouvrage renfermera un corps d'observations relatives aux moyens les plus doux d'opérer insensiblement l'abolition de la traite (*en la rendant inutile ,*) & l'extinction progressive de l'esclavage , sans nuire à la propriété des colons , ni à l'exploitation territoriale.

Je ne suis ni un frondeur, ni un enthousiaste : mais partout où je vois la tyrannie & la cupidité de quelques individus fouler & écraser sans remords des millions de créatures humaines ; oser même combattre ceux qui ont le courage de dénoncer leurs crimes à l'Europe mon cœur indigné gémit Je souffre & je ne puis me taire ; ami de la paix & de la félicité de tous mes semblables, il faut que ma douleur s'épanche dans le sein de tous les êtres sensibles.

J'ai questionné une foule de Nègres : presque tous m'ont tenu ce langage *Moi souffrir beaucoup, parce que maître fait trop travailler moi, . . . nourrir mal moi. . . . & faire périr moi de faim. & de coups. . . .* Les faits rapportés dans cet

Ouvrage, dévoileront cette cruelle vérité, & en constateront l'évidence par le seul exposé de la manière dont ils sont traités chez leurs propriétaires : les voyages des observateurs, & l'Histoire du More-Lack, répandront quelques lumières sur cette grande cause, une des plus sublimes sans doute qui ait jamais mérité d'intéresser la sensibilité & la compassion des humains.... J'y joindrai mes réponses préliminaires aux partisans de l'esclavage & à leurs injustes réclamations. Je soumets enfin le tout au jugement des personnes éclairées & des Sociétés Philanthropiques qui recherchent avec le zèle intrépide de la vérité, tous les moyens d'abolir la traite & l'esclavage des Nègres.

On attaqua sans doute mon style,

& on aura raison ; car j'éprouve qu'il est bien au-dessous de ce que je sens dans mon cœur : mais je réclame l'indulgence de mes lecteurs. Je suis jeune, Militaire ; voilà mon excuse : j'ai beaucoup voyagé, souvent réfléchi & dans le cours de mes voyages, je n'ai eu ni le tems, ni l'avantage précieux de pouvoir m'éclairer par la lecture des ouvrages de ces hommes célèbres qui auroient dû être & mes maîtres & mes guides.

Quoique bien convaincu de ma foiblesse, le sentiment dont mon cœur étoit plein, m'a entraîné malgré moi à écrire & à hazarder (en tremblant) de mettre au jour ce premier fruit de mes observations dans ce genre.

En relisant attentivement mon ouvrage, j'ai toujours été indigné contre moi de me trouver si inférieur au sujet sublime que j'entreprends de traiter. Puisse l'aveu de ma foiblesse exciter quelque homme célèbre à le traiter plus dignement! Puisse-t-il attendrir tous les cœurs, faire cesser les crimes de l'Europe, nos forfaits en Afrique, nos meurtres en Amérique, & rendre l'existence, la liberté & le bonheur à cinq millions cinq cent mille Nègres, restes infortunés de plus de vingt millions de créatures humaines, arrachées des côtes esclaves, pour les précipiter dans des tourmens sans fin.

On fait sans cesse des voyages autour du monde, pour reconnoître un détroit, ou découvrir quelques îles désertes. On

xxvij Aux Sociétés

n'en a pas encore fait un seul pour constater les souffrances des Nègres esclaves, & s'assurer des moyens les plus prompts de remédier à leurs maux. La gloire & l'immortalité seront la récompense des protecteurs bienfaisans qui parviendront à rendre la liberté à cette classe la plus souffrante de tous les hommes : leurs noms, consacrés dans les annales de l'Histoire, seront toujours mémorables à l'humanité . . . toujours cités d'âge en âge à nos générations futures, & toujours mis au premier rang dans les fastes de la bienfaisance ; . . . l'espoir de rendre la paix & la félicité à cent peuples divers, leur offre un triomphe plus éclatant, que toutes les victoires sanglantes d'un Alexandre ou d'un Tamerlan.

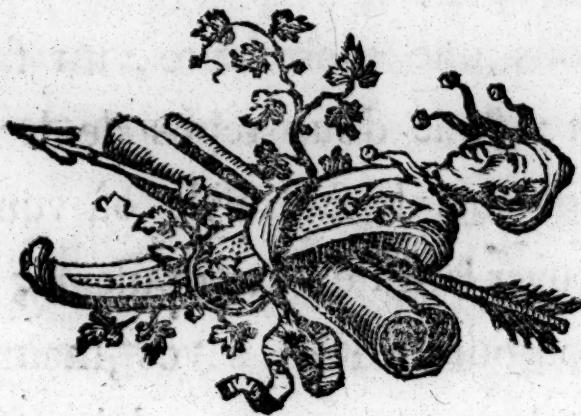
En peignant les souffrances de cette classe infortunée de l'espèce humaine, si je répète quelquefois les mêmes idées, c'est qu'elles s'offrent mille fois par jour à mon cœur; c'est que des cruautés extrêmes exécutées de sang froid, & réitérées mille fois par heure, sont intolérables c'est que le tems, loin d'affoiblir l'horreur qu'elles inspirent, les rend toujours nouvelles & toujours plus affreuses Puis-je me taire un instant, tandis que la cupidité de quelques êtres féroces égorgé tous les ans plus de cent mille Noirs en Afrique ou en Amérique? . . . Puis-je me taire, lorsque tout me retrace sans cesse les cruels traitemens de tant d'infortunés? . . . Non, je serois coupable, si je n'élevois pas ma foible voix, quand je songe que, dans l'instant où j'écris, une

foule de Noirs qui sont mes semblables, souffrent ou sont expirans : jusqu'à ce que la bonté des Monarques & la sensibilité des humains aient soulagé leurs maux, j'oublierai mon insuffisance, & je ne me lasserai jamais d'écrire. Je ne connois qu'une classe d'hommes plus vile & plus odieuse encore, que celle des économes qui sont les impitoyables bourreaux des Noirs : celle des colons barbares qui commandent de telles horreurs, ou qui les tolèrent : ce sont eux qui les font égorger sur les côtes d'Afrique.... eux qui achétent les prisonniers des vainqueurs & des vaincus.... & ce sont eux qui les font périr aux extrémités de la terre.

Oui, mes tristes & malheureux amis, mon cœur vous plaint, vous estime & vous

aime : je voudrois , au prix de mon sang , attendrir la dureté de vos maîtres , tarir la source de vos peines , & vous faire goûter un rayon de félicité ; dans la situation où le destin vous a réduits , je ne suis pas surpris que vous préfériez souvent la mort à la vie : l'existence Américaine est pour vous une mort lente , un supplice sans fin ; & le doux repos de la tombe fut long-tems le seul asyle où vous espériez trouver la fin de vos douleurs ; mais , soyez toujours fidèles à vos maîtres , & prouvez-leur par votre conduite que vous méritez notre estime ; il existe en Europe des ames sensibles qui vous aiment , qui parlent pour vous , qui mettront au jour vos souffrances , & soulageront vos tourmens. Vos fers sont déjà brisés dans plusieurs Etats Américains : oui , n'en doutez

pas ; si vous continuez à le mériter, le Grand-Esprit qui vous protège vous rendra tous libres , lorsque les tems fixés par sa sagesse seront accomplis.





LE
MORE-LACK.

PREMIERE PARTIE.

CHAPITRE PREMIER.

Voyage de Guinée.

SENSIBLES & vertueux habitans de l'Europe , qui ne connoissez pas les rrigueurs cruelles de l'esclavage , souffrez qu'un Nègre d'Amérique , né aussi blanc que vous par un jeu de la nature , qui n'est pas sans exemple dans son

I. Partie.

A

pays, ose vous peindre ici l'affreuse situation où vous nous réduisez depuis si long-tems.

Parce que le destin nous donne une couleur d'ébène, avez-vous le droit de nous charger de fers?... Parce que nos pères, nos femmes & nos enfans sont hors d'état de se défendre, pouvez - vous, sans férocité, nous acheter, nous enchaîner, nous vendre dans un marché public, comme des animaux destinés à la boucherie, pour nous faire éprouver aux extrémités de la terre toutes les horreurs réunies de la faim, de la misère, du désespoir, & souvent même les supplices les plus affreux?

Lecteurs compatissans, ce n'est point ici un roman ébauché dans l'espoir d'amuser vos loisirs; c'est l'histoire véritable des traitemens barbares dont vos semblables nous accablent depuis plus de deux siècles; c'est le cri de l'humanité gémissante & persécutée qui ose s'élever jusqu'à vous, & dénoncer à toutes les nations la cruauté de vos facteurs & de vos colons: ce sont les Nègres de l'Afrique & de l'A-

mérique qui invoquent les jugemens des magistrats & des souverains de l'Europe, & qui leur demandent justice des persécutions atroces dont on les accable en leur nom. Différerez-vous ou refuserez-vous toujours d'être les protecteurs de notre douloureuse existence? Nous que la providence a soumis à votre empire, ne connoîtrons-nous nos maîtres que par des supplices, & n'aurons-nous jamais de part à votre bienfaisance?

Qu'il me soit au moins permis d'entrer en lice avec vos colons Européens, & de leur prouver que, de toutes les actions de cruauté qui déshonorent l'espèce humaine, la plus odieuse, la plus sanguinaire, la plus injuste, celle qui mérite le plus la haine de tous les hommes & l'exécration de tous les siècles, c'est la *traite des Nègres*.

Grace aux bontés d'un maître généreux, j'ai été affranchi à trente ans. Le vif désir de revoir ma famille me fit embarquer au commencement d'Octobre sur le vaisseau le *Liverpool*, destiné à faire la traite des Nègres sur les côtes d'A-

LE MORE-LACK.

frique. La traversée fut heureuse. Nous n'éprouvâmes d'autre perte que celle d'un matelot imprudent qui, s'étant endormi sur le bord du tillac, tomba dans la mer par un coup de vent qui fit prodigieusement pencher le vaisseau du côté où il s'étoit malheureusement couché. On arrêta long-tems pour le chercher ; mais on perdit de vue le lieu où il étoit tombé ; & comme la mer étoit forte, il ne reparut point à nos yeux.

Après avoir croisé les îles Canaries & celles du cap Verd, le 27 Décembre 1764, nous apperçûmes les côtes d'Afrique. Plusieurs matelots crièrent : Terre ! terre ! avec ces cris de joie & de ravissement qu'on éprouve en revoyant le soleil à la fin d'une affreuse tempête. Je demandai au Capitaine quelle terre nous apperçions. — Morelack, c'est la Guinée, me dit-il. À ces mots, tout mon sang tressaillit dans mes veines, & je brûlai de voir ces beaux climats où mon père a reçu le jour. Je restai sept heures sur le tillac, sans que mes yeux pussent se lasser de contempler les côtes fertiles de ma patrie.

Le lendemain 28, nous doublâmes le cap Corse, & nous prîmes terre à Bafalia. Le commandant du vaisseau envoya son lieutenant dans une chaloupe, faire part de son arrivée au roi de cette contrée, lui offrir de l'eau-de-vie en présent, & l'informer qu'il venoit dans ses états charger cinq cents esclaves pour l'Amérique. Quoique je fusse affranchi, il me pria de suivre son lieutenant, & de me charger de plusieurs présens destinés au souverain de cette contrée; lorsque nous fûmes dans son palais, ces présens furent déposés aux pieds du monarque Africain.

Il nous reçut avec dignité, nous accueillit avec orgueil, & nous promit qu'il fourniroit en peu de tems cent fois plus d'esclaves que nous n'en demandions; le lieutenant nous reconduisit à bord, où nous attendîmes paisiblement la réalité des promesses qui avoient été faites au Lieutenant.

CHAPITRE II.

Comment se fait la traite des esclaves ?

Le 29 Décembre, nous entendîmes des bords de la mer le bruit affreux des armes ; nous vîmes le même soir quatre villes qui toute la nuit & les deux jours suivans furent sans interruption devorées par les flammes. Dans le silence & l'horreur d'une nuit éclairée par de si grands feux on entendoit au loin les bruits confus des combattans & les cris affreux des victimes infortunées dont les trois quarts, égorgés ou consumés, ne laissoient après eux qu'un très-petit nombre de prisonniers destinés à porter des fers.

Le capitaine négrier & les gens de son équipage contemplaient de sang-froid cet odieux spectacle ; Solam & moi nous en gémissons ; son sang étoit si agité qu'il ne put manger un morceau, il répandit quelques larmes, & voyant combien je souffrois, il me dit : More-Lack nous

sommes mal ici, allons nous coucher; nous descendîmes dans sa cabane, il la ferma & m'engagea à passer la nuit près de lui, sous prétexte qu'il étoit malade; j'y consentis à regret, mais je vis bien qu'il vouloit m'empêcher d'être témoin des meurtres que des chrétiens commettent dans ces belles contrées, pour satisfaire leur avidité & charger de chaînes tous ceux qui auroient le triste bonheur de survivre au massacre de leurs familles.

Le 30 Décembre, plusieurs Africains vinrent à notre bord, nous apprendre que le roi avoit envoyé son peuple faire la guerre à ses voisins, qu'il avoit été repoussé avec beaucoup de perte, mais qu'il alloit les attaquer encore; qu'il espéroit sous deux jours nous amener beaucoup de prisonniers; le capitaine répondit que sur l'espoir de cette promesse il ne quitteroit pas la côte.

Le jour & les deux nuits suivantes, nous vîmes encore des villages consumés entièrement. Le 2 Janvier, la ville de Sestro étoit en proie aux flammes les plus ardentes, & elle en

fut dévorée le lendemain à dix heures du soir.

Le quatre Janvier le tems fut très-beau, mais il n'y eut aucun trafic, parce que nos commettans nous informèrent qu'à la vérité le roi avoit fait brûler trois villes, faccager tous les habitans, & mis beaucoup de Nègres à mort; mais qu'ayant été repoussé par les villes voisines, dont les peuples les avoient secourues contre son attente, ses propres gens avoient été contraints de s'enfuir dans les montagnes, sans avoir eu le tems d'emmener assez de prisonniers pour fournir le nombre d'esclaves que le capitaine avoit demandés.

Il est à propos de remarquer ici, que dans ces combats particuliers, d'après le rapport des Africains qui vinrent à notre bord; il y avoit eu plus de quatre mille hommes mis à mort, & cela pour parvenir sans succès à nous fournir quatre ou cinq cents prisonniers, tant il est vrai que tous les Nègres en général, préfèrent la mort à un esclavage éternel.

Le capitaine Atkinson, ne voyant plus d'es-

poir de pouvoir compléter sa traite sur cette contrée; fit mettre à la voile le cinq Janvier, & nous partîmes à sept heures du matin, sans autre succès que d'avoir porté l'effroi, le meurtre & la désolation dans ces riches contrées, d'y faire frémir tous les habitans au seul nom des Européens, en les considérant comme des bourreaux qui viennent les faire égorger jusques dans leurs chaumières, réduire leurs habitations en cendres, charger de chaînes leurs femmes & leurs enfans, leurs frères & leurs pères, pour leur faire souffrir l'esclavage le plus inhumain qui ait jamais existé sur toute la terre depuis deux mille ans.

Ce que je viens de tracer n'est encore qu'une foible image des rigueurs cruelles qu'on nous impose; nous qu'on appelle des sauvages, nous plions tranquillement sous le poids des fers, & nous nous soumettons à la férocité de nos persécuteurs: mais vous qui prétendez être civilisés, éclairés & favorisés des connaissances sublimes & inestimables d'une religion divine, dont une des premières loix est la

paix, la douceur, l'amour de vos semblables, le pardon des injures, & l'amour même de vos ennemis, pourquoi oubliez-vous de si beaux préceptes? cette morale si pure & si consolante, n'est donc pour vous qu'un jeu d'enfant destiné à amuser vos loisirs? Elle n'existe donc plus dans la pratique, dès qu'elle contrarie vos désirs ambitieux, & cette cupidité cruelle qui révolte la raison, la nature & l'humanité?

Pourquoi faites-vous souffrir tous les fléaux de la guerre & de l'esclavage à une partie innocente des peuples de la terre, qui jamais ne vous ont fait de mal? Nous qui vous avions accueilli dans nos terres avec tous les témoignages de la plus sincère amitié!



C H A P I T R E I I I .

*Massacres sur les bords de la rivière
de Gambia.*

Le lendemain, nous rencontrâmes le vaisseau le *New-York*, qui revenoit de la rivière de Gambia, où il se fait tous les ans un très-grand commerce d'esclaves. Le commandant y avoit trouvé les mêmes obstacles que nous venions d'éprouver devant la ville de Sestro. Le Roi de Barfally qui gouverne cette contrée, lui avoit promis de lui fournir tous les esclaves qu'il desireroit pour les échanger contre des marchandises d'Europe. Dans cette intention, il avoit envoyé son peuple saccager quelques villes ennemis, avec ordre de prendre & d'enchaîner tous ceux qu'ils pourroient faire prisonniers. Ayant été repoussé plusieurs fois par ses ennemis, il avoit été forcé de se battre en rase campagne ; il y avoit eu un carnage horrible qui avoit duré deux jours

entiers, & durant tout ce tems, les attaques avoient été si sanguinaires, que quatre mille cinq cents hommes étoient restés morts ou expirans sur le champ de bataille. Le lendemain, on avoit vu le sol ensanglanté couvert de veuves qui venoient y pleurer leurs maris, de mères qui arrosoient de larmes leurs enfans égorgés, & des orphelins qui couvroient de pleurs & de cris les cadavres sanglans de leurs pères.... Le Chirurgien du vaisseau le New-York, témoin de toutes ces désolations, avoit été voir leur champ de bataille, & avoit vu le sol couvert des morts & des agonisans; il nous dit que jamais aucun spectacle ne lui avoit paru aussi affreux, & que, dans toute sa vie, il n'avoit jamais été aussi douloureusement attristé.

O Magistrats ! ô souverains de l'Europe ! vous qui dormez paisiblement dans vos palais, tandis qu'on nous égorge, vous ignorez toutes ces atrocités; c'est cependant en votre nom qu'elles sont commises sur les côtes d'Afrique. Avant d'avoir vu vos vaisseaux fréquenter nos ports, nous ne connoissions pas l'hor-

leur de ces guerres intestines que vos facteurs inhumains viennent tous les ans exciter parmi nous; avant de vous avoir connus, & d'avoir goûté de vos liqueurs meurtrières, nos princes ne sacrifioient pas le sang de leurs peuples à votre cupidité, & ne s'empressoient pas de mas- sacrer leurs propres sujets pour vous procurer des esclaves. Hommes pensans, de quelque nation que vous puissiez être, vous ne savez pas sans doute comment on s'y prend pour satisfaire vos désirs ! vous ne le savez pas : mais je vais vous l'apprendre, non par des paroles, mais en vous citant des faits connus dans toutes nos îles, & que j'ose défier aucun habitant de désavouer.

Francis Moor, facteur de la compagnie d'A- frique, arriva dans la rivière de Gambia, pour y faire la traite des Nègres. Il fit annoncer au roi qu'il étoit entré dans ses états, pour y charger des esclaves, & lui envoya en même tems deux barils d'eau-de vie. Le roi lui fit répondre, par le gouverneur Anglois qui réside au fort Saint- James, que, s'il avoit assez de marchandises ou de meubles d'Europe, il lui fourniroit très-certai-

nement assez d'esclaves, pour suffire au chargement de son vaisseau. Le traité ayant été accepté, le roi de Barsally donna ordre de saccager deux villes ennemis, & d'en mettre aux fers les malheureux habitans; mais ayant été constamment repoussé, le monarque Nègre, dans son ivresse, avoit ordonné à ses troupes de surprendre une des villes de son pays, & d'enlever, parmi ses propres sujets, dans la nuit, le nombre d'esclaves demandés par le gouverneur de Saint-James.

Le lendemain au matin, on vit arriver trois cents hommes de son propre peuple, qu'on avoit garrotés. Il fit dire au capitaine Anglois, qu'il avoit de quoi complecter sa traite, & qu'il eût à lui envoyer, en retour, les meubles & marchandises qu'il lui avoit promis en échange: ce qui fut ponctuellement exécuté.

Avares négocians de l'Europe, vous causez seuls tous nos malheurs, & vous ne cessez de les aggraver par vos barbares traitemens! C'est vous qui portez à nos princes, cette liqueur fatale qui les prive de leur raison, & les excite, dans leur fureur, à commettre des millions de crimes, pour satis-

faire à votre cupidité ! vous seuls êtes les vrais auteurs de tant de meurtres & de forfaits ! vos présens sont des poisons qui nous sont funestes ! Si vous cessiez de nous les apporter ces liqueurs brûlantes qui nous excitent à la fureur ; si vous n'ajoutiez pas à ce crime, le crime plus grand encore de nous acheter comme de vils animaux , toutes ces horreurs sanguinaires n'existeroient plus parmi nous.

N'imaginez pas que je vous en impose ; interrogez les capitaines qui font le commerce de nous acheter & de nous vendre , ou plutôt ouvrez le journal même de leurs voyages , & vous saurez alors que More-lack vous dit la vérité.



CHAPITRE IV.

Voyage d'André Brue sur les côtes du Sénégal.

ANDRÉ Brue, dont j'aurai occasion de parler dans la suite, étoit un homme honnête, humain & doué de beaucoup de connaissances utiles au gouvernement & au commerce maritime. Il aborda à Rufisco dans le Sénégal, sur les états du roi de Cayor appellé Damel, & y paya les droits d'usage que chaque vaisseau étranger donne aux Alkadis pour avoir la permission d'y prendre du bois, de l'eau douce & les autres approvisionnemens d'un vaisseau.

Il parcourut les campagnes des environs, qui lui parurent fertiles, bien cultivées, & beaucoup de prairies couvertes de bœufs & d'autres bestiaux; il visita plusieurs maisons particulières du roi de Cayor, où les gardes Nègres & les surveillants de l'intérieur, le reçurent avec la plus grande distinction.

Il visita le pays des Foulis où règne un empereur nommé Siratik; ce prince instruit de l'arrivée de Brue dans ses états; lui dépêcha un courrier pour lui dire qu'il desiroit de le voir. Les comestibles, les marchandises de cette délicieuse contrée, y sont au prix le plus modéré. Un bœuf entier, au rapport des voyageurs & des historiens, n'y coute que trente sols; une chèvre ou un mouton, trois sols; les dents d'éléphans sont à raison de deux liards la livre pesant, & tous les autres objets de commerce en proportion.

Brue ayant avancé avec son vaisseau, jusques au port de Ghiorel, fit jeter l'ancre & tirer trois coups de canon. Le Farba du canton, qui étoit l'oncle du Siratik, vint aussitôt lui faire une visite & lui donna beaucoup de marques d'amitié; le soir même un des fils du Siratik se rendit à son bord, & l'affura que son père avoit la plus grande estime pour les François, & qu'il auroit grand plaisir à le voir. Ce compliment fut accompagné d'un présent de deux bœufs gras, & d'une petite boëte d'or pesant une once.

La Partie.

B

Le général fit aussi ses présens au prince Africain , & le salua de plusieurs coups de canon ; ensuite ayant fait descendre ses facteurs pour commencer le commerce , il trouva dans le village tant d'avidité pour ses marchandises , que ses barques furent bientôt chargées de celles du pays.

Le Siratik n'eût pas plutôt appris l'arrivée des François , qu'il fit complimenter Brue par son *Bouquenet* ; c'est-à-dire , par le grand-maître de sa maison.

Cet officier étoit un vieillard vénérable d'une fort belle taille , ayant la barbe & les cheveux gris ; ce qui marque parmi les Nègres une vieillesse fort avancée : mais il n'en paroifsoit pas moins vigoureux , moins vif & moins poli ; son nom étoit *Baba Milé*. Après les premiers complimens , il reçut les présens accoutumés ; c'étoit des étoffes noires & blanches de coton , quelques pièces de drap & de serge écarlate , du corail , de l'ambre jaune , du fer en barre , des chaudrons de cuivre , du sucre , de l'eau-de-vie , des épices , de la vaisselle & quelques

pièces de monnoie d'argent au coin de Hol-
lande, avec un surtout de drap d'écarlate à la
manière du Brandebourg, & deux boëtes pour
renfermer la partie la plus précieuse des pré-
fens : le Bouquenet reçut aussi les droits qui
revenoient aux femmes du prince, & qui mon-
toient à la moitié des premiers, sans oublier
ce qui lui revenoit à lui-même.

Le Kamalinge, ou le lieutenant-général du
roi, vint recevoir à son tour le présent ou droit
annuel qui devoit lui être payé, tous ces droits
pouvoient ensemble se monter à la somme de
quinze à dix-huit cents livres. Le Bouquenet
offrit au général trois grands bœufs de la part
du roi ; & l'ayant invité à se rendre à la cour,
il fit paroître les officiers destinés pour le con-
duire : on avoit déjà préparé un grand nombre
de chevaux pour les gens de sa suite & des cha-
meaux pour transporter ses bagages.

Le jour suivant, Brue prit terre au bruit de
son canon, & se mit en marche pour la cour
du Siratik, suivi de ses facteurs, de deux inter-
prètes, de deux trompettes, des hautbois, de ses

domestiques & de douze Nègres libres & bien armés: il traversa un pays uni & bien cultivé, plein de villages & de petits bois. En approchant de Bukar, il découvrit de vastes prairies tellement remplies de toutes sortes de bestiaux, que les guides du général avoient peine à trouver un libre passage; le convoi ne put arriver à Bukar qu'à l'entrée de la nuit.

Le prince de Siré, à qui le village appartenoit, vint au-devant des François à la tête de trente chevaux. Lorsqu'ils furent près l'un de l'autre, ils mirent pied à terre & s'embrassèrent: ensuite étant remontés à cheval, ils entrèrent dans le village, & ce prince conduisit son hôte dans une maison qu'il avoit fait préparer pour lui, dans le même enclos de l'habitation de ses femmes. Après l'avoir introduit dans son appartement, il le laissa seul un instant; peu de tems après, le général fut conduit à l'audience de la princesse: ses traits étoient réguliers, ses yeux vifs & bien fendus, sa bouche petite & ses dents très-blanches; son teint couleur d'olive auroit beaucoup diminué les agréments de sa figure, si

Elle n'eût pris soin de la relever avec un peu de rouge.

Elle reçut Brue fort civilement, & le remercia de ses présens avec beaucoup de grace; il fit successivement sa visite à deux ou trois autres femmes du prince: après quoi retournant auprès de lui, il fut reconduit à l'heure du souper dans son appartement où il trouva plusieurs plats de kuskus, du sanglet, des fruits & du lait en abondance qui lui étoient envoyés par les femmes du prince. Quoiqu'il se fût fait préparer à souper par son cuisinier, la civilité lui fit goûter de tous les mets Africains.

Vers la fin de ce repas, le prince vint s'asseoir sans cérémonie, mangea du dessert, but plusieurs coups de vin & d'eau-de-vie, & se mit à fumer avec lui, jusqu'à ce qu'on fût venu l'avertir que tout étoit prêt pour le folgar ou le bal. Ils aiment à s'y entretenir agréablement de tout ce qui les intéresse, & cette conversation fait un de leurs plus grands plaisirs.

C'est dans ces cercles qu'on remarque, disent les Voyageurs, l'étendue surprenante de leur

mémoire, & combien ils feroient de progrès dans les sciences, si leur esprit naturel étoit cultivé par l'étude.

Le lendemain, le prince accompagna Brue pour se rendre au palais du roi, qui est à une demi-lieu du village de Gumel. La demeure de ce prince est composée d'un grand nombre de cabanes qui sont environnées d'un enclos de roseaux verts, entrelacés & défendus par des haies vives d'épines noires, & si serrées, que le passage en est impossible aux bêtes fauves. Le roi, informé de l'approche du général, envoya les principaux seigneurs de sa cour au-devant de lui; de sorte qu'en arrivant au palais, son train étoit d'environ trois cents chevaux. Tout ce cortège descendit à la première porte, excepté le général, le prince de Siré, & le kamalinge qui entrèrent à cheval, & ne mirent pied à terre qu'à deux pas de la salle d'audience.

Brue trouva le Siratik assis sur un lit avec quelques-unes de ses femmes qui étoient à terre sur des nattes. Ce prince se leva, fit quelques pas au-devant de lui la tête découverte, lui

donna plusieurs fois la main, & le fit asseoir à ses côtés.

On appella un interprète. Alors Brue déclara qu'il étoit venu pour renouveler l'alliance qui subsistoit depuis un tems immémorial entre le Siratik & la compagnie Françoise. Il fit valoir les avantages que le Prince pouvoit espérer de cet heureux commerce ; & pour conclusion, l'assura de ses sentimens particuliers de respect & de zèle. Pendant que l'interprète expliquoit ce discours, Brue observa que la satisfaction du Siratik s'exprimoit sur son visage. Il prit plusieurs fois la main du général pour la presser contre sa poitrine. Ses femmes & ses courtisans répétoient avec la même joie : *Les François sont une bonne nation : ils sont nos amis.*

Le Siratik répondit au général d'un ton fort civil, qu'il lui rendoit graces d'être venu de si loin pour le voir ; qu'il avoit une véritable affection pour sa compagnie & pour sa personne en particulier ; qu'il lui accordoit la liberté d'établir des comptoirs dans toute l'étendue de ses états, & même d'y bâtir des forts pour leur

sûreté. Il combla le général de caresses, le fit fumer dans sa propre pipe, & le reconduisit lui-même jusqu'à la porte de la salle.

Deux officiers qui étoient à l'attendre le menèrent ensuite à l'audience des reines & des princesses filles du roi; il fit à toutes ces dames des présens moins considérables par le prix que par l'agrément & la nouveauté.

Une des reines ayant observé que, pendant l'audience du Siratik, Brue avoit regardé avec beaucoup d'attention une princesse de dix-sept ans qui étoit sa fille, s'imagina qu'il avoit pris de l'amour pour elle, & proposa au roi de la lui donner en mariage. Ce prince y consentit, & fit offrir à André Brue (qu'il avoit connu depuis long-tems & pour lequel il avoit une tendre affection) de lui donner les premiers postes de son royaume avec un grand nombre d'esclaves, s'il vouloit rester avec lui. Brue s'excusa sur ce qu'étant marié, sa religion ne lui permettoit d'avoir qu'une femme. Les princesses répondirent que les femmes d'Europe étoient bien heureuses; elles demandèrent naïvement à

Brue comment il pouvoit vivre si long-tems séparé de la sienne , & ce qu'il pensoit de sa fidélité durant son absence.

Le lendemain , le Siratik se rendit à la salle d'audience , pour y administrer la justice à ses sujets. Brue , curieux d'assister à ce nouveau spectacle , obtint d'être placé dans un lieu d'où il pouvoit tout voir sans être apperçu. Il trouva le Siratik environné de dix vieillards qui écoutoient les parties séparément , & qui lui rapportoient ce qu'ils avoient entendu ; après quoi ce prince , sur l'avis des mêmes conseillers , prononçoit la décision : elle étoit exécutée sur le champ. Chacun plaidoit sa propre cause ; sans avocat ni procureur ; dans les causes civiles , il revient un tiers de dommages au roi.

Il y a peu de crimes parmi les Nègres. Le meurtre & la trahison sont les seuls qui soient punis de mort : la punition ordinaire est le bannissement pour les autres crimes ; c'est à dire que le roi vend les coupables à la compagnie , & dispose de leurs effets à son gré.

Quoique ce canton ne soit pas le plus fertile

du pays, la culture y fait régner l'abondance ; les habitans en sont beaucoup plus industriels que le commun des Nègres ; ils font un commerce considérable avec les Mores du désert. Ils aiment la chasse, & l'exercent avec beaucoup d'habileté : ils se servent fort adroitement du fabre, de la zagaie, de l'arc & des flèches ; & ceux qui ont appris des François l'usage des armes à feu, s'en servent avec une adresse surprenante. Ils ont l'esprit plus vif que les Jalooss, & leurs manières sont plus civiles. Ils aiment la musique, & jouent de plusieurs instrumens ; leur symphonie n'est pas sans agrément : ils ont aussi beaucoup d'inclination pour la danse, sur-tout au retour du travail des champs, ou d'une chasse fatigante.

Brue assista aussi à une chasse au lion que le roi poursuivit en personne. Les chasseurs l'attaquèrent ; il se défendit avec tout le courage qu'il a reçu de la nature ; il tua deux Nègres, en blessa dangereusement un troisième, qu'il aurait achevé si, par le coup le plus heureux, un des Laptos ne l'eût tué sur le champ. Il fut

porté au palais comme en triomphe, & le roi fit présent de sa peau au général Brue. C'étoit un des plus grands lions qu'on eût jamais vus dans le pays.

La suite du voyage de Brue dans le Sénégal, annonce qu'il a observé par-tout des peuples civilisés, laborieux, cultivateurs & commerçans dans toutes les productions de leurs pays; des hommes spirituels, capables d'acquérir toutes les connaissances européennes, & si bien organisés, qu'ils réussissent parfaitement dans tout ce qu'ils entreprennent. On remarque enfin dans leurs établissemens, leurs loix, leur justice, & jusques dans leurs plaisirs, une sagesse & une pénétration qui ont toujours surpris les Européens, sur-tout ceux qui, trompés par les fausses relations des colons Américains, ne s'attendaient à trouver parmi eux que des êtres brutes ou des animaux destitués de jugement & de raison.

J'ai cru nécessaire de rapporter les observations de cet illustre voyageur, sur cette grande

partie d'Afrique où l'on fait un commerce immense d'esclaves, afin d'exposer au grand journal les calomnies que nous leur imputons sans autre fondement que celui de justifier notre tyrannie, & pour faire voir à leurs oppresseurs que s'ils ont perdu la raison ou s'ils sont destitués de sentiment dans nos îles, c'est une suite naturelle des horreurs de l'esclavage & des traitemens barbares qui énervent le corps, détruisent les organes, avilissent l'ame, & étouffent quelquefois dans l'homme les plus belles fonctions de son être.

Ce chapitre n'est presqu'entièrement qu'une copie littérale extraite des voyages de Brue, telle qu'elle a été publiée par M. de la Harpe. Comme elle faisoit partie des mémoires du More-Lack; que ses détails étoient parfaitement d'accord avec tous les faits annoncés par notre savant Académicien; que Brue les avoit rendus d'une manière prolixe, & qu'il faisoit par-tout sentir avec une affectation exagérée le contraste de la douceur, l'affabilité & le génie du prince & des peuples de sa nation, avec l'ingratitude dont

nous avons payé leurs bienfaits.... J'ai préféré de supprimer des répétitions & des exclamations ennuyeuses, pour suivre l'exacte narration d'un auteur estimable, célèbre par beaucoup d'ouvrages intéressans qui lui ont acquis une réputation distinguée.

Je continue maintenant les extraits du More Lack.

CHAPITRE V.

Les voleurs d'enfants.

MALGRÉ la calomnie & les préjugés injustes qui veulent nous séparer de l'espèce humaine; ô Européens, nous sommes des hommes faits comme vous, sujets aux mêmes passions & aux mêmes faiblesses, doués des mêmes organes, des mêmes facultés, & possédant une ame sensible, réfléchie & intelligente; nous sommes vos frères, vos égaux, vos amis, & nous n'ignorons pas qu'il existe encore sur la terre des hommes justes & vertueux qui gémissent des

malheurs de notre existence, & en ont souvent publié les témoignages les plus frappans: John Hume, Whitefield, Adanson, William Smith, la Reine Elizabeth, Montesquieu, Louis XIII & l'Impératrice des Russies sont des noms chéris qui ont fait souvent tressaillir nos ames. Dans le faste des cours, ils ont osé former des vœux en notre faveur; & dans le sein même de vos tribunaux, ces grands hommes ont fait retentir leurs voix pour faire adoucir nos malheurs.

Quoique nos maîtres barbares cherchent à nous le cacher, il n'est pas un de nous qui l'ignore, dès qu'il est homme; & les noms immortels de nos protecteurs bienfaisans sont si bien gravés dans nos cœurs, qu'ils n'auroient pas besoin du secours des livres ou de l'histoire pour être transmis à la postérité du père aux enfans.

Nous savons aussi qu'il se forme de toutes parts des sociétés philanthropiques qui, par leurs écrits, leurs démarches & leurs généreux secours, tentent tous les moyens qui leur paroissent propres à nous rendre à la vie & au vrai bonheur; s'ils avoient yus comme moi

toutes les barbaries des facteurs Européens & les traitemens des colons Américains, ils auraient écrit & parlé bien différemment encore.

Leurs exemples de cruauté, poussés à leur comble, sont parvenus, à l'aide des présens & des promesses, à corrompre & séduire plusieurs de nos habitans. Ils emploient les mauvais sujets qui se trouvent souvent sur nos côtes à faire usage de toutes les voies de l'intrigue, de la finesse & de la trahison, pour enlever des Nègres à leurs familles, les attirer dans les ports & les vendre furtivement sans qu'ils s'en doutent. Le voleur disparaît un instant. Le Nègre vendu le cherche; il est arrêté par les Anglois comme esclave: il a beau s'écrier qu'il est libre; personne ne prend son parti, dès qu'on voit le traité passé par écrit entre le Capitaine & le marchand qui l'a vendu frauduleusement.

Il n'est point de ruses que ces détestables courtiers ne mettent en usage pour voler des enfans à leurs pères, & les livrer aux capitaines négriers.

Tandis que leurs parens sont occupés à la

garde des bleds & du soin des moissons, ces malheureux attirent les enfans en leur offrant des jeux, des fruits, des petits couteaux ou d'autres amorces flatteuses; & lorsqu'ils sont écartés des habitations, ils leur mettent un mouchoir sur la bouche, & les enlèvent pour les précipiter tous vivans au fond de vos vaisseaux, en les abîmant de coups, ou leur serrant leurs petites jambes avec beaucoup de force, lorsqu'ils font le moindre mouvement pour se débattre ou s'ensuir. Afin de n'être pas découverts, ils ne marchent que la nuit; & par des chemins détournés, ils les conduisent jusques au port où les vaisseaux Européens sont en rade: d'autres s'y prennent plus adroiteme^{nt} encore. Comme l'opprobre, la honte & la vengeance publique puniroient ces infâmes brigands, afin de se soustraire à la fureur des habitans, & continuer ce commerce à l'abri de tous les dangers dont ils seroient bientôt les victimes, ils portent ordinairement avec eux une certaine quantité d'étoffes & de bijoux d'Europe: ils vont jusques à six ou sept cents milles dans l'intérieur

térieur des terres chez plusieurs princes de nos voisins : lorsqu'ils en ont l'occasion, ils les vendent avec bénéfice ; mais ils ne vendent jamais la totalité, afin de pouvoir justifier qu'ils sont des marchands.

Ils dirigent leur marche vers les lieux écartés où ils espèrent pouvoir enlever des enfans ; & lorsqu'ils les ont attirés adroitement vers l'endroit isolé où leur associé les attend avec le petit chariot couvert qui porte leurs marchandises, ils ferment la bouche à ces petits infortunés avec un morceau de toile bien serrée, leur donnent cinq ou six soufflets vigoureusement appliqués sur les oreilles pour les étourdir, & les jettent dans cet état au fond de leur petit chariot, avec menace de les tuer, s'ils font le moindre mouvement. Ces innocentes victimes, anéanties des coups qu'elles ont reçus & de la frayeur qu'on leur inspire, restent immobiles les unes couchées sur les autres, & sont ainsi conduites sans être apperçues jusques aux vaisseaux négriers. Qui croiroit que de telles actions sont tolérées, encouragées & récompensées par des Européens ?

I. Partie.

C

Qui croiroit enfin que nos princes ne se font presque plus la guerre entr' eux, que lorsqu'ils ont l'espoir de vendre leurs prisonniers à des capitaines Américains, François, Anglois, &c? C'est à la suite de ces expéditions sanguinaires où tant de malheureux sont massacrés, que le petit nombre des prisonniers sont conduits dans les villes les plus prochaines. C'est dans des *truncks*, qui sont des salles de putréfaction où, crainte de les voir s'ensuivre, on les tient renfermés nuit & jour; qu'ils sont obligés de confondre tous leurs excréments: c'est - là qu'on éprouve ces odeurs infectes qui font évanouir les Européens qui y entrent seulement un quart-d'heure, & qu'on fait subir aux malheureux qu'on y retient jusques à leur départ un supplice continual qui épouse en peu de jours leur santé & leur vigueur.

C'est dans ces lieux d'horreur & de consternation où sont exposés en vente les Nègres destinés à la traite; c'est-à-dire à être vendus au plus offrant, à être mis à la chaîne, & à se voir condamnés à l'esclavage pour le reste de leurs jours

dans les Indes ou en Amérique. C'est dans ces marchés affreux, où nos pères, nos femmes, nos vieillards, nos enfans, nus comme des vers, sont vendus aux Européens, comme on vend en France un cheval, un bœuf, un âne ou des agneaux destinés à être égorgés pour la nourriture humaine ; c'est-là que, sous de simples hangards, on voit mille créatures sensibles, dépouillées de tous vêtemens, dévorées par le désespoir, se fondre en larmes, implorer vainement votre pitié, sans obtenir un soupir, exposées au contraire à des railleries brutales & grossières, sans éprouver d'autre adoucissement à leurs douleurs cruelles, que la certitude d'être bientôt vendues pour porter vos chaînes, & arroser l'Amérique de leurs sueurs, de leurs larmes, & souvent à répandre leur sang dans les tourments d'une mort lente & prématuée.

CHAPITRE VI.

Transport des esclaves. Visite des chirurgiens.

LORSQUE les facteurs ou capitaines Européens ont déterminé le nombre des esclaves qui leur est nécessaire, & fixé le prix où les marchandises qu'ils veulent donner en échange, les officiers du roi, chargés de les faire garder, les font enchaîner deux à deux, & conduire à leurs frais jusqu'à la côte où les vaisseaux qui les ont achetés sont en rade.

Ces pauvres esclaves, arrivés sur les côtes de la mer où les facteurs Européens les attendent, pour éviter la dépense de les nourrir à terre, sont exposés par le facteur Nègre aux yeux de tous les Blancs, & sans aucune distinction d'âge ni de sexe, nous sommes obligés alors de souffrir encore la visite cruelle des chirurgiens & des chefs du vaisseau. Durant leurs observations, tandis que

nos cœurs sont déchirés de nouveau par le désespoir le plus accablant, & sur-tout par l'idée affreuse & naturelle qu'on n'examine si nous sommes sains & bien portans, qu'afin de nous destiner à être égorgés & mangés par les blancs, nous avons encore à essuyer des insultes grossières, des railleries indécentes, & des frayeurs cruelles, qui s'augmentent sur-tout lorsqu'on palpe nos chairs pour voir si nous sommes gras, de la même manière que nous examinons un veau ou un mouton dans nos marchés publics.

Quand vos chirurgiens nous ont attentivement examinés, ceux d'entre nous qu'ils jugent sains, agiles, robustes & bien constitués, ils les approuvent comme bons, les reçoivent au compte du capitaine; &, ainsi que des chevaux ou des bœufs, il les fait aussi-tôt marquer avec un fer brûlant, qui imprime sur leurs épaules ou leur poitrine, les lettres initiales du nom du vaisseau ou du commandant qui les a achetés. Aussi-tôt, enchaînés deux à deux, nous sommes conduits au fond du navire, qui, du

rant deux ou trois mois, doit nous servir de prison, & souvent de tombeau.

Mais le transport des esclaves depuis la côte jusques au vaisseau ne pouvant s'exécuter que par les voyages multipliés des chaloupes, le désespoir qui nous accable porte souvent quelques-uns de nous à tromper la vigilance des gardes qui les environnent, & à sauter du canot dans la mer. Beaucoup de Nègres ont souvent préféré de rester au fond des flots, jusqu'à ce que l'eau les étouffât, plutôt que de se sauver jusqu'à terre à la nage, dans la crainte qu'étant repris, ils ne fussent traités plus rigoureusement encore. Dans la dernière traite que le capitaine Philipps a faite en Guinée chez le roi de Juida, il perdit douze Nègres qui se noyèrent volontairement dans la mer, sans qu'on les ait jamais vus reparoître : tant est forte leur aversion naturelle pour l'esclavage.

Cependant comme ils sont surveillés de près, le plus grand nombre arrive ordinairement dans le vaisseau, & sont aussi-tôt descendus à fond de cale. C'est-là que cinq ou six cents malheureux,

entassés pêle & mêle dans un espace très-resserré, ne voyent la lumière que par l'ouverture des écoutilles, respirent nuit & jour un air pestiféré qui, n'étant jamais renouvellé, reste sans cesse corrompu par le séjour constant des exhaissons humaines, des alimens qu'on nous donne & des excrémens qui y séjournent : du mélange de toutes ces exhaissons putrides résulte une infection douloureuse qui corrompt notre sang & nous donne une foule de maladies inflammatoires qui font périr le quart & quelquefois le tiers de tous les esclaves dans le seul espace de deux mois ou deux mois & demi que dure ordinairement la traversée.

O mon cher lecteur, soit que le destin t'ait placé une couronne sur la tête ou une bêche à la main, rentre au fond de ton cœur, & jette un coup-d'œil sur la triste situation où tes facteurs Européens nous plongent depuis si long-tems ! Tandis que tu lis cet ouvrage, songe que dans ce même instant tes capitaines négriers exécutent dans ma patrie toutes les horreurs que je viens

de peindre ; que c'est en ton nom & sous le régime de tes loix , qu'ils commettent sans remords une foule de crimes atroces !

Examine toi-même s'il peut exister jamais un fort plus affreux & une condition plus misérable que celle que la cupidité nous fait éprouver nuit & jour dans les horreurs de l'esclavage ! ose éléver ta voix , & faire rougir au moins une fois nos impitoyables bourreaux !

Européens éclairés , ne croyez pas aux fables que ces hommes dénaturés vous débitent froidement en Europe pour cacher leurs forfaits ; gardez vous d'ajouter foi à leurs calomnies , lorsqu'ils prétendent que nous sommes des animaux privés de sentiment & de raison : la seule relation des voyages de Brue & de plusieurs autres navigateurs sincères , témoignages confirmés par tous les observateurs & voyageurs impartiaux , vous prouvent évidemment le contraire. Sachez qu'il n'en est pas un seul de tous ceux que vous arrachez à notre patrie qui n'ait quelque tendre attachement de cœur que vous avez rompu ; pas un enfant , qui ne regrette

douloureusement ses parens ou son père ; point de femme , qui ne pleure une mère , une sœur , une amie ; point d'homme , qui ne dévore au fond de son cœur ulcéré le désespoir des tendres liens que vous avez brisés par une séparation violente & cruelle ; oui , j'ose vous le dire avec franchise , il n'est pas un de vos esclaves qui , dans la vérité de son cœur , ne vous regarde comme des bourreaux homicides qui massacrez & foulez sous vos pieds tous les sentimens les plus doux de la nature.

Hommes cruels & implacables , si vous saviez lire au fond de nos ames , & que nos justes plaintes ne fussent pas réduites au silence le plus rigoureux , ou punies des plus terribles châtimens ; là , vous verriez un père expirant qui vous diroit : Tu m'as séparé d'un troupeau d'enfans encore jeunes que mon travail nourrissoit , & qui vont périr de faim & de misère . Plus bas , vous trouveriez une mère au désespoir que vous avez arrachée des bras d'un époux ou d'une fille chérie qui touchoit au moment de se marier . Plus loin , de jeunes enfans dérobés à

leurs familles qui , en versant des torrens de larmes entrecoupées de sanglots , s'écrient : *Paou, paou, bulla* : (*Mon père, mon père. donne-moi ta main.*) A côté d'eux , une jeune fille consternée qui pleure la tendresse d'une mère ou d'un amant dont elle étoit sincérement aimée : par-tout des créatures désolées de n'avoir pas eu la triste consolation de mêler leurs larmes à celles de leurs pères ou de leurs parens en les quittant pour jamais ; dans tous les cœurs vous trouveriez enfin la honte & l'indignation concentrées , capables de toutes les extrémités où le désespoir peut porter.

Il est vrai que , sur vos vaisseaux , les moindres murmures & la plus légère désobéissance y sont punies avec la dernière rigueur. Lorsque le capitaine Philipps eut fini le chargement de ses Nègres d'Afrique , il y en eut beaucoup qui refusèrent de manger , dans l'espoir de finir leurs tourmens par une mort plus prompte. Quelques officiers du vaisseau conseillèrent au capitaine de faire couper les bras & les jambes aux plus entêtés , afin d'effrayer tous les autres.

Ce commandant humain refusa de le faire, disant : *Ils sont bien assez malheureux, sans leur faire souffrir encore des supplices aussi cruels.* C'est avec joie que je rends justice à cet homme honnête, en publiant sa générosité : mais c'est avec douleur que je suis réduit à ne connoître que lui qui ait eu cette humanité, & à déclarer ici, que plus de cent facteurs ont fait subir cet horrible tourment à beaucoup de Nègres, sur le seul refus de manger. Ce supplice est certainement plus dououreux sur des êtres vivans, que celui d'être rompu en Europe, où les criminels sont ordinairement étranglés avant d'être frappés. Il s'exécute sur mer avec une barre de fer, dont les coups réitérés brisent en plusieurs endroits les bras & les jambes des Nègres tout-vifs : dans la violence des douleurs qu'ils éprouvent, ils poussent des cris effroyables qui répandent l'effroi & la consternation parmi tous les Nègres enchaînés, & les obligent à faire de force (dans la crainte de subir le même traitement) ce qu'ils refusent avec autant de raison que de force.

Lorsque, sur chacun de vos vaisseaux, vous retenez quatre ou cinq cents esclaves entassés malades ou mourans, pensez-vous que tous vos faits soient oubliés en Guinée ?... Ne comptez pas; je le fais mieux que vous; car, ai vécu long-tems.... Je ne crains pas de vous dire que la frayeur & des pressentiments douloureux s'emparent de toutes nos ames, à la seule approche d'un de vos vaisseaux.... Nous savons qu'en retour de quelques bagatelles d'Europe, vous portez tous les ans des fers & l'esclavage le plus rigoureux à cent mille de nos habitans.... Votre seule arrivée nous annonce que beaucoup de nos parens, de nos enfans & de nos amis, seront bientôt égorgés sur nos terres pour satisfaire à votre cupidité barbare, & que nous n'avons à espérer de vous que des tourmens, la misère & une mort prochaine.... Votre présence dans nos climats est un coup de poignard dans le cœur de toutes nos mères.

C'est de vous, Européens, que nos princes ont appris l'art de saccager leurs propres sujets, & de les enchaîner pour vous les vendre. Il n'est

ucun Nègre d'Afrique qui ne tremble de tomber un jour dans vos fers, & d'être la triste victime du plus cruel esclavage qui ait jamais existé sur la terre. Examinons à présent comment vous nous traitez, lorsque nous sommes en pleine mer !



C H A P I T R E V I I.

Traite du Vaisseau Amiral Oglès Sqaudron, publiée par John Atkins.

Le plus grand crime dont nous puissions être coupables aux yeux de nos oppresseurs, c'est lorsque nous cherchons, par le plus léger artifice, à recouvrer une liberté à laquelle nous n'avons jamais renoncé; lorsqu'on a pu nous supposer seulement la plus légère idée de vouloir échapper aux rigueurs de l'esclavage, il n'est point de tourmens, de supplices & de tortures cruelles qu'on ne mette en usage pour nous en punir.

Un simple soupçon a toujours suffi pour nous condamner à la mort; il n'est jamais question de procédure ni d'instruction. Sans nous entendre, souvent même sans nous dire un mot, un signal du capitaine ou de son lieutenant a décidé notre supplice, & précipité dans les plus

horribles douleurs un nombre infini de victimes infortunées qui ont été martyrisées avec la dernière cruauté.

Lecteurs honnêtes & compatissans, tout ce que j'ai à vous dire est si révoltant, que je sens bien que vous ne me croirez pas, si je ne vous cite des personnages connus, & des faits positifs faciles à éclaircir. En voici deux ou trois que vous pourrez vérifier.

Le premier a été vu, écrit & publié par John Atkins, chirurgien à bord du vaisseau amiral *Ogles Squadron*, chargé de Nègres de Guinée. John Harding qui le commandoit, à son retour d'Afrique, s'apperçut que plusieurs esclaves se parloient souvent à l'oreille; que plusieurs femmes avoient l'air d'être dans leurs secrets; il s'imagina enfin que quelques-uns de ses Noirs avoient dessein de recouvrer leur liberté. (Mais comment des gens enchaînés, qu'on surveille sans cesse, peuvent-ils rompre leurs fers sans être apperçus? Comment peuvent-ils vouloir s'emparer d'un vaisseau dont ils ignorent absolument les manœuvres & la

conduite ? Quand même ils auroient eu leur liberté, qu'auroient-ils pu faire en pleine mer ?) Toutes ces considérations ne furent d'aucun poids ; le Capitaine Harding, de sa seule autorité privée, sans examen, sans autre jugement que sa volonté, en condamna sur le champ deux à la mort. Il commença l'exécution par en faire tuer un qu'il désigna de la main : il fut égorgé devant tous ses frères ; il lui fit ensuite arracher le cœur, le foie & les entrailles qui furent répandus par terre. On coupa son cœur & son foie encore palpitant, en trois cents morceaux, & il obligea, par les menaces les plus effroyables, chacun des autres esclaves de manger un morceau de ce cœur déchiré & ensanglanté de leur camarade, leur jurant, par les sermens les plus affreux, qu'il feroit subir le même supplice à tous ceux qui refuseroient d'en manger. Cette crainte les y obligea tous (a).

Harding ne fut pas satisfait de cette première

(a) Voyez les Voyages de Guinée & du Sénégal par le Capitaine John Harding en 1724.

expédition :

expédition : pour que sa vengeance fût plus éclatante, il désigna une femme dont il étoit mécontent ; il la fit attacher avec des cordes par les deux pouces, & suspendre à un mât jusqu'à ce que ses pieds eussent perdu terre. On lui enleva quelques haillons qui la couvroient, & on la fouetta d'abord jusqu'à ce que le sang coulât de plusieurs côtés. Ensuite avec des couteaux très-tranchans, il lui fit découper la peau, & enlever sur tout son corps plus de cent morceaux de chair devant tous les autres esclaves, jusqu'à ce que ses os fussent à découvert, & qu'elle eût expiré dans les plus cruelles douleurs.

O barbarie ! ô férocité humaines ! tout mon sang se glace d'horreur & d'effroi. Ce vaisseau, venu des Isles Barbades, avoit fait son chargement de Nègres en Guinée, dans la rivière de Gambia, en 1724 ; & ces actes de cruauté sont tellement connus des peuples mêmes de ma patrie, qu'on me l'a racontée dans le pays, avec tous les détails les plus circonstanciés. Aussi les Nègres de Guinée, qui croient gé-

néralement que c'est l'usage ordinaire des vaisseaux des Isles Barbades, aiment mieux se précipiter dans la mer que d'être embarqués pour cette destination.

Long-tems après cette exécution sanguinaire, je rencontraï le Capitaine Harding ; il dînoit paisiblement dans une habitation, & parloit fort tranquillement de tous ses voyages. On lui demanda quel succès avoit eu sa traite de 1724 : — Mauvaise année, répondit-il : j'ai perdu beaucoup d'esclaves dans la traversée, parce que la plus grande partie refusoient de manger à mon bord. Ces méchantes créatures furent si effrayées du supplice que j'avois fait souffrir à un Nègre & à une Négresse, qu'ils préféroient de se laisser mourir de faim & de soif, plutôt que d'aller avec moi aux Isles Barbades.

On lui demanda quel parti il avoit pris pour les obliger à prendre des alimens. — Le moyen le plus sûr & le plus facile (répondit-il) Tous ceux qui refusoient encore de manger, je les faisois monter sur le pont ; j'ordonnois à mes

PREMIÈRE PARTIE. 51

valets d'en mettre un à mort, de le couper en cinquante morceaux; & je forçois à grands coups tous les entêtés à manger la chair sanguinolente & chaude de leur camarade, en leur jurant d'une manière à les persuader, que le premier qui le refuseroit seroit coupé tout vivant par lambeaux, & mangé par ses camarades. Le plus heureux succès me favorisa: tous mangèrent en rechignant leur ami avec les grimaces les plus plaisantes & les plus risibles; & depuis ce moment, aucun n'a refusé des alimens que je faisois distribuer chaque jour.

O comble d'horreur & de férocité, m'écriois-je tout bas, & c'est un homme qui parle ainsi de ses semblables!... Européens honnêtes qui versez peut-être des larmes d'indignation & de sensibilité, c'est sur votre propre ouvrage que vous pleurez; car vos loix de sang subsistent encore; & peut-être dans cet instant elles s'exécutent avec la même rigueur. Voilà des faits positifs; ils sont connus de tous vos traitans: s'ils osent le défavouer, ouvrez leurs journaux.... lisez

les Voyages de John Atkins (a), & vous y verrez non-seulement les traits que je viens de vous annoncer, & mille autres faits d'une rigueur semblable, vous y trouverez aussi consigné le trait de ce Capitaine Négrier qui, réveillé par les cris d'un jeune enfant qui souffroit auprès de sa mère expirante, se leva & battit la mère & l'enfant pour le faire taire. La pauvre femme supplioit le Capitaine de lui pardonner ; elle se mit à ses genoux, baissa ses pieds, fondit en larmes pour l'appaïser, mais en vain.... Le barbare, désolé de ne pouvoir faire taire son enfant, l'arracha des bras de sa mère, le prit par une jambe, le jeta tout vivant dans la mer, & puis alla se coucher tranquillement, & dormit.

O nos amis d'Europe, tels sont avec vérité les traitemens qu'on nous fait souffrir & qu'on vous cache. Serez-vous toujours nos tyrans cruels, tandis que vous pouvez être nos protecteurs bienfaisans ? Nous sommes cependant

(a) Voyages de Guinée, par John Atkins.

conçus & nés comme vous dans le corps d'une femme ; elle nous a portés neuf mois dans son sein, nous a mis au jour avec les mêmes dangers & les mêmes douleurs que vos femmes d'Europe, nous a allaités de son lait, & élevés avec la même tendresse que vos mères; ne sommes-nous pas des hommes ainsi que vous? . . . , N'est-ce pas le même créateur qui nous a tous formés . . . la même terre qui nous porte & qui nous nourrit . . . le même soleil qui nous éclaire . . . le même père de l'univers que nous adorons tous? N'avons-nous pas comme vous, un cœur, une âme, les mêmes sentimens d'affection, de tendresse & d'humanité? Si vous osez en douter, rappellez-vous l'accueil fraternel que vous avez reçu parmi nous, lorsque vous parûtes dans nos contrées le siècle dernier, & que nous ignorions encore le sort & l'affreuse destination à laquelle vous nous réserviez! . . . Parce que la couleur de notre peau n'est pas semblable à la vôtre, est-ce un titre légitime pour nous faire massacrer, pour enlever nos femmes, voler nos enfans, enchaîner

nos pères, & nous faire souffrir sur terre & sur mer les cruautés les plus odieuses ? Vos chiens & vos animaux domestiques sont beaucoup mieux traités que nous ; combien de fois n'avons-nous pas envié leur sort !

Lisez l'histoire de tous les peuples & de toutes les nations de la terre ! Dans aucun empire ni dans aucun siècle, même des plus barbares, vous n'y trouverez point d'exemples d'une férocité aussi réfléchie & aussi constante. Dans un tems où la saine philosophie, & les connoissances les plus étendues, viennent éclairer l'Europe par les découvertes les plus sublimes ; . . . pourquoi faut-il que vous soyez encore l'effroi des Africains, l'horreur de vos semblables & les plus cruels persécuteurs du genre humain ? Oui, croyez-en l'intrépide More - Lack ; je ne suis pas le seul Nègre doué d'une ame sensible & courageuse : faites oublier tant de cruautés, en donnant à toute la terre l'exemple de l'humanité & de la bienfaisance ! rendez-nous libres ! brisez nos fers ! . . . Rendez notre condition supportable, & soyez sûrs que vous serez mieux

servis par des affranchis qui vous chériront comme leurs pères, que par des esclaves qui vous détestent comme leurs bourreaux !

Et toi, Peuple Anglois, qui te félicites tant d'être généreux & libre, de quel œil pourras-tu envisager la mort violente & prématurée de plus de dix millions de Nègres que tu as enlevés à l'Afrique depuis près de deux cents ans ? Si tu ne peux tout-à-coup abolir des cruautés aussi révoltantes, pourquoi donnes-tu le commandement des vaisseaux négriers à des monstres impitoyables qui nous entassent les uns sur les autres, se plaisent à déchirer nos corps à coups de couteau, & sur un simple soupçon, sans preuves, nous condamnent aux supplices les plus cruels !...

Pourquoi les établis-tu les souverains arbitres de notre vie & de notre mort, & ne punis-tu pas des bourreaux mercenaires dont les forfaits multipliés ne peuvent être rapportés sans honte & sans horreur ? Songe que tu as tout sacrifié pour conserver cette liberté si chère à tous les cœurs ! Par quel injuste contraste prétends-tu

nous ravir la nôtre, & imposer des chaînes & des supplices affreux à une si grande portion des habitans de la terre? Quel compte rendras-tu au souverain Juge de l'univers d'une conduite aussi criminelle?... Oui, n'en doutez pas, Européens, ce glaive de la justice ne vous a été confié que pour punir les crimes & récompenser la vertu; au lieu de l'employer à un si noble usage, vous autorisez les meurtres, les brigandages & les assassinats par des loix de carnage & de sang; vous n'ignorez cependant pas que celui qui protège l'homicide est aussi coupable que celui qui l'exécute, puisque, sans les ordres d'un peuple souverain & l'autorité de ses arrêts, jamais des facteurs n'auroient osé pousser si loin leurs cruautés contre l'espèce humaine.

Princes, Magistrats & Citoyens de tous les Empires, nous implorons votre clémence & vos bienfaits; & c'est au jugement de toutes les ames sensibles & vertueuses qui n'ont pas encore été endurcies par ce commerce infâme, que nous confions notre cause.



CHAPITRE VIII.

Calcul des Nègres enlevés à l'Afrique.

POUR apprécier sainement leur conduite, voyons l'histoire de vos Navigateurs, & examinons les journaux même des Amirautes & des vaisseaux négriers, pour calculer exactement le nombre des victimes que vous enlevez tous les ans sur les seules terres d'Afrique.

Le meilleur ouvrage que nous ayons à ce sujet, c'est le Journal de la ville de Liverpool; (*the Liverpool memorandum Book*). C'est de tous les ports d'Angleterre celui qui fait le plus grand commerce d'esclaves. Parmi beaucoup de faits importans au trafic de ce port, on y trouve une liste très-exacte de tous les vaisseaux employés à la traite des Nègres, & le nombre précis des esclaves qui ont été embarqués tous les ans sur chaque vaisseau.

D'après ce Journal, qui se trouve constaté &

confirmé par les registres même de l'Amirauté, il résulte de tous ces actes que, dans la seule année 1753, le nombre des esclaves importés en Amérique par les vaisseaux du port de Liverpool, est allé au-delà de trente mille Noirs; &, suivant l'état des vaisseaux employés à la traite par la compagnie d'Afrique de Londres & de Bristol, suivant les livres de leur Amirauté, on voit encore que les seuls vaisseaux Anglois achètent & emmènent esclaves plus de cent mille Nègres tous les ans.

Ce calcul pour l'Angleterre seule n'est pas exagéré; tous les actes, journaux de voyages & documens publics l'ont approuvé dans plusieurs circonstances, comme le plus juste & le plus avéré. Il vient d'être encore récemment confirmé par Anderson, dans son Histoire sur le Trafic des Nègres, imprimée en 1764, où il dit (page 68 de l'Appendix): » L'Angleterre » entretient la culture de ses colonies, en lui » envoyant tous les ans au-delà de cent mille » Nègres enlevés sur les côtes d'Afrique. «

Or, depuis plus de deux cents ans que ce

commerce dure dans ce royaume, voilà plus de vingt millions de misérables esclaves qui ont été sacrifiés à votre cupidité. Ajoutez à ce calcul toutes les traites qui se sont faites par les autres puissances d'Europe, pour la culture de l'Amérique & de l'Asie, & vous concevrez alors que la totalité des meurtres qui se commettent tous les ans dans les quatre parties du monde, sur les seuls Africains, est innombrable par ses excès.



CHAPITRE IX.

Traitemen t des esclaves malades sur mer.

LORSQUE les vaisseaux d'Europe sont entièrement chargés d'esclaves, ils partent pour les colonies, & sont plus ou moins de tems dans leur traversée.

Les Nègres entassés pêle-mêle, exposés à mille corruptions au fond d'un navire infecté, éprouvent presque tous une fièvre pestilentielle appellée le *seasoning*, dont les symptômes aggravés par le désespoir qui ronge nos ames & les traitemens durs dont on nous accable, prennent bientôt des caractères violens & mortels.

C'est-là que tant de malheureuses victimes sacrifiées à l'ambition d'un seul homme, . . . souffrant des douleurs aigües & privées de secours suffisans, soupirent après la mort. Les Chirurgiens qui ne voient autour d'eux que des ago-

nisans, ne savent auquel entendre ; ils craignent eux-mêmes de respirer un air pestilentiel : ils n'y restent que quelques instans, & nous prescrivent au hazard des médicaments qui, toujours mal indiqués & mal administrés, nous font plus de mal que de bien. C'est dans le fond de ces cavernes homicides, que cinq ou six cents misérables se voient mutuellement souffrir & mourir à chaque instant du jour, sans consolations, sans secours & sans espoir de revoir jamais ni leurs parens, ni leur patrie.

A grands coups de fouet, on nous force d'avaler des remèdes mal composés qui augmentent nos douleurs cruelles, & nous font bientôt périr. C'est enfin dans ces sépulcres de corruptions infectes, que toutes les horreurs des convulsions, de la putréfaction, du désespoir & des misères les plus douloureuses de la fin de l'homme, semblent se reunir pour offrir aux ames sensibles le spectacle le plus révoltant des souffrances humaines ; non, l'Enfer n'est pas plus affreux.



CHAPITRE X.

Mortalité des esclaves sur mer.

D'APRÈS les Journaux de voyage des navires Européens destinés à la traite des Nègres, on voit qu'il meurt tous les ans dans la traversée au moins la cinquième partie des esclaves sur les vaisseaux les plus favorisés, & que ceux qui ont été les plus maltraités ont souvent perdu le tiers de leurs Noirs durant leur voyage. Il n'est point de facteur sincère qui puisse dire que ce calcul soit exagéré. En prenant le terme moyen entre ces deux pertes, c'est donc le quart des esclaves qui meurent en mer avant d'arriver à leur destination.

Sur cent mille Nègres que l'Angleterre seule exporte d'Afrique tous les ans, en voilà donc vingt & cinq mille par an qui, avant d'avoir vu l'Amérique, sont aussi visiblement égorgés que si on les avoit étouffés tout-vivans au fond de la mer.

Arrivé dans vos Isles Américaines, il meurt encore un quart des esclaves, du scorbut, de l'éthisie, de fièvres putrides, ou d'une espèce de fièvre aiguë qui attaque indistinctement tous les étrangers. C'est un tribut que le climat impose à tous ceux qui passent aux Indes Occidentales; sur soixante & quinze mille Noirs qui vous restent, vous en perdez au moins quinze mille (a): c'est donc environ quarante mille Noirs que l'Angleterre fait périr tous les ans, pour en donner soixante mille aux Colonies.

Depuis deux cents ans que dure ce commerce homicide, calculez quel nombre immense de victimes les Anglois ont fait périr sans en retirer aucun bénéfice. Ajoutons à ce douloureux calcul, tous les esclaves que les autres royaumes d'Europe ont également perdus sur terre & sur mer, & concevez, s'il est possible, combien de torrens de sang innocent vous avez fait ruisseler sur toute la terre.

(a) Les Relations diverses de la perte des Negres en débarquant aux Isles de l'Amérique porte le nombre des Esclaves morts du *Seasoning* au-delà du quart.

La juste horreur que vos facteurs inspirent aux êtres sensibles, ne peut être portée à sa légitime valeur, qu'en observant que chacun de vos vaisseaux chargés de quatre ou cinq cents Nègres, a coûté la vie à trois ou quatre mille Noirs tués en Guinée ou au Sénégal dans les guerres intestines que vous excitez dans notre patrie, pour acheter tous nos prisonniers. Ajoutez à ce tableau de mort, tous ceux qui en ont été les victimes, depuis que la traite subsiste, & vous aurez assez de cadavres à entasser pour surpasser peut-être la plus haute montagne de l'Amérique, & former un fleuve de sang qui couleroit long-tems sur la terre.

Princes Européens, Magistrats & Gouverneurs de la terre, laissez vos cœurs s'attendrir sur nos peines; songez qu'il existe au-dessus de vous un Être suprême qui vous voit, vous entend, & juge vos ordres & vos actions; que le plus bel attribut du pouvoir qu'il vous a confié, est de protéger les malheureux, & favoriser le bonheur des peuples, & non de les faire égorguer au gré de votre ambition criminelle.

Si

Si vous pouviez voir d'un coup-d'œil les millions de créatures humaines que vos ordres ont précipitées au tombeau, vous gémiriez cent fois par jour d'y avoir pu contribuer. S'il est vrai que vous soyez jaloux de votre gloire & de la félicité des mortels, abrogez les loix de sang & de carnage qui font la honte de ces deux siècles : rendez-nous au bonheur dont nous jouissons avant de vous avoir connus ; donnez un bel exemple à l'humanité souffrante ; rendez la paix aux Nègres de l'Afrique.... la liberté aux esclaves de l'Asie & de l'Amérique : & tous les peuples de la terre béniront alors les Princes & les Magistrats bienfaisans qui auront mis fin à nos tourmens, & fait la félicité de tant de martyrs innocens.



CHAPITRE XI.

Comment les esclaves sont traités aux Isles.

IL est juste que tous les habitans du monde connoissent les traitemens que vous nous impossez, lorsque nous sommes arrivés dans vos cruelles habitations.

Ceux d'entre nous qui ont la triste consolation de survivre à la traversée & à la fièvre Américaine qui nous attaque en arrivant, sont traités avec la plus dure sévérité pour les fautes les plus légères: & comme les colons n'achètent un esclave qu'afin d'en retirer le plus grand travail possible, la plus petite négligence est punie avec la dernière rigueur; si l'on s'arrête un instant durant les travaux; si l'on parle à son voisin; qu'on n'avance pas l'ouvrage assez promptement au gré des désirs ou du caprice de nos conducteurs.... quelquefois même sans savoir pourquoi, nos corps sont meurtris, & nos

chairs déchirées par lambeaux à grands coups de fouet.

Pour rendre enfin nos douleurs plus aigües, on verse alors dans nos plaies du sel & du poivre pilé qui nous font souffrir le martyre.

Oui, Chrétiens, voilà notre sort ; & dans vos Isles, il n'est pas une ame sensible qui daigne répandre la moindre consolation sur nos peines : nos ames, libres commè les vôtres, adorent le même Dieu que vous. Il nous ordonne de vous servir comme nos amis, de vous chérir comme nos frères ; & nous lui obéissons avec joie, parce que nous sentons que c'est cette loi d'amour & de fraternité qui fait l'union & le bonheur des hommes.

Mais comme nous regrettons toujours notre liberté, & qu'il n'est pas un seul de nous qui, dans la vérité de son cœur, ne se croye le droit de recouvrer sans cesse l'usurpation qu'on lui en a faite, il arrive souvent que les uns s'ensuient dans les montagnes, &, devenus Nègres *Marons*, y sont réduits pour vivre à voler les habitations voisines ; d'autres, perdus au fond

des forêts, s'y nourrissent d'herbes sauvages, de feuilles d'arbres ou de racines inconnues, & meurent enfin de misère, de douleur & de faim; quelques-uns arrivés aux bords de la mer, en voyant l'immensité des eaux qui les séparent de leur patrie, s'y noyent de désespoir: beaucoup enfin, que la férocité de vos traitemens décident à se précipiter du haut des toits de vos habitations, ou dans des étangs, pour terminer leur dououreuse existence, vont chercher dans les flots une tranquillité qu'ils n'espéraient plus sur la terre.

Quelques-uns, il est vrai, se sont par fois réunis pour délibérer ensemble sur les moyens d'avoir leur liberté; mais au premier indice d'un dessein trop légitime, vous les avez fait enchaîner, vous leur avez fait briser les os des jambes avec des barres de fer; & tandis qu'ils étoient vivans, vous les avez exposés sur la roue, comme s'ils étoient des brigands ou des assassins publics. Colons barbares, qui mutillez tranquillement vos semblables; c'est vous seuls qui méritiez un pareil supplice, puisque c'est

vous qu'une irrfâme cupidité rend nos assassins. Vos crimes sont accumulés sur vos têtes, & le calcul de ceux que vous avez fait périr dans ces tourmens horribles est innombrable. Vous avez épuisé sur nous vos supplices les plus cruels, pour des forfaits imaginaires dont seuls vous êtes les vrais coupables, & vous voulez encore que nous vous servions avec affection, zèle & fidélité; cela se peut-il, & le méritez-vous?

L'Histoire géographique de la Jamaïque (a) rapporte que les propriétaires des habitations donnent à chacun de leurs esclaves un petit coin de terre à cultiver, en leur permettant d'y travailler à leur profit le premier jour de la semaine, & que ce qu'ils en recueillent, avec un peu de poisson salé qu'on leur donne, composent toute leur nourriture.

Ce qu'on nous accorde pour notre habillement, va rarement au-delà de quatre ou cinq aunes de toile grossière tous les ans, de sorte que dans les Colonies de l'Amérique septentrio-

(a) *History of Jamaica.*

nale, où les vents sont froids, longs & cuisans, nous, pauvres & misérables Africains, souffrons cruellement faute d'avoir de quoi nous couvrir le corps durant les nuits glacées. Il existe même beaucoup d'habitans qui renchérissent sur cette dureté, en ne nous donnant aucune espèce de couverture, jusqu'à ce que nous en ayons gagné la valeur par nos propres travaux ; nous avons beau souffrir, prier, implorer leur miséricorde, nous n'obtenons rien.

Le travail excessif des terres est une des principales causes qui épouse nos forces, abrège nos jours, & accélère notre destruction. Dès la pointe du jour, nous sommes appellés aux travaux ; & sans interruption, il faut les continuer jusqu'à midi, qu'il nous est permis d'aller manger : à deux heures, nous y revenons, & nous les poursuivons jusqu'à la fin du jour. Durant tout ce tems, nous sommes suivis, surveillés par nos conducteurs, qui, à grands coups de fouet, punissent tous ceux qui travaillent avec quelque non-chalance.

Enfin, avant que la nuit soit obscure, &

Qu'on nous permette de retourner dans nos tristes cabanes, on nous oblige encore à faire l'ouvrage de l'habitation ; c'est-à-dire de ramasser du fourrage pour les troupeaux, de charroyer du bois pour les maîtres, du charbon pour les cuisines, du foin pour les chevaux ; de sorte qu'il arrive souvent qu'il est minuit & demi avant que nous retournions dans nos cases. Alors il nous reste à peine le tems de piler & faire bouillir un peu de bled d'Inde pour notre nourriture : nous nous couchons un instant sur la natte durant qu'il se cuit ; & il nous est arrivé souvent d'avoir été rappelés au travail du matin, avant que nous ayons eu fini de manger, n'ayant pu satisfaire encore ni à la faim qui nous dévore, ni au sommeil qui nous poursuit. Il n'est alors aucun motif ni aucune excuse qui puisse nous dispenser d'y arriver promptement ; si nous n'y sommes pas rendus aussi-tôt, nous sommes assurés en arrivant d'y recevoir trente coups de fouet.

Faute d'une nourriture suffisante après avoir veillé la nuit, on sent que nous manquons du courage nécessaire au travail, & que souvent nos

forces affoiblies se refusent à nos désirs; n'importe, il faut forcer la nature, & travailler comme à l'ordinaire: il n'est point de raisons qui puissent appaiser nos durs conducteurs, & le fouet est ordinairement leur réponse (a).

Dans le tems des moissons qui durent ordinairement plusieurs mois, nous sommes obligés de travailler la plus grande partie de la nuit dans le *boiling house*, granges destinées à préparer les bleds. Alors le maître de l'habitation, dans l'espoir de recueillir le plus grand gain possible de nos peines, agrave sur nous les plus pesans fardeaux, quoiqu'on nous épargne toujours avec une sordide avarice & notre nourriture & notre vêtement. Quelques-uns même d'entre nous, épuisés par un travail forcé, mangeant dans trois ou quatre jours ce qu'on leur a donné pour toute la semaine, sont sou-

(a) Voyez l'Essai sur le Traitement des Esclaves Africains, par James Ramsay, qui se vend chez J. Philipps, George Yard Lombard street London. On trouve chez lui beaucoup d'ouvrages très-intéressans sur cette matière.

vent plusieurs jours entiers sans aucune espèce de nourriture ni de vêtement ; de sorte que ces pauvres créatures sont obligées de pourvoir à leur subsistance comme elles peuvent, ou de manger des herbes sauvages comme des animaux ; c'est ce que j'ai fait moi-même, le voyant faire à d'autres.

Il en est souvent résulté que plusieurs pressés de la faim qui ne connoît pas de loi, ont été arrêtés & tués dans les habitations voisines, parce qu'ils avoient été la nuit y voler quelques patates ou d'autres racines pour manger.

Si, par malheur, on prend la plus petite chose dans l'habitation du maître, quoique pressés par la faim la plus dévorante, nous sommes punis avec la dernière rigueur, & nos conducteurs nous traitent cruellement, lorsque nous osons toucher à la moindre portion des denrées que nous avons cultivées avec tant de fatigues ; tandis que nos maîtres les consument dans l'abondance, & les prodiguent avec excès.

Ce qu'il y a de plus étonnant encore, c'est de voir ces hommes durs & méchans calculer de

sang-froid le gain qu'ils peuvent faire en sacrifiant la santé, les forces & la moitié de la vie de leurs esclaves, pour en recueillir plus promptement le double de travail & de profit.

Les habitans de la Jamaïque ont paisiblement supposé que pourvu que sur cent Nègres qui arrivent dans la colonie, il en réchappe seulement soixante propres au travail, ils sont considérés comme payant le prix d'acquisition des quarante qui sont morts sur mer ou des maladies fiévreuses. Il leur suffit enfin que ces soixante Noirs existent encore sept à huit ans, pour que leur travail paye tout ce qu'ils ont coûté, & donne à leur maître un bénéfice suffisant.

On seroit moins surpris peut-être, si de pareils calculs étoient faits sur les travaux des animaux ou des bêtes de charge; mais on ne peut voir sans la plus vive douleur, que nous misérables humains soyons plus accablés de fatigues & de mauvais traitemens que les brutes, & que les Colons aient plus de soins & de compassion pour leurs bêtes qu'ils n'en ont pour leurs Nègres.

CHAPITRE XII.

Calcul homicide d'un Colon Américain qui vit encore.

IL en coûte à mon cœur de rapporter ici un trait de férocité d'un des principaux habitans de l'Amérique. S'il n'étoit qu'un fait isolé, je le tairois peut-être ; mais il est devenu crime général, & ma plume sincère doit produire au grand jour les reflets de lumière qui peuvent éclairer l'administration de nos maîtres, & la mort lente à laquelle ils nous ont condamnés.

Lorsque je vins en Angleterre, je débarquai à Southampton : je vins à Londres, & je trouvai dans vos rues beaucoup de Noirs qui traînoient dans vos climats les restes épuisés d'une existence mourante. La plupart, réduits à demander l'aumône, n'étoient déjà plus que des squelettes livides & ambulans. En les voyant, je

crus appercevoir la mort solliciter un dernier secours. Chaque fois que j'en rencontrois un dans la ville, mon cœur palpitant me disoit : More-Lack, voilà ton semblable qui souffre ; voilà la récompense de ses fatigues & de ses tourmens dans les colonies ; le sucre & le café qui font les plaisirs de l'Europe, ont coûté le bonheur & la vie à ce malheureux Africain , & à dix millions de mes semblables ; & ceux même qui, en prenant leur café, sucent ses sueurs & son sang, lui refusent un morceau de pain !

Insensible Européen, regarde ce misérable que les facteurs ont arraché avec violence du sein de l'Afrique qui l'a vu naître : tu l'as traîné en Amérique pour y souffrir mille douleurs, & y épuiser toutes ses forces.... le voici expirant de faim & de misère en Europe ; il ne lui manque plus que d'aller mourir en Asie, pour que les quatre parties de la terre aient été témoins du comble des infortunes humaines & de la cruauté des Européens.

Un Auteur distingué par un grand nombre d'ouvrages qui annoncent la vaste étendue de

ses connaissances & de son esprit, a prétendu prouver que la servitude de la glèbe & l'esclavage des Nègres offroit une existence bien plus heureuse que le sort dont jouissent la plupart de vos paysans ou journaliers d'Europe. Son système parut séduisant ; le voici : « Un ouvrier en France gagne ordinairement vingt-cinq sols par jour ; comment peut-il, avec ce modique salaire, se nourrir & entretenir lui, sa femme & quatre ou cinq enfans, payer un loyer, acheter du bois & fournir à tous les frais d'une famille entière ? Ils vivent dans l'indigence, & quelquefois manquent du nécessaire : ... un serf au contraire, ou un esclave, est comme le cheval de son maître ; il est intéressé à le bien nourrir & à le bien entretenir, pour le conserver en santé, & en retirer un service utile & permanent. Ayant donc tout ce qui lui est vraiment nécessaire, il est plus heureux que les journaliers libres qui quelquefois n'ont pas de pain. »

Cette comparaison n'est pas juste, au moins quant aux esclaves de l'Amérique. Si son auteur

eut vu lui-même l'administration intérieure des habitations des îles, il eût été bien convaincu que les chevaux de nos maîtres y sont mieux soignés que leurs esclaves, & que l'intérêt du colon propriétaire n'est pas du tout de nous bien nourrir pour nous conserver long-tems en santé ; mais au contraire de nous supprimer un tiers des alimens nécessaires à la vie humaine, & d'exiger de nous le plus de travail possible, afin de regagner sur cette économie alimentaire & ce surplus de travail, de quoi racheter un esclave jeune & vigoureux, aux dépens de la vie d'un Nègre exténué de faim & d'épuisement. Ce qu'il y a de plus affreux dans cette politique, c'est qu'elle est connue & adoptée dans presque toutes les habitations.

J'entrai un jour dans un café public à Londres, où se rassembloient beaucoup d'Américains ; les uns lissoient les papiers publics, d'autres parloient, d'autres écoutoient : le hasard, ou plutôt la curiosité, me fit asseoir à côté d'un habitant des Colonies qui parloit de la traite des Nègres & de l'exploitation de ses terres en

je me m'assis au point de penser que la visite
faite y étoit en effet dans les colonies anglaises.
mon père chose évidemment me fait croire que
l'auteur ne se soit laissé emporter par le
beauté du sujet qu'il traitoit. il me suffis

Amérique. Voici mot à mot le calcul que je lui entendis faire. . . . » Mes Nègres (disoit il) » me reviennent l'un dans l'autre à quarante » guinées : chacun d'eux me rapporte environ » sept guinées de bénéfice (a) en les nourrissant » comme il faut ; mais en leur retranchant sur » leur nourriture la valeur seulement de deux » pennins par jour, cette économie sur chaque » Nègre me donne trois livres sterling de pro- » fit ; c'est-à-dire trois cents livres sterling (b) » sur mes trois cents Nègres, en sus des sept » livres sterling qu'ils me donnent : par ce » moyen, je retrouve au moins dix guinées de » bénéfice sur chacun de mes esclaves par an ; » ce qui porte le revenu net de mon habita- » tion à trois mille livres sterling (c).

» Il est vrai qu'en suivant le plan de cette

(a) Voyez les informations Parlementaires de 1774. Long, dans son Histoire de la Jamaïque, porte leur produit au-delà de douze guinées.

(b) Ce qui fait vingt-un mille six cents livres de France.

(c) Soixante & douze mille livres de rente.

*S'assurer qu'il n'y a pas à la demande des esclaves
en Jamaïque quinze jours, le vendredi
vers les esclaves indiqués expédiés dans un
magasin.*

Si les habitudes ont changé depuis un certain
tems, ont été établies dans les nouveaux endroits les habitudes
encore plus rapidement pour leur propre intérêt, mais aussi

» administration économique, mes Nègres ne
» vivent tout au plus que huit ou neuf ans ;
» mais les profits du maître en sont bien plus
» considérables, puisqu'après quatre ans de ser-
» vice, chaque Noir m'a gagné les quarante
» guinées qu'il me coûte ; & quand il ne vivroit
» encore que quatre ou cinq ans de plus, tout
» ce qu'il me gagne alors est en pur bénéfice.
» L'esclave meurt ; mais que m'importe ? avec
» le seul profit que j'ai fait sur sa nourriture
» pendant sept ou huit ans, j'ai de quoi rā-
» cheter un autre Nègre jeune, robuste, au lieu
» d'un être épuisé qui n'est plus bon à rien ;
» & sur trois cents esclaves, cette économie
» est immense. « Quelles sont les ames dures ou
» sans pitié qui seroient insensibles à cette affreuse
» destination ?

On m'objectera sans doute que dans les plus riches habitations, les Nègres sont traités de même, & qu'on n'a jamais eu le droit d'exiger qu'un maître nourrit mieux ses esclaves, & leur fit faire moins de travail ; qu'on ne sauroit concevoir pourquoi notre nourriture est géné-
ralement
sur leur répertoire en cette partie de l'Asie
que l'asie laisse les compagnons de ces routes

ralement si mauvaise & si modique, même chez les colons les plus opulens, &c. &c. &c. La raison en est facile à sentir.

Les tons de faste & de prodigalité qu'affectent nos maîtres, leurs dépenses excessives, leur jeu immodéré, les mettent toujours dans l'impuissance (malgré de gros revenus) de donner le nécessaire à leurs esclaves. Brillans & généreux aux yeux des étrangers, l'avarice la plus fardide fait souffrir chez eux tous ceux qui les servent ; riches en apparence, mais pauvres en réalité, ils ne refusent rien à leurs propres besoins ni à leur intempérance ; & cette profusion sans bornes, leur ôte les moyens de fournir à leurs esclaves une nourriture suffisante & saine, & des vêtemens chauds dans les tems & les sites qui les requièrent ; leurs prodigalités sont quelquefois si fortes, qu'ils sont forcés, faute de payement, à contracter des dettes, & pour les acquitter, il ne leur reste d'autre espoir que d'écraser leurs esclaves par un travail plus forcé & par une diminution sur leur nourriture. Nos maîtres ressemblent précisément à ces jeunes propriétaires dissipateurs des pro-

duits d'un riche héritage, qui, pour fournir à tous leurs plaisirs, laissent tomber leurs fermes en ruines, languir leurs bestiaux, & souffrir tous ceux qui les environnent. Nos ames, vivement indignées, ne peuvent se persuader que nos cruelles afflictions ne soient pas tôt ou tard vengées, & que le Dieu bienfaisant de tout l'univers ne punisse pas un jour nos tyrans.



CHAPITRE XIII.

La chasse aux Marons.

Je l'ai dit, & je le répète; les traitemens que nous éprouvons, & le sentiment continual de notre douloureuse existence, nous jette souvent dans le désespoir, au point que plusieurs de nous se pendent eux-mêmes, que d'autres se jettent dans des puits, & que d'autres s'embarquent au hasard sur la mer qui bientôt les engloutit, &c. &c. &c. &c. Les moins désespérés s'ensuivent dans les bois, où ils sont souvent poursuivis par des détachemens militaires, &c. &c. &c.

Croiroit-on que, parmi nos maîtres Européens, il se trouve des hommes faits, & des jeunes gens assez dénaturés pour se réunir avec une meute de gros chiens, pour se faire un jeu & un amusement de courir après nous dans les bois, de nous chasser comme des bêtes fauves, de nous tuer à coups de fusil, de nous couper la tête,

de la placer au bout d'une pique, & de la porter en triomphe par toute la Ville ?

Cela arrive très-souvent à l'Isle de France & dans plusieurs Isles de l'Amérique ; il est rare qu'une semaine entière se passe , sans qu'on voie quelque crâne de Nègre ainsi exposé. Ces jeunes gens plaisent beaucoup en parlant de leur chasse aux Nègres; comme s'il y avoit du mérite ou du plaisir à tuer , à coups de fusil , des hommes nuds sans armes & mourant de faim. Cette chasse , dans les Colonies , s'appelle en riant *la chasse aux Marons*. O mœurs cruelles , vous prouvez à tous les êtres sensibles que l'esclavage abrutit encore plus le maître que les esclaves.

Les détachemens militaires sont plus humains ; ils ne tirent sur ces malheureux que lorsqu'ils refusent de se rendre. Lorsqu'ils sont arrêtés vivans , ils sont fouettés jusqu'au sang , & on leur coupe une oreille pour la première fois ; à la seconde désertion , ils sont fouettés plus vigoureusement encore jusqu'au déchirement des chairs , & on leur brise un jarret avec une barre

de fer : s'ils y reviennent, ils sont pendus sans autre procédure que l'ordre de leur maître, & ils vont avec joie au supplice, tant ils sont persuadés que la mort est préférable aux tourmens qu'ils ont à souffrir !

Européens ! voilà des faits positifs & bien avérés ; ils sont généralement connus : mais, prenez-y garde, vos actions sanguinaires, loin de vous faire obéir, ne sont propres qu'à vous faire abhorrer ; si vous ne craignez plus les mépris ni la haine des hommes, redoutez au moins ce Dieu de paix & de miséricorde qui vous ordonna d'aimer vos ennemis, & de faire du bien à tous les êtres de la nature.



CHAPITRE XIV.

Combien l'esclavage est contraire à la Religion Chrétienne & au bonheur humain.

Toutes les personnes sincères & désintéressées qui ont voyagé dans vos habitations Américaines, n'ont pu s'empêcher de gémir de notre destinée, & de témoigner leur compassion sur nos peines: la plupart en ont publié leur sentiment par écrit, comme une matière importante qui méritoit la plus sérieuse considération de la part de tous les hommes qui ont quelque influence dans le gouvernement public, ou l'administration des colonies.

On peut dire avec juste raison, que ce trafic est odieux dans son principe, injuste dans ses moyens, & abominable dans ses effets; qu'il réunit tous les excès d'un despotisme sans aucun frein & d'une cruauté sans bornes; qu'il

est destructeur du genre humain ; qu'il corrompt tous les sentimens vertueux de la nature & de la société, & que plus l'homme s'y livre, plus il devient féroce. Qu'un commerce aussi criminel excite l'homme à commettre mille forfaits par le seul amour de l'argent, détruit tous les liens de l'affection humaine, fait naître l'égoïsme, dédaigner les nœuds de l'hymen, plonge la jeunesse dans la débauche, le désordre, la prodigalité & toutes les dissoluohs morales, anéantit enfin dans l'ame le sentiment & l'amour du créateur, l'obéissance aux souverains & la vénération pour les loix, excite dans les colons des craintes légitimes & perpétuelles en nourrissant le danger multiplié des révoltes parmi les Nègres. En un mot, ce trafic tel qu'il existe aujourd'hui, éteint toutes les vertus & ouvre la porte à tous les crimes.

Malheureusement la vérité de ces observations frappera les êtres sensibles qui n'y ont aucun intérêt dominant, mais non pas ces propriétaires avides qui ne respirent que pour l'or.

Et vous, colons hypocrites qui faites profession

de suivre la sublime morale d'un Ètre pur & divin qui vous annonça lui-même ses loix heureuses, & vous ordonna *d'aimer vos ennemis & de faire du bien à ceux qui vous ont fait du mal.* (Matt. 5.) Voyez comment vous suivez sa doctrine; vous faites précisément le contraire: car vous faites égorger ceux qui ne vous ont fait aucun mal. Ce beau titre du vrai Chrétien, vous l'avez usurpé pour faire haïr vos actions, & manifester vos mensonges.

Nous qui sommes la plupart privés de ce céleste avantage, qui sommes sans cesse appellés des brutes sauvages & des animaux Africains, nous servons avec soumission jour & nuit ceux qui nous persécutent; nous épuisons nos forces, notre sang, nos sueurs pour l'accroissement de leur fortune rapide; tandis que vous, qui vous dites Chrétiens, vous mutilez nos corps & faites périr plusieurs millions de créatures humaines par tous les fléaux réunis de la misère la plus constante, des travaux les plus douloureux, & de la faim la plus dévorante; souffrez que je vous le demande. Quels sont les véritables

Chrétiens sur la terre, ou ceux qui exécutent la loi du Sauveur du monde sans la connoître, ou ceux qui la connaissent & ne la pratiquent pas?... Vous prétendez en avoir les titres; mais vous ne les méritez pas, puisque vous foulez aux pieds les principes d'une révélation divine, pour vous livrer à vos fureurs & à votre cupidité. Vous êtes bien plutôt ces Juifs, & ces persécuteurs idolâtres qui ont martyrisé les premiers Chrétiens & crucifié le Christ lui-même, puisque vous ne cessez de faire usage de tous les moyens sanguinaires qui vous ont rendus plus féroces que les tigres & les lions d'Afrique.

Le plus grande bataille de l'auteur, est de citer à n'importe instant les corps & tout qu'on trouve dans le grec. Il meurt demander à ce même que ami des noirs, l'il connaît bien les régimes établis dans les habitations. Dans l'assassinat, ce n'est pas sans l'auteur auroit philanthropes il avoue qu'il est militaire; il est au sein du Service, il voit la misère qui il voit des pratiques plus ou moins sensibles; cela démonte ses caractères. Le Sot-sat français veut la prison, l'Allemagne et la Suisse préfère l'asile des corps d'abattons, les negres aiment mieux la mort que la prison ou le cachot.

Une ou une fois j'en voulus qu'on fut mis en tout. Rouquerai ajouté aux farouche qui sont extrêmes dans ce livre, celles d'aujourd'hui que tous les mots indistincts

C H A P I T R E X V .

Suite, & témoignage des Ecrivains célèbres sur l'esclavage.

LA juste horreur que vous inspirez à tous les cœurs honnêtes, a engagé un grand nombre de Philosophes & de Magistrats Européens à blâmer publiquement tant de cruautés révoltantes.

L'illustre & vertueux Montesquieu, dans son *Esprit des Loix*, page 348, a dit : « Rien » n'assimile plus l'homme à la bête, que d'être » enchaîné parmi des êtres libres, & d'y vivre » lui-même esclave ; un tel peuple devient en- » nemi naturel de ses persécuteurs : plus il de- » vient nombreux, plus il est dangereux. »

Le même Auteur fait à ce sujet une réflexion bien judicieuse, en disant : « Il faut, pour agir » de la sorte envers eux, supposer nécessaire- » ment que les Nègres ne sont pas des hommes, » ou faire imaginer que nous ne sommes pas des » Chrétiens. »

Dans l'Histoire des Établissements des Européens en Amérique (voyez l'édition de 1557), l'Auteur a consigné les paroles suivantes :

» Les Nègres de vos Colonies y souffrent
» l'esclavage le plus complet ; il est accom-
» pagné de traitemens si douloureux & si
» cruels, qu'il n'existe point de peuples dans
» aucune autre partie du monde dont la condi-
» tion soit plus misérable, ni qui ait jamais
» tant souffert dans aucun siècle précédent. Les
» preuves du fait que j'avance sont innombrables. Les moyens de rigueur & de cruauté
» dont on fait usage envers cette malheureuse
» classe de nos semblables, sont d'une sévérité
» d'une violence qui attriste & révolte l'ame.

» Dans la seule Isle des Barbades, vous pos-
» sédez au moins quatre-vingt mille Nègres,
» sans compter tous les moyens de les accroître
» par la propagation humaine dans un climat
» qui, à beaucoup d'égards, ressemble à leur
» pays natal ; nonobstant ces ressources d'ac-
» croissement, il n'est pas d'année où les Bar-
» bades ne soient dans la nécessité de faire venir

mesme qui ne dit pas la moitié chose aujourd'hui.
Nous voyons chez les peuples les plus civilisés de quelle
importance leur tient la liberté... Si de ce mot il est
partis aux hommes leurs maîtres, il est aussi en arrière
parmi des gens qui sont plongés dans le tableau
et qui ne connaissent que les bons mœurs

» cinquante mille Noirs, pour remplacer les
 » esclaves qui y périssent & en tourmenter tou-
 » jours le même nombre. Cette perte prodigieuse
 » existe en même proportion dans les autres
 » Colonies Américaines ; elle prouve avec évi-
 » dence que votre administration est tyran-
 » nique, & que vos traitemens sont d'une dureté
 » & d'une oppression meurtrière qui contribuent
 » de bonne heure à les précipiter au tombeau ;
 » & c'est avec raison qu'on pense que le tra-
 » vail excessif dont ils sont accablés dans un
 » climat brûlant, la mauvaise qualité, le peu
 » d'abondance de leur nourriture, & la rigueur
 » de vos traitemens sont les justes causes de
 » leur destruction prématuée. «

Dans une Relation du nord de l'Amérique, par Thomas Jeffery (a), l'Auteur, en parlant du sort des esclaves aux Indes Occidentales, s'exprime ainsi :

» Il est impossible au cœur humain de jeter

(a) *Account of Part of Negroes in North America, publish'd by Thomas Jeffery: printed anno 1761.*

Satisfaites vous, on ne vous y opposez point sans brouiller nos
 Negres nauras.

cette grande question, de savoir si les negres doivent
 mourir ~~ou être~~ maltraités. une rappelle
 une conversation que j'eus avec le maître de
 mes nègres, fréquemment dans les

un regard sur cette malheureuse portion du genre humain & sur les douleurs qui accompagnent leur servitude, sans avoir l'ame attendrie avec amertume sur des misères cruelles qui ne finissent qu'à leur mort ; il n'existe rien sur la terre de plus cruel ni de plus affreux que le sort de ces misérables Esclaves : on diroit à les voir, qu'ils sont l'opprobre & la honte du genre humain. Bannis de leur pays natal, enchaînés & traînés avec violence dans une terre étrangère, privés de cette heureuse liberté dont jouissent toutes les autres Nations, ils sont réduits à une condition plus dure que les bêtes de labourage. Quelque peu déracinés ou des patates composent essentiellement leur nourriture, & deux misérables haillons qui ne les mettent jamais à l'abri des chaleurs du jour, ni des froids excessifs de la nuit, font tout leur vêtement ; leur sommeil est court, leur travail accablant & presque continu ; ils ne reçoivent aucun salaire ; & pour les fautes les moins considérables, on leur donne vingt coups de fouet, &c. &c. &c.

mer la tel. voulloit absolument me faire donner mon avis sur le nécessaire l'offrande à tous les esclaves, j'ajustais généralement au juge de ce que leur faire, j'étais au service d'un monsieur qui possédaient leurs malades & cela visant les discussions qui s'abstinent à prétendre si j'avois dit à telles telles "j'ay promis dans votre honneur" mais j'y ai une objection (à telles en grande quantité)

Une personne distinguée qui a voyagé dans les Isles Occidentales, & qui a considéré attentivement la triste situation des esclaves, nous a communiqué les observations suivantes.

» Je me suis journellement occupé ici à examiner le sort des Nègres & les traitemens rigoureux dont ils sont généralement accablés: pour la plus petite négligence, ils sont fouettés impitoyablement, ou bien on les frappe avec de gros bâtons, & on voit souvent leurs corps meurtris ou ensanglantés: enfin, ces Colons cruels ne font cas de la vie de leurs esclaves, que parce qu'ils coûtent quelqu'argent; & lorsque ces maîtres sont en colère, ils ne sont retenus de faire périr un Noir sous leurs coups, que par la crainte de perdre la somme qu'il leur a coûté & le travail qu'ils en espèrent. Ils ne les regardent point comme une portion des créatures humaines qui possèdent une ame, une raison ni des sentimens comme les nôtres; mais précisément comme des brutes ou des mulets qui sont entêtés, méchans, vindicatifs, privés de

177
d'assaut, Venemelus moi et je vous réponds que vous n'avez pas le même spectacle du malheur. en effet j'ai croqué tous ces nègres. J'en ai — le plus lui a été un mille avec, elles auoit en grand soin de ne pas leisser de bavure — force et la force — je ne suis pas au courant de ce que c'est que, mais je vous assure que c'est une chose

» sensibilité , & uniquement destinés à porter
» des fers. Regardés sans cesse comme les rebut
» de tous les êtres de la nature , leurs maîtres ne
» souffrent jamais qu'ils aient aucun droit aux
» priviléges humains , & les considèrent à peine
» comme des ouvrages du créateur. «

Y a-t-il la moindre humanité à prononcer
une sentence aussi rigoureuse sur tant de géné-
rations d'êtres qui , dans le vrai , sont nos sem-
blables , qui nous consacrent leur travail , sans
le moindre espoir de salaire , & qui n'en retirent
que des peines cruelles & des fatigues sans fin ;
cette conduite est-elle d'accord chez un peuple
chrétien avec ce précepte du Christ : (*L'ouvrier
est digne de sa nourriture ?*)

On vient de publier tout récemment encore
une *Relation particulière du traitement que les
Esclaves d'Afrique reçoivent dans les Indes Occi-
dentales* , où en accordant la plus grande faveur
à ceux qui , aveuglés par un vil intérêt , cher-
chent à excuser cet affreux commerce & à pallier
la sévérité dont ils usent envers eux , on leur fait
quelques justes représentations sur les abus qu'ils

*l'on voit auquel étoit attaché une p. de l'Assemblée
bien gras et bien conservé*

98 LE MORTE-LACK

en font avec tant de rigueur.... Voici comment l'Auteur s'explique :

» L'iniquité de la traite des Nègres est
» cruellement aggravée par l'inhumanité avec
» laquelle les esclaves sont traités dans les plan-
» tations ; non-seulement à raison de leur nour-
» riture , mais encore à l'égard des travaux
» excessifs qu'on exige d'eux sans la moindre
» pitié; il faut ajouter encore les châtiments
» cruels qu'ils souffrent tous les jours, qui n'ont
» d'autres bornes que la volonté , ou le ca-
» price de leurs conducteurs. Quoique leurs
» ouvrages soient plus longs & aussi pénibles
» dans les Barbades & dans plusieurs autres
» Isles , on ne donne à chaque esclave cultiva-
» teur que trois pintes de bled d'Inde & trois
» harengs salés pour leur subsistance d'une se-
» maine entière. «

Georges Whitefield , dans une Lettre écrite
de la Géorgie aux habitans du Maryland , impri-
mée en 1739 , rend compte de la situation des
Nègres de cette partie des Colonies Américaines

dans

dans le Sud (a). On y remarque essentiellement le passage que j'ai traduit (je crois) dans le sens le plus vrai.

» Lorsque j'ai passé dernièrement dans vos provinces, tout ce que je vis sur mon chemin pénétra mon cœur de douleur & de tristesse, & je fus touché d'une vive compassion en voyant les misères de vos esclaves. Croyez-vous qu'il soit permis à de vrais Chrétiens d'acheter des Nègres pour les revendre & pour se les procurer, d'encourager la plupart des peuples leurs compatriotes à se faire sans cesse la guerre les uns contre les autres? C'est ce que je ne conçois pas; mais je suis sûr qu'il est criminel, après les avoir achetés, de les traiter aussi mal & plus mal que les bêtes brutes. Quelles que soient les exceptions particulières qu'on peut y porter (en supposant

(a) *Letter from Georgia to the Inhabitants of Maryland, Virginia, North and South Carolina, upon the Situation of the Negroes in southern Provinces on the Continent: by Georges Whitefield, Georgia, 1739.*

» charitablement qu'il y en ait quelqu'une), je
» crois qu'en général vos esclaves sont surchar-
» gés de fardeaux qui excèdent les forces hu-
» maines ; & que leur travail est plus dur que
» celui des chevaux même que vous fatiguez le
» plus. Ces derniers , lorsqu'ils ont fait leurs
» courses , sont nourris & traités avec un soin
» particulier , tandis que la plupart des Nègres ,
» lorsqu'ils sont épuisés de fatigues dans vos
» plantations , sont encore obligés , avant de
» prendre aucun repos , d'allumer du feu , d'aller
» moudre leur grain , & le faire cuire eux-
» mêmes , &c. &c. &c. Vos chiens sont chaque
» jour caressés par vous , & mangent ce qu'on
» dessert de vos tables ; mais vos esclaves qui
» font tout votre travail , & travaillent à votre
» fortune , sont plus maltraités cent fois que
» ces animaux domestiques , & n'ont pas même
» la permission de ramasser les miettes qui tom-
» bent des tables de leurs maîtres : sans compter
» tous ceux qui ont été sacrifiés à la fureur de
» vos fustigeurs barbares qui leur déchirent les
» reins à grands coups de lanières , & leur font

» sur le dos des excoriations affreuses & des
» plaies si douloureuses, que plusieurs en sont
» morts quelques jours après.

» En continuant mon voyage, j'ai vu vos
» plantations belles & bien cultivées, beaucoup
» de maisons vastes & bien bâties, & leurs pro-
» priétaires vivant somptueusement tous les
» jours; mais mon sang s'est plusieurs fois glacé
» dans mes yeines, en voyant le peu de mau-
» vase nourriture que vous distribuez à vos
» esclaves & les haillons déchirés qui couvrent
» à peine leur nudité, quoique toutes les
» richesses dont vous faites un si prodigue usage
» soient entièrement le produit de leurs tra-
» vaux continuels. L'Écriture vous dit cepen-
» dant: *Tu ne lieras pas la bouche du bœuf qui*
» *foule le grain.* Puisque vous convenez que
» votre créateur vous a ordonné de prendre un
» tel soin de vos bestiaux, croyez-vous qu'il
» ne veuille pas que vous preniez autant de
» soin de ces misérables humains que vous
» appellez vos esclaves? Tremblez, riches au
» cœur dur, & versez des larmes amères sur les

“ crimes multipliés entassés sur vos têtes coupables !

Ceux qui nous ont observés dans l'état malheureux d'un vil esclavage, l'amé triste & sans énergie, n'ayant aucun sentiment de notre pays natal, prétendent que nous sommes insensibles aux avantages de la liberté, & que le sort qu'ils nous assurent dans leurs habitations est pour nous un fort plus heureux que celui de vivre errans & abandonnés dans notre patrie....

Peuples Européens, on vous trompe ; nous ne sommes pas des êtres errans ni abandonnés dans nos climats d'Afrique, puisque nous y avons nos habitations, nos terres, nos pères, nos femmes & nos enfans. Notre existence douce & paisible (avant que nous vous connussions), nous coûte peu de travail & point de tourmens. Vous avez plus d'esprit que nous, parce que vous le cultivez davantage : mais nous avons les mêmes organes, les mêmes sentiments & les mêmes principes d'humanité, puisque tout ce que vous sentez dans vos cœurs, nous l'éprouvons de même. Les arts & les sciences sont

PREMIERE PARTIE. FOI

honorés dans ma patrie, nos terres bien culti-
vées, nos maisons bien bâties, & nos peuples
bons & généreux envers les étrangers. Si vous
n'ajoutez pas foi au fidèle More-Lack, vous en
croirez au moins les relations des facteurs An-
glois, François ou Hollandois qui ont voyagé
dans nos terres d'Afrique. Voici quelques extraits
de leurs Relations imprimées.



CHAPITRE XVI.

Relations des Voyageurs célèbres sur la Guinée & le Sénégal.

DANS l'Histoire de la Gorée & du Sénégal, publiée par Adanson, & imprimée en 1754 (a), on lit toujours avec plaisir la description suivante des climats qu'il a parcourus.

» De quel côté que je tourne mes yeux dans
 » cette charmante contrée, j'y découvre une
 » image parfaite de la belle Nature, par-tout
 » des solitudes agréables dans des pays déli-
 » cieux, mille petites maisons champêtres en-
 » vironnées d'un nombre infini d'arbres de diffé-
 » rentes espèces. Les Nègres qui reposent avec
 » plaisir leur douce indolence à l'ombre de leurs
 » feuillages touffus durant la chaleur, la simpli-

(a) *Adanson's Voyage to Senegal, and the Modern History, 1754.*

» cité de leurs vêtemens & de leurs coutumes,
» annonce l'âge d'or des premiers siècles du
» monde. Tout cet ensemble rappelle à mon
» esprit l'image de l'heureuse existence de nos
» premiers pères. Les peuples y sont généra-
» lement d'un bon naturel, doux, sociables &
» obligeans : la première réception que j'ai
» reçue d'eux m'a fait éprouver le plus grand
» plaisir, & convaincu qu'il y a beaucoup de
» fausseté & d'exagération dans tout ce qu'on a
» dit ou écrit sur le caractère sauvage des Afri-
» cains. J'ai observé au contraire qu'ils avoient
» une grande humanité pour les étrangers qui
» voyageoient chez eux, & beaucoup de so-
» ciabilité entre eux. L'affection qu'ils nous
» témoignèrent me donna bientôt de la con-
» fiance pour eux ; je vis que je pouvois voya-
» ger dans leurs plaines avec une entière sû-
» reté, & leurs procédés m'engagèrent à pour-
» suivre mes recherches touchant les choses
» remarquables de cette contrée. Je les conti-
» nuai dès ce moment avec tout le succès que
» j'en attendois. «

William Bosman, un des principaux facteurs Hollandois qui a séjourné seize ans dans la Guinée pour la traite des Nègres & d'autres affaires de commerce, en parlant des Habitans de la partie du continent qu'il a habité, a dit :

» Les peuples sont généralement bons, hon-
» nêtes & sincères dans leur commerce, d'une
» conversation douce & affable, traitant les
» étrangers avec amitié, & concevant toujours
» ce qu'on leur dit de raisonnable. Ceux d'en-
» tr'eux qui ont reçu une éducation cultivée
» ont prouvé, par le progrès de leurs con-
» noissances, qu'ils étoient capables d'un juge-
» ment aussi vaste & aussi brillant que des Eu-
» ropéens : que ce peuple recueilloit avec
» abondance toutes sortes de fruits ; que leur
» climat très-peuplé & leurs terres très-fertiles
» produisoient toutes sortes de grains, bled,
» patates, &c. que leurs campagnes étoient
» si bien cultivées, qu'en général les sentiers
» qui séparoient leurs champs étoient les
» seuls endroits qui ne produisissent aucunes
» denrées ; que les Nègres cultivateurs ne

» négligeoient aucun morceau de terre qui
» fût capable de production , & que leur terroir
» & leur climat étoient si favorables à la
» végétation , qu'aussi-tôt qu'ils avoient re-
» cueilli une récolte , ils préparoient la terre
» pour l'ensemencer de nouveau ; que l'inté-
» rieur de leur continent étoit rempli de
» villes , de villages & de terrains en bonne
» valeur ; que l'aspect d'un pays si bien cul-
» tivé , paroifsoit être un jardin immense cou-
» vert de riz , de bled , de bœufs , de vo-
» lailles & d'un grand nombre d'habitans aisés
» & laborieux. «

William Smith , qui fut envoyé en 1726 pour visiter les établissemens de la côte de Guinée , confirma les mêmes observations sur les contrées de Delimina & Cap Corse. Il dit dans ses Mémoires :

» Plus vous descendez dans les parties qu'on
» appelle les Côtes Esclaves , plus le sol paroît
» riche , fertile & délicieux. « En parlant de leurs inclinations morales , il ajoute : » Ils sont

» un peuple doux, civil & d'un naturel excel-
» lent, industrieux au dernier degré; on s'ap-
» perçoit à chaque instant qu'ils sont doués d'un
» esprit vif, pénétrant, d'une intelligence des
» plus heureuses, & qu'ils seroient capables de
» faire d'assez grands progrès dans les sciences,
» si leur esprit étoit cultivé par l'étude. «

Le même Observateur ajoute dans ses écrits,
une réflexion frappante que voici :

» D'après les rapports que je reçois jour-
» nellement de mes facteurs touchant leurs
» courses dans cette contrée, les anciens Nègres
» de ces climats nous ont rapporté que le plus
» grand malheur de leur nation venoit d'avoir
» été connus & visités par les Européens; que
» c'étoit les Chrétiens qui avoient introduit
» chez eux le trafic des esclaves, & occasionné
» leurs guerres intestines pour acheter les pri-
» sonniers; & qu'avant ce malheureux tems,
» leurs guerres étoient très-rares, & qu'ils vi-
» voient ordinairement en paix. «

Un François, nommé Benezeth, homme fin-

cière & vraiment estimable qui a vécu long-
tems en Amérique, & vu de près le sort & la
traite des Nègres, rapporte les paroles sui-
vantes dans un petit Ouvrage intitulé : *Avis à
la Grande-Bretagne sur ses Esclaves, &c....*

*A Caution to Great-Britain and her Colonies in a
short representation of the calamitous state of the
Enslaved Negroes in the British Dominions, by
Anthony Benezeth. Printed London James Phi-
lipps Lombard Street, 1784.*

» C'est avec raison que toutes les Relations
» de ceux qui ont voyagé en Guinée nous
» rapportent que leurs habitans sont laborieux,
» ingénieux & humains; que leurs organes sont
» sains, leur jugement solide, & leur esprit
» propre aux arts & aux sciences; que leur
» contrée est pleine de fruits délicieux: leurs
» campagnes couvertes de moissons, de prai-
» ries & de bestiaux, & qu'il n'existe point de
» pays où les objets nécessaires à la vie & aux
» habillemens soit à meilleur marché. Tout est
» plus facile à s'y procurer que dans la plu-
» part des autres contrées d'Afrique, & que

» dans les autres climats qui sont dans le
» Nord (a). "

André Brue, l'un des principaux facteurs de la France, dit, dans la Relation de la grande riviere du Sénégal qui coule environ deux ou trois cents milles dans cette contrée : » Plus vous avancez dans le continent en vous éloignant de la mer, plus le pays paroît riche & les bords de ce fleuve fertiles & d'un grand produit. La Guinée donne avec abondance du bled d'Inde, du riz, du tabac, de l'indigo, & des légumes excellens de toutes sortes d'espèces. On rencontre par-tout de vastes prairies, dont l'herbe épaisse & d'un verd vigoureux fert de pâture à une quantité étonnante de gros & de menu bétail, & par-tout on y voit des troupeaux de volailles & d'oiseaux sauvages en abondance. "

Le même Voyageur, dans la Relation des parties du sud sur la riviere de Gambia, exprime

(a) Voyez *Some Historical account of Guinea.*

la » vive surprise de voir un pays sauvage aussi
» bien cultivé, où rarement le moindre mor-
» ceau est négligé; où les terrains bas sont
» coupés par petits canaux, dont les bords
» sont semés de riz, & les terrains élevés cou-
» verts de bled d'Inde, de millet & de pois de
» plusieurs espèces; les bœufs, les moutons,
» les volailles & toutes les choses nécessaires
» aux besoins de la vie y sont à très-bon mar-
» ché, & les peuples disposés à faire tout ce
» qu'on leur demande. « Il ajoute » que la juf-
» tice s'y rend comme en Europe; qu'il a lui-
» même assisté à leurs tribunaux, & qu'il a été
» témoin de plusieurs affaires qui ont été jugées
» par le Roi de cette contrée, assisté de ses
» vieux Conseillers; que le Monarque recueil-
» loit leurs avis, & prononçoit lui-même ses
» arrêts avec une précision & une équité frap-
» pantes: que le meurtre & le crime de trahison
» étoient les seuls punis de mort, & le ban-
» nissement ou l'esclavage la punition des autres
» forfaits. »

Il cite encore la ville de Dramanet au Séné.

gal, comme très-peuplée d'habitans justes, laborieux, & la plupart très-habiles Négocians.

Je terminerai les témoignages de ce savant Navigateur, en faveur de l'intelligence naturelle des Nègres & de l'heureuse existence de leur pays natal, en donnant une esquisse abrégée de l'histoire d'un Prince Nègre que le hasard fit tomber dans l'esclavage. C'est André Bluet qui l'a rapportée lui-même dans les Mémoires de ses voyages, où on peut la lire accompagnée des détails les plus intéressans. Elle est imprimée à Londres.



CHAPITRE XVII.

*Histoire de l'esclavage du Prince Africain
Job Ben. Salomon.*

Job Ben. Salomon étoit fils du Grand-Prêtre & Roi de Bunda, dont les états sont situés sur les bords de la rivière de Gambia. Il assista son père en qualité d'Iman, épousa deux femmes, la première, fille de l'Alfa ou Prince de Tombuto, dont il eut trois enfans; la seconde, fille de l'Alfa de Tomga, dont il eut une fille.

Un vaisseau anglois, arrivé dans la Gambia pour y charger des Nègres, excita la curiosité de ce jeune Prince; il s'y rendit *incognito*, suivi seulement de deux domestiques & d'un certain nombre de Noirs que son père le chargea de vendre au Commandant du vaisseau anglois.

Comme son père n'ignoroit pas que le jeune Salomon avoit un goût décidé pour les voyages, il l'exhorta à ne pas trop s'éloigner dans le

continent, & sur-tout de ne pas passer la grande rivière, parce que les habitans de l'autre rivage étoient ses ennemis les plus implacables. Le Prince promit tout ce que son père vouloit ; mais il ne lui tint pas parole.

Job Salomon partit au mois de Février 1730 ; mais, n'ayant pas été d'accord avec le Capitaine Anglois touchant le prix qu'il offrit des esclaves, le jeune Prince renvoya ses domestiques vers son père, lui en faire part, & le prier d'être tranquille à son égard, s'il ne revenoit pas encore ; attendu qu'avant son retour, il désirroit visiter les environs de la mer.

Job oubliant les avis de son père, loua un interprète qui savoit la langue du pays qu'il vouloit traverser : il passa la grande rivière ; &, pour se débarrasser de ses esclaves, il en vendit une partie pour quelques vaches. Quoique ce fût alors le mois appellé Mars, le climat de l'Afrique étoit si tempéré, qu'on éprouvoit déjà la brûlante ardeur du soleil, lorsqu'il étoit à moitié de sa course. La chaleur ayant engagé Job à suspendre sa marche, il s'arrêta sous un gros arbre,

arbre, suspendit ses armes aux branches; & se coucha par terre: ses armes étoient composées d'un carquois rempli de flèches, d'un arc, d'un poignard d'or massif & d'un sabre dont la monture étoit enrichie de perles & la poignée en or; ses esclaves & son interprète se promenant aux environs, le perdirent de vue, & le prince s'endormit sans songer au danger qui l'environnoit.

Ses gens furent malheureusement rencontrés par une troupe de Mandingos voleurs des bois, accoutumés au pillage: ils n'échappèrent à leurs violences, qu'en prenant la fuite par un autre sentier. La même bande ayant passé auprès de l'arbre où dormoit Job, l'arrêta, lui vola ses habits & ses armes, le lia avec des cordes, lui & son interprète, & leur fit raser la tête & le menton, afin de les faire regarder comme des esclaves à vendre plutôt que comme des personnages de distinction. L'interprète eut beau déclarer aux Mandingos, que Job étoit le fils du Roi de Bunda. Ils ne voulurent en rien croire, ou firent semblant de l'ignorer; malgré

sa suite, ses armes, son équipage & sa barbe qui l'annonçoient assez, ils les amenèrent tous deux au Capitaine Pike, le même Capitaine Anglois qui, trois jours auparavant, avoit refusé de lui acheter ses propres esclaves; & ce Commandant inhumain feignant aussi de le méconnoître l'acheta des voleurs & le confondit parmi ses autres Nègres.

Cependant, dans l'espoir de tirer une forte somme pour sa rançon, il permit à Job & à son interprète d'envoyer un exprès à son père pour l'informer de leur malheureux sort. Mais ses états étant situés près du comptoir de Joar, éloigné de la mer d'environ quinze journées de marche. Le Capitaine ne voyant pas arriver assez tôt des nouvelles du Roi qui n'étoit pas alors à Bunda, appareilla son vaisseau, partit pour le Maryland, & vendit le Prince Job & son compagnon à un Négociant Anglois appellé *Hunt*, qui les confia à son facteur *Michel Denton*, pour les vendre à son compte au plus haut prix possible.

On a su par la suite que son père avoit envoyé au Capitaine Pyke beaucoup d'esclaves

pour racheter son fils , & qu'il avoit éprouvé la plus vive douleur en apprenant son départ & son esclavage.

Malheureusement pour le Prince Job , personne dans le Maryland n'entendoit son langage ni celui de son interprète. Il fut vendu à un Marchand appellé *Tolsey* , & occupé à la culture du tabac , où ses forces s'épuisoient chaque jour , quoiqu'il fût moins de travail que les autres esclaves. *Tolsey* , qui ignoroit le sort & la naissance de ce jeune homme , se repentit d'avoir acheté un esclave peu vigoureux ; mais intéressé par un sentiment d'humanité bien rare parmi ses pareils , il lui confia le soin de ses bestiaux , afin de lui donner le tems de rétablir ses forces & son courage. Ce nouvel emploi parut plus doux à Job , & il s'en acquitta avec intelligence.

Ce jeune Prince étoit Mahométan ; & , malgré la rigueur de son infortune , il en observoit souvent les pratiques religieuses , en se retirant dans quelque lieu du bois le plus isolé , pour n'y étre interrompu de personne. Un jeune Blanc

eurent un succès heureux : il trouva un vieux Nègre Jalof, qui savoit son langage & celui des Anglois : il fut amené au jeune Job, qui, dans la joie qu'il ressentoit de retrouver un homme de son pays, le pressa plusieurs fois dans ses bras, & embrassa Bluet qui le souffrit par huma-nité. Le vieux Jalof, après avoir parlé avec Job, apprit enfin aux Anglois que ce jeune homme étoit un Prince Mahométan, fils de l'Alfa de Bunda ; que des voleurs l'avoient vendu au Capitaine Pyke, & qu'il avoit été conduit esclave en Amérique, &c. &c. &c. On écrivit à son maître Tolsey, qui, touché de son sort & de ses malheurs, vint le chercher lui-même, le fit sortir de sa prison, & le traita avec beaucoup d'égards & de considération. Il le conduisit dans son habitation, le distingua de ses autres esclaves, en lui donnant un logement particulier pour y faire ses exercices religieux. Il écrivit lui-même à son père, pour l'informer de sa triste situation & du désir qu'il auroit de retourner en Afrique, s'il vouloit envoyer sa rançon au maître Américain qui l'avoit acheté.

Tolsey remit la lettre du Prince à Denton, pour la donner au Capitaine Pyke qui projettoit alors un autre voyage en Afrique; mais son voyage n'ayant pas eu lieu, il envoya cette lettre à M. Hunt, avec prière de la faire passer en Afrique, à la première occasion.

Un Anglois, nommé Ogléthorpe, apperçut par hasard cette lettre chez M. Hunt, & voyant qu'elle étoit écrite en langue Arabe, il la fit traduire par pure curiosité. Il trouva dans la lettre du jeune Job l'empreinte d'une ame courageuse qui fait supporter les malheurs, & ces sentimens de grandeur, de noblesse & de générosité qui sont inconnues au vulgaire. Un jugement solide & vrai, des connoissances profondes, & un sentiment de douceur, de justice & d'humanité, rendoient sa lettre très-intéressante, sur-tout lorsqu'il peignoit les traitemens rigoureux des Employés sur les Africains. Il la finissoit, en suppliant son père, au nom de Mahomet, d'envoyer cent esclaves à son maître Tolsey pour sa rançon, & afin de reconnoître les égards & les témoignages qu'il

avoit reçus chez lui pendant son esclavage.

Ogléthorpe éprouva tant d'émotion, après avoir lu cette lettre, qu'il promit une somme considérable à Hunt, afin de le déterminer à faire venir ce jeune Prince à Londres. Hunt chargea son facteur d'Amérique de racheter Job, & de le faire partir sur le *William*, vaisseau anglois commandé par le Capitaine Wright.

Bluet, qui avoit contribué à le faire sortir de prison en lui découvrant son compatriote Jalof, avoit conçu pour ce jeune Prince beaucoup d'estime & d'affection. Lorsqu'il apprit qu'il devoit s'embarquer sur le *William*, & qu'il avoit été racheté, il engagea Bluet à le suivre en Afrique, l'assurant qu'il lui donneroit un des premiers emplois de son royaume; & qu'en, s'il devenoit Roi, il partageroit avec lui ses États. Bluet se détermina à le suivre par reconnaissance & Job, en quittant son maître Américain, lui fit mille caresses, le remercia plusieurs fois de toutes ses bontés, pressa souvent sa main sur son cœur, & lui témoigna un grand regret de

ce qu'il n'avoit pas sur lui beaucoup d'or à lui donner, pour lui prouver son affection & sa sensibilité: après quoi il partit, accompagné de Bluet & de plusieurs autres passagers qui alloient en Angleterre sur le même vaisseau.

Comme il avoit été annoncé & recommandé au Capitaine Anglois, il fut traité à bord avec considération; & dans le peu de tems que dura la traversée, il apprit passablement l'anglois, écrivit en lettres arabes les principaux termes de cette langue, & les apprit avec une facilité surprenante. Sa mémoire étoit prodigieuse; il favoit tout l'Alcoran par cœur, & le récitoit sans jamais hésiter: ses manières douces, affables & distinguées, son discernement & ses attentions à n'offenser personne, lui gagnèrent l'amitié de tous ceux qui le connurent en mer.

Il arriva à Londres dans le mois appellé Avril de l'année 1733, & descendit chez Hunt qui le logea décentement. Il demanda en arrivant où étoit son bienfaiteur Ogléthorpe, & il témoigna une douleur profonde, lorsqu'il apprit que

des affaires l'avoient obligé à faire un voyage dsns la Géorgie,

Bluet lui-même, intime ami du Prince, s'absenta pour aller visiter ses parens & sa famille qui habittoient les environs de la capitale. Après y avoir passé quelques jours, il revint à Londres, & fut voir en arrivant son ami Job. Il le retrouva triste, pâle, abattu & absorbé dans de profondes méditations. Lui ayant demandé la cause de sa mélancolie, Job lui répondit :
» Comment ne serois-je pas affligé dans une
» terre étrangère, où tous ceux qui m'avoient
» témoigné de l'amitié cherchent à s'éloigner
» de moi? Seul, misérable, abandonné de la
» Nature entière, n'ayant aucunes nouvelles de
» mon pays ni de ma famille ; Oglethorpe qui
» m'a fait venir ici, va courir à deux mille
» lieues de moi ; mon seul & meilleur ami Bluet
» me quitte sans cesse ; &, pour mettre le com-
» ble à mes infortunes, plusieurs personnes
» offrent à Hunt de m'acheter fort cher, pour
» me précipiter encore dans l'esclavage aux
» extrémités de l'Asie. Juge toi-même si la

» crainte des nouveaux malheurs qui me me-
» nacent, n'est pas capable de me causer de
» vives alarmes. « Bluet, touché de sa situa-
tion, employa tous ses soins à calmer sa vive
inquiétude, & obtint de Hunt la permission de
l'emmener à sa maison située dans le Comté
d'Hertford, en lui donnant caution qu'il ne
s'évaderoit pas, & ne quitteroit pas son habi-
tation sans le consentement de Hunt.

Job satisfait quitta Londres avec plaisir, &
témoigna à Bluet une vive satisfaction de vivre
au sein de sa famille, auprès de son meilleur
ami. Tous les habitans d'Hertford, qui eurent
occasion de le voir, furent enchantés de son
humeur & de ses manières, prirent beaucoup de
part à ses peines, & le comblèrent de caresses
& d'amitiés. Lorsqu'il y eut séjourné quelque
tems, il intéressa plus vivement encore ceux
qui eurent occasion de le connoître, & la plu-
part offrirent de lever une somme volontaire sur
tous les gens honnêtes de ce canton, pour payer
à Hunt sa rançon, & fournir aux frais de son
retour dans sa patrie.

Cette souscription se retardoit, lorsqu'un homme généreux & compatissant la fit réussir, en souscrivant le premier pour une somme assez considérable. Le prix de sa rançon fut bientôt plus que complet; & les Directeurs de la Compagnie d'Afrique, informés de ces actes d'humanité, voulant y contribuer aussi, envoyèrent un ordre à M. Hunt de fournir l'état des dépenses qu'il avoit faites pour Job. La Compagnie les lui remboursa en entier; & pour mettre le Prince à l'abri de toutes les craintes, après que sa rançon eût été payée, la Compagnie le logea, l'entretint, & lui fournit tout ce qui lui étoit nécessaire jusques à son départ pour sa patrie.

Dès ce moment, le jeune Prince, plus satisfait, ne cessoit de faire éclater sa vive reconnaissance pour les généreux Anglois, dans les termes les plus expressifs & les signes les plus touchans. Son plus grand plaisir, disoit-il, étoit de visiter ses bienfaiteurs, & sa plus grande peine d'être obligé de s'en séparer probablement pour toujours.

Le Chevalier Huns Sloane fut un de ceux qu'il visita le plus souvent ; &, par reconnoissance, il lui traduisit en anglois plusieurs manuscrits arabes & d'autres morceaux curieux.

Job ayant un jour entendu parler de la famille royale, & des tendres soins que la Reine prenoit de ses enfans, témoigna le plus grand desir de la voir avant son départ pour l'Afrique. Il pressa vivement le Chevalier Sloane de l'y conduire, quand elle retourneroit de Windsor. Pour procurer au Prince Job cette satisfaction, on lui fit faire un riche habit de soie dans le costume Africain ; &, peu de jours après, il fut présenté au Roi, à la Reine, & aux jeunes Princes de la famille royale. Il fut parfaitement accueilli, reçut des présens de la Reine, & fut invité à manger chez plusieurs Ducs & Lords d'Angleterre. Pour lui procurer plus d'agrément à Londres, tous les Grands qui l'avoient vu se réunirent, & lui firent aussi présent d'une somme considérable & de plusieurs bijoux & instrumens de physique, de labourage, &c. &c. &c. pour lesquels il avoit témoigné du goût & des

connoissances. On lui remplit plusieurs caisses de ces divers objets ; &, après avoir séjourné plus d'un an en Angleterre, il prit passage sur un vaisseau de la Compagnie qui faisoit route vers ses États, & entra dans la rivière de Gambia dans le mois appellé Août en 1734.

Grâces aux lettres de recommandation qu'il avoit reçues de la Compagnie & de plusieurs Grands d'Angleterre, il fut traité en mer avec dignité, & reçu avec tous les égards les plus distingués par les Gouverneurs Anglois qui sont résidens sur les côtes. Le desir de surprendre agréablement son père, le décida à s'embarquer, le 23, sur une grande chaloupe qui alloit au comptoir de Joar.

Le 26 du même mois, ayant mis pied à terre aux environs de Damazensa, Job s'assit sous un arbre avec les Anglois qui l'accompagnoient. Peu après, sept ou huit Nègres Mandingos, de la même nation de ceux qui l'avoient enlevé & vendu esclave, passèrent auprès du lieu où ils étoient couchés. La colère & le ressentiment s'emparèrent aussi-tôt du jeune

Prince. Dans sa première fureur , il sauta sur son sabre & ses pistolets , & les auroit tous terrassés , si le facteur Anglois qui l'accompagnoit ne l'eût arrêté. » Tu as raison , lui répondit-il .
» *il est plus beau de pardonner à ses ennemis ,*
» *lorsqu'on peut leur ôter la vie.* »

Il fut lui - même le premier à rassurer les Nègres Mandingos : il les appella , leur donna des fruits à manger , & leur demanda comment se portoit le Roi leur maître , celui qui avoit fait conduire le jeune Job esclave au Capitaine Pyke. — » Il est mort , (répondirent - ils ;) &
» le même pistolet que le Prince Job portoit
» ordinairement à son col , lui a ôté la vie
» lorsqu'il voulut le porter lui-même. »

Ce Prince , transporté de joie , tomba aussitôt à genoux , & rendit graces à Mahomet de l'avoir vengé , en punissant son ennemi avec les mêmes armes qui lui avoient été enlevées. Après un moment de silence , il s'assit , & se tournant vers les Anglois qui le regardoient avec une singulière curiosité , il leur dit d'une voix haute & animée : » Vous le voyez , chers amis ; le

» Dieu du ciel & de la terre n'a pas approuvé
» l'action de cet homme en me vendant pour
» l'esclavage , puisque les armes mêmes qu'il
» m'avoit volées ont servi dans ses propres
» mains à sa destruction. Je viens d'en rendre
» graces au ciel ; mais je lui aurois pardonné ,
» s'il vivoit encore , parce que s'il ne m'avoit
» pas vendu , je n'aurois jamais connu peut être
» l'Amérique , l'Europe , la langue angloise , &
» ces braves & généreux Anglois qui m'ont
» délivré. «

Moore, facteur , témoin de tous ces faits &
qui se rappelloit ce discours , assura , dans le
rapport qu'il en fit au Gouverneur Anglois ,
qu'il seroit rare de trouver un Européen qui
exprimât sa reconnoissance & sa générosité en-
vers ses ennemis avec plus d'éloquence & de
grandeur d'ame. Ils arrivèrent le premier Sep-
tembre à Joar. Job y rencontra un Fouly de
sa connoissance , qui , tombant à ses pieds , pressa
ses genoux , & lui témoigna une grande joie de
revoir le fils de son Roi. Il le chargea d'aller
à Bunda annoncer son arrivée à sa femme , ses
enfans

enfans & à son père , & de leur porter quelques présens d'Europe.

Ayant rencontré sur sa route un de ses oncles qui vint au-devant de lui pour s'assurer si le bruit qui se répandoit de son retour étoit certain , il répandit des larmes en l'embrassant , & lui témoigna beaucoup d'affection. Ce vieillard lui ayant dit en langue nègre : » Je ne m'attends plus , ami Job , de te revoir jamais ; car depuis soixante ans , tu es le premier esclave que j'aie vu revenir des Isles Américaines , & je pensois que tu y avois été mangé ou tué , comme les autres Noirs qui y ont passé avant toi. — Cela est faux , lui répondit Job avec impatience : les Anglois font bien travailler leurs esclaves ; mais ils ne les tuent pas , & ils ne les mangent jamais. Ils sont trop bons & trop généreux pour cela. Le maître à qui je fus vendu , m'a fait travailler comme tous les autres esclaves : mais s'étant apperçu que je maigrissois , & que les fatigues continues des champs épuisoient ma santé , il m'en a exempté , & m'a confié le soin & la conduite

» de ses bestiaux ; puis d'autres braves Anglois
» m'ont fait venir en Angleterre, où ils m'ont
» tous bien reçu, fait beaucoup de présens,
» payé ma rançon, & renvoyé à leurs frais
» dans ma patrie. «

Ce discours toucha vivement son oncle, & le jeune Job ne cessoit jamais d'exprimer avec tout le feu de la reconnoissance les procédés généreux qu'il avoit reçus chez les Anglois, en faisant revenir sa nation des idées qu'elle avoit toujours conçues de l'esclavage.

Ce fut en route qu'il fut instruit de la mort de son père, qui, avant de finir sa carrière, avoit appris avec joie le retour de son fils. Quelques jours avant, il reçut une lettre de ses femmes qui lui causa quelque douleur. On lui écrivoit que la première femme qu'il avoit épousée, n'espérant jamais son retour, & n'ayant même reçu aucunes nouvelles de lui, quoique plusieurs vaisseaux d'Amérique fussent venus souvent dans leur contrée, s'étoit enfin remariée pendant son absence, le croyant mort & mangé : mais que du moment qu'elle avoit appris son retour,

elle avoit congédié son second mari, pour recevoir Job qu'elle n'avoit jamais cessé d'aimer.

Le jeune Prince témoigna beaucoup de douleur de la mort de son père; mais il protesta qu'il pardonnoit de bon cœur à sa femme de s'être remariée, & qu'il faisoit grâce au second mari, parce qu'il ne trouvoit en lui aucun tort. En conséquence, il écrivit à sa femme de renvoyer ce nouveau mari, & de lui rendre exactement tout ce qu'elle en avoit reçu, tant qu'ils avoient vécu ensemble.

Job, avant de quitter le facteur Anglois qui l'accompagnoit, écrivit beaucoup de lettres pour l'Angleterre, adressées à la Compagnie d'Afrique, au Duc de Montagu, & à tous ses libérateurs & amis. Les traductions qu'on en fit à Londres & en Amérique annoncent un cœur sensible, vivement pénétré de la plus vive reconnoissance.

Ce Prince arriva enfin à Bunda, où il fut reçu en Souverain, il déposa cet air d'orgueil & de tyrannie qui existe parmi les Souverains d'Afrique, pour prendre un ton de grandeur &

de bienfaisance qui le faisoit adorer. Depuis ce temps, il annonça beaucoup moins de sévérité dans les jugemens qu'il rendoit parmi ses sujets; mais il déclara que l'esclavage seroit la peine qu'il infligeroit presque toujours aux grands crimes qui troublent la société, & il répétoit souvent cette plaisanterie: Cela les rendra plus honnêtes gens, quand ils auront vécu parmi les Anglois.

Ce Prince vraiment estimable, d'un caractère doux, compatissant & religieux, d'un courage étonnant dans le danger, doué de connaissances assez vastes pour un homme de sa nation, vécut encore long-tems parmi ses peuples qui le regardoient comme un dieu. Il les gouverna avec bonté, les assura souvent que c'étoit aux Anglois qu'il devoit tout ce qu'il avoit appris; il mérita de ses propres sujets le titre sublime de *Job le bon Prince*, & fut considéré avec raison comme le Titus de l'Afrique.

L'histoire de ce jeune homme suffira, je pense, pour prouver que les Nègres sont des hommes semblables à nous; que s'ils ont moins de con-

noissances, ils en possèdent d'autres que nous ignorons, & qu'ils sont disposés & organisés de manière à acquérir toutes les nôtres, si on les y elevoit jurement, & qu'ils reçussent la même éducation que les Européens; à juger enfin par comparaison, le bas peuple des nations d'Afrique avec le bas peuple des nations Européennes, on pourroit peut-être décider avec impartialité que l'Africain a autant de raison, d'aisance & de connoissances que l'Européen, & que son existence douce & facile sous un beau ciel qui fertilise ses terres avec peu de culture, feroit préférable au sort des pauvres cultivateurs ou habitans d'Europe, fans ces guerres désastreuses qu'ils apportent presque tous les ans dans notre patrie.



CHAPITRE XVII.

Témoignages des Auteurs Anglois contre l'esclavage.

QUOIQUE l'Anglois soit, de toutes les nations Européennes, celle qui a poussé le plus loin toutes les rigueurs de l'esclavage, on distingue parmi eux plusieurs grands hommes qui ont écrit en notre faveur, & annoncé les sentiments les plus justes & les plus généreux.

Georges *Wallis*, dans son Ouvrage intitulé : *Système des Loix générales d'Écosse*, a publié de sages réflexions concernant la traite des Nègres. En voici un extrait.

» Si la justice morale & la raison humaine
» peuvent jamais parvenir à justifier ce com-
» merce, il n'est point de crimes, même les
» plus atroces, qui ne puissent également être
» justifiés. Tous les Gouvernemens de la terre
» ont été institués pour le bonheur des peuples.

» Mais les Rois, les Princes & leurs Gouverneurs ne sont pas les propriétaires de ceux qui se sont soumis à leur autorité ; s'ils ont le droit de les gouverner, ils n'ont pas celui de les rendre misérables ; au contraire, un tel pouvoir ne leur a été confié, qu'afin d'en faire un juste emploi, dont les moyens se réunissent tous pour accroître leur félicité générale.

» Enfin, dans aucune époque de leur règne, ils n'ont le droit de disposer de leur liberté, ni de les vendre pour être les esclaves d'une nation étrangère aux extrémités de la terre. Personne dans l'univers n'a le droit d'acquérir ni d'acheter son semblable, l'homme & sa liberté ne pouvant jamais être à vendre. Celui qui s'en empare est un lâche persécuteur qui achète d'autrui un bien qui ne lui appartenloit pas. Un tel commerce sera toujours condamné par toutes les nations justes & impartiales, & défendu par toutes les loix de la nature & de l'humanité.

» La raison seule démontre avec évidence

» que ces êtres infortunés que vous prétendez
» être esclaves ont tous le droit d'acquérir leur
» liberté, toutes les fois qu'ils en auront l'oc-
» casion; & comme c'est par la violence ou la
» force qu'elle leur fut ravie, ils ont égale-
» ment le droit de faire usage des mêmes
» moyens que vous, pour reprendre un bien
» que jamais ils n'ont voulu vendre.

» Le droit des nations a également adopté
» ces principes de liberté que tout homme
» porte sans cesse avec lui. Eh ! que peut-on
» donner à l'homme, en retour de son sang, de
» sa liberté, de ses affections, de son tems, de
» son gain & de sa vie même ? Il n'est aucun prix
» sur la terre capable de payer tout cela,
» puisque le prix même qui en feroit donné à
» l'esclave appartiendroit aussi-tôt au maître de
» cet esclave. Il faut bien que cette opinion
» ait paru généralement équitable, puisque
» dans tous les Gouvernemens d'Europe, du
» moment qu'un esclave met les pieds dans le
» continent, il est réputé libre après un délai fixé
» par les loix. On sait que son maître, perdant alors

» toute propriété sur lui, n'a plus le droit de
» le forcer à se rembarquer pour retourner en
» Amérique, à moins qu'il n'y consente libre-
» ment. Voilà la loi de la nature qui est écrite
» dans tous les tems, dans tous les lieux, &
» dans le cœur de tous les hommes de la
» terre. «

Quel est l'Européen sincère qui, enlevé par des Corsaires du sein de son pays natal, ne se croiroit pas toujours en droit de recouvrer sa liberté, & d'être déclaré libre? Croyez-vous donc que ces malheureux Africains, qui ont subi le même sort, n'aient pas conservé le même droit que vous? Pourquoi donc souffrir plus long-tems un cruel usage qui révolte avec raison toutes les ames honnêtes & sensibles, & ne pas proscrire un commerce barbare qui est aussi évidemment contraire à toutes les loix de la raison & de l'humanité, & à tous les principes des Religions de la terre qui nous ordonnent de faire du bien à tous les hommes?

L'Auteur d'un Pamphlet intitulé: *Effai pour la défense du Continent de l'Amérique & de ses*

Colonies (a), avance que la servitude que nous avons imposée sur les Africains est une tyrannie incompatible avec toute justice & toute police civile; 1°. parce qu'elle tend à anéantir tous les progrès des arts & des sciences, sans le secours desquels il est impossible qu'une nation soit heureuse, éclairée & puissante: 2°. parce qu'elle corrompt le cœur & l'esprit de tous les hommes libres, en éteignant dans leurs ames tous les sentimens de la nature, de la vertu & de l'humanité: 3°. enfin, parce que ce trafic est dangereux pour nous-mêmes, par les haines violentes & les commotions souvent dangereuses d'un peuple opprimé toujours prêt à se révolter. J'ajouterai encore, d'après l'aveu même des cœurs qui ne sont pas encore endurcis à ce commerce cruel, que l'esclavage est une usurpation faite à l'humanité, un vol & une violation perfide de tous les droits de l'homme.

Il n'exista jamais sur la terre de maxime plus

(a) *An Essay in Vindication of the Continental Colonies of America. Printed London.*

fausse que celle de dire : Je suis forcé par la nécessité d'acheter des esclaves pour cultiver mon habitation : car, 1°. il n'est pas prouvé qu'on ne puisse faire la même culture avec des bœufs ou des chevaux : 2°. à quel terme fixerez-vous les bornes de cette nécessité prétendue ? Le scélérat le plus féroce ne peut-il pas, comme vous, excuser tous ses crimes, en affirmant que la seule nécessité de boire & de manger l'a entraîné à voler & à commettre des homicides ?

Ainsi le fameux Milton blâma cette excuse perfide avec énergie, lorsqu'il écrivit :

..... and with necessity,
The Tyrant's Plea, excuse his devlish Deed.

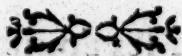
(» C'est ainsi que les vrais Tyrans excusent leurs » actions infernales, en disant : La nécessité m'y » força. «)

C'est un acte inhumain que de dépeupler l'Afrique, pour en faire périr les habitans dans un continent ou des îles mal faines, dans une culture violente qui les épouse, accablés de trai-

temens cruels qui les y font périr de douleur,
de misère & de faim.

» Est-ce à une nation chrétienne & à des
» peuples civilisés, à encourager l'esclavage,
» parce que des Sauvages ou des Barbaresques
» nous en ont donné l'exemple ? Cette pensée
» est affreuse. Dans ce cas, il est donc permis
» aussi de voler & d'égorger sur toute la terre
» les voyageurs, parce qu'en Europe on trouve
» des voleurs & des assassins qui commettent
» de semblables crimes. «

Facteurs honnêtes & vertueux, cessez de nous faire éternellement des outrages & de nous avilir par des calomnies pour justifier toutes vos cruautés : non, même avec le secours de vos impostures, vous n'y réussirez jamais. L'Europe qui s'éclaire verra tous vos mensonges, & rougira de vos fureurs. Les Princes & les Magistrats qui vous gouvernent adouciront enfin nos tourmens ; & par des loix sages & modérées feront chérir éternellement leur empire & leur bienfaisance.



CHAPITRE XIX.

Suite du même sujet.

James Foster, dans ses Discours sur la Religion naturelle & la vertu sociale (a), témoigne également sa juste indignation contre le trafic des Nègres. Voici ses paroles :

“ En parcourant l’histoire des Grecs & des Romains , on ne voit nulle part qu’ils aient acquis des esclaves dans l’espoir d’en faire un objet de vente ou de commerce. En supposant même qu’ils eussent pu le faire , je douterai toujours qu’ils eussent voulu enchaîner & acheter leurs semblables , pour les revendre à des étrangers , s’ils n’avoient pu se les procurer qu’en excitant ces peuples à se faire la guerre entr’eux , & à répandre beaucoup de

(a) *Discourses on Natural Religion and social Virtues*, page 156 , vol. 2.

» sang pour leur céder leurs prisonniers. Ils
» n'auroient pas renoncé à la dignité primitive
» de la nature humaine, pour en dépouiller
» des malheureux en exerçant sur eux des vio-
» lences & des cruautés qui leur auroient fait
» horreur, & en traitant leurs égaux avec plus
» de dureté que leurs bêtes ; n'aurions-nous pas
» sujet, s'ils eussent été dans ce cas, de mé-
» priser & de condamner leurs beaux principes
» de morale, comme des rafinemens de tyrannie
» & de cruauté ? Les Nérons & les Caligula
» étoient moins barbares que nous, & il faut
» nécessairement en conclure que quoique les
» Romains ne possédaissent pas, comme nous,
» une Religion aussi sainte, des loix de police
» aussi étendues, & ces connoissances brillantes
» dont l'Europe moderne se vante avec tant
» d'orgueil, ils furent cependant moins dispo-
» sés que nous à enfreindre les loix les plus
» sacrées de la nature, de la vertu & de la
» bienfaisance.

» Osons rentrer un instant dans nous-mêmes ;
» nous qui déclarons professer le Christianisme,

» qui possérons l'avantage éminent de connoître
» tous nos devoirs par des préceptes immortels
» gravés dans nos ames par la volonté même d'un
» Dieu, nous qui jouissons de tout l'éclat & la
» certitude d'une lumière céleste & spirituelle,
» pour diriger nos pensées, nos paroles & nos
» actions ; nous sommes les premiers à foulter
» aux pieds de si précieux avantages, & à ré-
» pandre par notre conduite, parmi ceux même
» que nous appelons Sauvages, l'opinion la
» plus détestable de notre doctrine & de nos
» mœurs. Nous prêchons la paix, la fraternité
» & la concorde dans nos discours ; tandis que
» nous semons la discorde, les tourmens, la
» guerre, & que nous affoiblissions & détruisons
» de toutes nos forces ce doux lien de la nature
» qui attache l'homme à son semblable, puisque
» nous faisons des actions qui sont entièrement
» contraires à nos principes.

» Nous allons même jusqu'à convenir que
» nous regarderions comme les excès les plus
» violens de la tyrannie, si quelqu'autre nation
» de la terre, qui différeroit de nous par sa

» forme ou la couleur de sa peau, prenoit sur
» nous assez d'empire pour nous réduire à l'état
» d'une servitude aussi rigoureuse que celle que
» nous imposons aux Africains ; mais nous con-
» tinuons cependant à leur faire éprouver tou-
» tes les horreurs de l'esclavage. Il en résulte
» avec évidence que nous sacrifions sans peine
» notre raison, notre Religion, nos principes
» & tous les avantages de la plus faine philo-
» sophie, pour un gain sordide & abominable ;
» que nous enseignons aux autres nations à
» bien parler & à mal agir, en méprisant tous
» les devoirs de la vertu sociale, dès qu'on
» peut trouver le moindre profit à les en-
» freindre. Nous prenons le plus sûr moyen de
» mettre obstacle à la propagation du Christia-
» nisme en leur offrant dans ceux même qui le
» leur annoncent des exemples de l'hypocrisie
» la plus meurtrière ; les modèles d'un pouvoir
» tyrannique, d'une oppression barbare & d'un
» système dont les partisans sont les ennemis les
» plus implacables de tout le genre humain.

Vraisemblablement tout ce que je viens de
dire

ture sera d'un foible poids pour remédier aux douloureux effets d'un crime atroce qui se répand chaque jour davantage ; mais au moins j'aurai la satisfaction d'avoir publiquement protesté & porté mon témoignage contre cette affreuse pratique.

Si l'on veut consulter encore les Auteurs anciens de Rome, de la Grèce & des principaux États où l'esclavage fut établi, on verra que leurs principaux Ecrivains blâmèrent cette méthode cruelle d'enchaîner & d'avilir son semblable. Ils ont généralement avancé que l'homme esclave & abruti par son travail, n'est plus tenté de se reproduire, parce qu'un enfant n'est pour lui qu'un nouvel être destiné à accroître & à éprouver tous ses malheurs. Cette idée est d'une vérité si frappante, que quoique les Grecs, & notamment les Athéniens, fussent très-indulgents envers leurs esclaves, ils n'avoient aucun goût pour le mariage & la population. Il suffit pour s'en convaincre, de lire à ce sujet ce que *Plaute*, *Xénophon* & *Démosthène* ont publié sur ce point.

Le savant *Hume*, dans son excellent *Essai sur*

I. Partie.

K

la Population des Anciens, nous montre combien l'inhumanité dont on use à notre égard dans toutes les Colonies, contribue à nous faire considérer avec douleur tous les liens qui tendent à nous reproduire. Ne sommes-nous pas assez malheureux, sans chercher à multiplier encore des infortunés sur la terre? & quand nous le désirerions, ne savons-nous pas que l'avidité de nos maîtres ne consentiroit qu'à regret à se priver du travail de ses Négresses durant les deux derniers mois de leur grossesse où elles auroient besoin de repos. Contraintes malgré leur état à des travaux forcés, elles avortent presque toujours, & portent rarement leur fruit à terme. Quels tendres liens pourroient nous attacher sur la terre, tant que nous y serons despotiquement gouvernés par des ames vénales qui se font un plaisir cruel de détruire notre existence & l'espèce entière de nos générations futures, par le seul espoir d'un léger profit?



CHAPITRE XX.

Ordres de la Reine Elisabeth, de Louis XIII & de Louis XVI, pour adoucir l'esclavage.

Du sein de tant d'horreurs accablantes, l'âme attristée s'épanouit, & les cœurs sensibles s'attendent en jettant un doux regard sur les Souverains généreux & les Princesses bienfaisantes qui ont tenté d'adoucir les rigueurs de notre destinée.

Je n'ai jamais passé devant le superbe édifice de Saint-Paul à Londres, sans regarder avec une tendre vénération la statue de votre grande Reine Elisabeth. Voilà, me dis-je à moi-même, voilà l'image de la plus grande protectrice des malheureux Africains réduits à l'esclavage ; oui, mon cœur se rappelle toujours avec transport tout ce que cette Princesse bienfaisante a fait pour adoucir nos peines.

Ce fut sous son règne que commença le commerce odieux de la traite des Nègres ; & ce fut par son ordre (dit-on) que le Capitaine Hawkins fit un premier voyage sur les côtes d'Afrique en 1563.

A son retour, il vint rendre compte à cette Souveraine de toutes ses observations, & surtout des moyens d'y acheter à vil prix ses semblables pour les revendre fort cher dans les Colonies. Le rapport de son voyage étoit accompagné de tous les détails nécessaires pour en faire apprécier les avantages & en assurer les succès.

La Reine Elisabeth frémît d'horreur, en apprenant les moyens de violence qu'il avoit employés pour nous charger de fers & nous plonger dans toutes les misères de l'esclavage. Cette généreuse Princesse regardant comme une partie de ses sujets tous les Nègres infortunés qu'un destin malheureux avoit traînés dans ses Colonies Américaines, ordonna expressément au Capitaine Hawkins & aux Commandans des autres vaisseaux qui iroient en Guinée, de

n'embarquer jamais aucun Nègre d'Afrique, sans que chacun d'eux n'y consentît volontairement. Elisabeth, dans son Ordonnance, s'annonçoit ainsi : « Toutes les violences & les mauvais traitemens que vous emploieriez envers ces esclaves, seroient des actions détestables que je vous défends, parce qu'elles attireroient sur vous la haine des hommes & la juste vengeance des cieux. »

O Reine équitable, digne des plus grandes louanges qu'on puisse donner à des êtres mortels ; oui, ce fut la Divinité même qui t'inspira ce généreux sentiment ; mais tes ordres bienfaisans furent trop mal remplis. Le Capitaine Hawkins qui t'avoit promis exactement de les suivre, fut le premier à les enfreindre. Il l'avoua lui-même dans l'*Histoire de ses Voyages* (a), en parlant de sa seconde traversée en Afrique, lorsqu'il écrivit de sa propre main : « Alors commença la pratique d'user de force, de ruses, de guerres & de violences, pour

(a) *Hawkin's History, second Voyage.*

» plonger les Africains dans l'esclavage, non-
» seulement sur les côtes de la Guinée, mais
» encore jusques chez les peuples qui habitent
» dans l'intérieur du continent à plus de cent
» lieues de la mer, &c. «

Nous ne cesserons jamais de nous rappeler avec la même satisfaction le nom chéri de Louis XIII, dont l'âme douce & compatissante souffrit vivement, lorsqu'on lui rendit compte de tous les moyens violents dont on se servoit dans la Guinée pour nous rendre esclaves. Son cœur se refusoit à donner cette loi sanguinaire qui condamnoit tous les prisonniers de l'Afrique à être enchaînés & conduits dans les déserts de l'Amérique; mais il se crut obligé d'y consentir par des motifs d'humanité & de religion; & ses favoris imposteurs lui ayant fait envisager que c'étoit le meilleur moyen de les empêcher d'être dévorés par leurs ennemis, & de parvenir à les convertir au christianisme, il s'y rendit à regret. Ce fut souvent le sort des Rois d'être trompés par ceux qui les environnent.

Monarque foible, mal éclairé, si tu avois

obéi à la voix de ton cœur plutôt qu'aux pièges de tes courtisans, tu aurois obéi aux loix divines, & méprisé les rapports insidieux que l'hypocrisie & la cupidité te rendirent pour corrompre & dénaturer la juste sensibilité de ton amie.

J'ignore quels sont les sentimens des autres Souverains ou des Princesses de l'Europe à notre égard; mais quand je vois un Louis XVI, dont la tendre compassion vient d'affranchir les sujets de plusieurs provinces du fardeau des corvées, restes odieux de l'esclavage féodal.... quand j'apprends qu'une Impératrice a assez de courage pour déclarer au Clergé de son Empire qui vexoit ses autres sujets : *Malheur aux persécuteurs*; quand j'entends enfin les premiers génies de l'Angleterre faire retentir leurs voix dans les Tribunaux, & s'occuper des moyens d'adoucir notre cruelle existence.... je crois au fond de mon cœur que tous les Souverains & les riches habitans de l'Europe s'intéressant aux rigueurs de notre destinée, daigneront les modérer un jour, & mettre une fin prochaine.

à un esclavage dont la féroceur leur a été trop long-tems inconnue, quoiqu'elle y soit destructive de leurs vrais intérêts, & que de telles violences tendent à la perte même de leurs colonies.

Oui, Princes & Souverains, nous sommes tous vos sujets, & vos sujets les plus soumis, quoique les plus malheureux de toute la terre ; nous sommes des êtres sensibles & laborieux, qui, par nos travaux continuels, multiplions l'aisance de vos cultivateurs, le commerce de vos peuples, la richesse de vos états, & la ressource de vos empires. C'est nous seuls qui arrosions nuit & jour vos possessions Américaines de nos sueurs, de notre sang & de nos larmes, pour y recueillir la faim, la soif, les souffrances & le désespoir ; mais c'est nous aussi qui, comptant sur votre protection généreuse, osons nous jeter à vos pieds, & vous supplier d'adoucir nos misères affreuses. Ne nous refusez pas au moins d'ordonner à des Ministres équitables de se faire informer par des Européens honnêtes si nos plaintes sont justes, & qu'un

jour plus heureux laissant échapper sur nous un rayon de votre bienfaisance , dissipe nos tourmens , & nous fasse chérir la douceur & la félicité de votre empire.

O vous , Magistrats respectables , que la voix des citoyens a placés entre le Monarque & ses Sujets , pour éclairer le Prince & protéger les Peuples , n'étouffez pas dans vos cœurs , nos droits trop long-tems méprisés.... Si More-Lack a la témérité de vous en imposer , punitifiez son audace : je me soumets d'avance à vos jugemens les plus rigoureux ; mais si ma plume sincère vous annonce la vérité , éclairez les cœurs de vos Rois ; diminuez le poids de nos travaux ; ordonnez à vos colons de nous traiter avec moins de rigueur , & de nous donner assez d'alimens pour réparer les pertes de la nature : laissez-nous entrevoir dans un avenir prochain la fin de nos tourmens. Après plus de deux cents ans de rigueurs cruelles , soyez justes & miséricordieux envers nous , puisque vous êtes les soutiens des malheureux & leurs vrais protecteurs sur la terre .

CHAPITRE XXI.

*Sociétés Chrétiennes ou Philanthropiques
qui ont cherché les moyens d'adoucir
& d'anéantir l'esclavage.*

TOUTES les Sociétés Chrétiennes, même celles qui se sont quelquefois montrées intolérantes, n'ont pu s'empêcher de gémir en voyant notre douloureuse existence, & combien de meurtres & de suicides ont éclaté parmi nous par la politique de vos facteurs & la cruauté de nos maîtres.

Les non-Conformistes, les Presbytériens, les Indépendans, &c. &c. ont ouvertement témoigné leur tendre commisération à notre égard, & blâmé les actions détestables de nos persécuteurs. Rome même a fait faire dans tous les Empires, des quêtes & des missions pour la délivrance des esclaves François enlevés par les Algériens ou les Barbaresques, quoiqu'ils n'y

souffrent pas la moitié des mauvais traitemens que nous éprouvons dans les colonies Américaines.

Mais de toutes les sociétés religieuses, celle qui s'est le plus distinguée par sa sensibilité, sa candeur & son humanité bienfaisante, c'est celle des Quakers; exacte dans ses devoirs, ses actions, d'accord avec ses principes, ont toujours eu en horreur l'effusion du sang humain, & tous les moyens de guerre & de destruction qui, armant l'homme contre son semblable, les rend plus féroces que des tigres & des lions. Cette société paisible & respectable a blâmé toutes vos fureurs sanguinaires. On a beau la vexer par des amendes arbitraires, des insultes grossières, se saisir de leurs biens, &c. &c. leur ravir même leur liberté, pour les contraindre à y prendre part, rien n'a pu les ébranler, & ils ont au contraire rendu le bien pour le mal; leur conduite douce & vraiment chrétienne leur a gagné insensiblement l'estime & l'affection de tous les cœurs honnêtes, & les a faire respecter par les Sauvages même de l'Amé-

rique, comme des êtres privilégiés de l'Europe qui n'avoient pris aucune part aux fureurs sanguinaires des Espagnols & des Chrétiens dans les conquêtes de l'Amérique. Les menaces, les tourmens & la mort même de plusieurs de leurs frères, qu'un fanatisme aveugle ou un despotisme cruel ont fait périr en Angleterre ou en Pensilvanie, n'ont pu parvenir à leur faire changer de conduite.

Quelques-uns des membres de cette société ont cru long-tems pouvoir acheter des esclaves pour cultiver leurs habitations en Amérique ; mais ils nous ont traité avec plus d'humanité ; jamais nous ne leur reprocherons la cruauté des autres Européens, & notre existence auprès d'eux fut plus douce & plus supportable.

Nous n'en désirions pas de plus fortunée que celle de vivre sous leur dépendance, lorsque leurs ames sensibles à nos malheurs ont senti que leur ame se refusoit à les éterniser durant notre vie entière. Les moins sensibles nous ont accordé la liberté après dix ans de servitude ; mais tous ont témoigné tant d'horreur & de trouble à re-

tenir esclave contre sa volonté un homme né libre, qui jamais n'avoit consenti à s'engager ni à se vendre, que, d'un commun accord, ils ont rendu la liberté à leurs esclaves, & n'ont gardé auprès d'eux que ceux qui, d'un consentement volontaire, ont voulu continuer à travailler dans leurs habitations, moyennant un traitement doux, une condition libre & un sort qui pût suffire à tous les besoins de la vie.

A ces traits généreux d'amour & de bienfaisance humaine, je reconnois les vrais Disciples de Jésus-Christ ; car leur première loi, après l'hommage dû au Créateur, étoit d'aimer généralement tous les hommes comme leurs frères, de les secourir dans leurs besoins, & de faire du bien même à leurs ennemis.

Peuples Européens, leurs seuls exemples rendront votre souvenir toujours cher à nos cœurs ; puisqu'il existe parmi vous des ames belles & généreuses, n'étouffez plus votre sensibilité ; rompez un jour nos fers, & vous serez alors les Chrétiens bienfaisans de la terre, puisque vous aurez conservé la liberté, le bonheur

& l'existence de plus de deux cents mille esclaves qui sortent tous les ans de l'Afrique pour périr en Amérique.

Il existe en Europe un grand nombre d'établissements destinés à soulager les malheurs de l'humanité souffrante. Les malades, les vieillards, les aveugles ont des hôpitaux ouverts à leurs infirmités. Les pauvres, les insensés, les orphelins y trouvent des asyles de charité contre les malheurs attachés à la nature humaine, tandis que nous, enchaînés & traînés aux extrémités de la terre, traités avec la dernière rigueur, victimes de mille maladies mortelles, nous sommes oubliés de tout l'univers ; nos misères cessent de faire la moindre impression sur vos ames, lorsque les plaisirs de la capitale viennent vous distraire un instant, ou si vos cœurs en sont par fois affectés, les influences de l'avarice, la voix prépondérante de nos colons imposteurs en étouffe presque aussi-tôt toute la sensibilité (a).

(a) J'apprends depuis peu de jours qu'il vient de

Nous avons toujours été oubliés ; lorsqu'il s'est agi d'adoucir nos misères ; mais on s'en est toujours souvenu pour épuiser sur nous tous les moyens de rendre notre existence plus cruelle ; les loix mêmes faites en notre faveur portent l'em- preinte d'une cruauté despotique ; elles imposent à une amende un Blanc qui , dans sa fureur , aura tué volontairement un Noir , ou qui l'aura traité avec trop de violences. Mais où sont , dans une habitation , les témoins qui déposeroient en notre faveur ? Un Nègre n'oseroit le faire contre

s'établir dans Paris , dans Londres & dans plusieurs autres villes de l'Angleterre , des Sociétés Philanthropiques , dont l'unique objet est de chercher tous les moyens de procéder à l'abolition de la traite des Nègres & à l'anéantissement de leur esclavage. Je fais des vœux ardents pour que leurs vues soient secondées & remplies par la générosité de toutes les ames bienfaisantes , & sur-tout , pour qu'elles soient soutenues par cette heureuse persévérance qui , ne se rebutant pas des premiers obstacles multipliés par la cupidité , peut seule parvenir à des succès éclatans. Un si beau projet réalisé seroit le triomphe de l'humanité Européenne.

son maître. Éloignés en pleine campagne de tous les êtres sensibles, personne ne prend part à nos tourmens; & les Blancs se soutiennent trop entr'eux pour rendre un témoignage qui pourroit nuire à leurs voisins, en les accusant d'une inhumanité dont ils seroient eux-mêmes coupables; &, par une suite cruelle de notre situation, tous les crimes des Blancs envers nous, plongés dans un éternel oubli, restent donc toujours impunis. Mais lorsqu'un Nègre a le malheur de menacer un Blanc, son corps est déchiré à coups de verges jusqu'à ce que le sang coule de toutes parts; & si, par un accident involontaire, un esclave, en se défendant contre les violences de son maître, avoit le malheur de le blesser, il seroit brûlé tout vivant.

La moindre querelle parmi les Nègres est sur le champ considérée comme une rébellion, punie des supplices les plus violens, quelquefois même de la mort. Enfin, les plus simples fautes d'attention dans les travaux, souvent occasionnées par l'épuisement d'un corps exténué par l'excès des fatigues & le défaut des alimens,

allimens, sont punies à la Jamaïque par la dislocation de nos membres, & dans d'autres Isles par des coups de fouet si violens, que nos chairs en sont souvent déchirées par lambeaux, qu'on a soin de couper ensuite avec des ciseaux.

En un mot, il n'existe point de loix en notre faveur qui reçoivent leur exécution ; & tous les ordres qui tendent à protéger notre vie, & à mettre des bornes légitimes à la violence de nos persécuteurs, sont aussi peu considérés, que s'ils n'eussent jamais existé. Si un ou deux événemens de ce genre parviennent par hasard à la connoissance d'un Commandant dans le cours d'une année, il sévira peut-être contre un colon trop inhumain ; mais à la faveur d'un tel exemple, il ensevelit dans un éternel oubli des milliers de crimes qui, ne sortant pas du sein des habitations champêtres, faute de surveillans, ne parviennent jamais jusqu'à lui.

Lorsque la force d'une constitution vigoureuse nous offrant la triste consolation de prolonger nos peines, fait atteindre quelques-uns de nous aux extrémités de la vieillesse, nous ne recevons

I. Partie.

L

de nos maîtres aucun des secours nécessaires à nos infortunes ; ils nous refusent jusqu'aux premiers besoins de la vie , & plusieurs d'entre nous , réduits par la faim à chasser les chiens qui dévoroient un bœuf ou un cheval morts de maladie, jettés en plein champ, se sont vus obligés de disputer cette nourriture insipide & mortelle contre les plus vils animaux ; de couper des morceaux d'une bête morte & quelquefois pourrie , & pour nous empêcher de mourir de faim , de la manger toute crue , toute sanguinolente , toute corrompue , & de passer même la nuit couchés auprès de notre proie , pour la conserver & pour empêcher que des bêtes sauvages ne nous en privent pendant la nuit (a).

A l'île de France , notre destinée est aussi cruelle ; au point du jour , des coups de fouet sur nos cases sont le signal qui nous appelle au travail ; tous s'y rendent avec leurs outils ; &

(a) Voyez à ce sujet un excellent Voyage à l'Île de France & au Cap de Bonne-Espérance , &c. publiés par un Officier du Roi , tome premier , page 193.

nuds comme des vers, nous travaillons vigoureusement sans relâche, dévorés par l'ardeur d'un soleil brûlant. On nous donne pour toute nourriture du maïs broyé cuit à l'eau, ou des pains de manioc. Tout notre vêtement consiste dans un morceau de toile; & si nous laissons appercevoir la moindre négligence dans notre travail, on nous attache les pieds & les mains sur une échelle; & notre commandeur, armé d'un fouet de poste, nous donne sur le derrière nud cinquante, cent, & quelquefois jusques à deux cents coups, dont chacun nous enlève une portion de chair; & lorsque nous sommes ainsi cruellement déchirés & ensanglantés, on nous met au col un collier de fer à trois pointes, & on nous ramène au travail pour y servir d'exemple aux autres esclaves. Mais ce qu'on aura de la peine à croire, c'est que nos femmes, même pour des fautes aussi légères, sont traitées avec la même rigueur. Tout, jusques à l'espoir d'un avenir plus doux, nous est enlevé, & nous n'avons devant nos yeux que la certitude des tourmens sans fin, ou d'une mort plus prompte.

L ij

Quel contraste affreux d'une situation aussi déplorable en Amérique, avec la douceur de notre existence en Afrique ! Oui, dans ces tems heureux où les vaisseaux Européens n'avoient pas encore abordé nos côtes, pour y porter le trouble & tous les fléaux de la cupidité, des guerres & de l'esclavage, la joie, la liberté & l'indépendance régnnoient dans toutes nos ames. Nos champs fertiles, paisiblement cultivés, produisoient avec peu de travail des fruits, des plantes, des légumes délicieux & des moissons abondantes ; le champ le plus médiocre suffisoit à nourrir une famille entière, & nos pâtrages étoient couverts d'une immensité de bestiaux & d'autres animaux domestiques.

Européens, vous ne connoissez pas toute la félicité dont vous nous privez ; non, jamais vous n'avez goûté la douceur de vivre libre, ignoré, indépendant de toute la terre. Vingt fois le jour dans ma patrie, j'étois paisiblement couché sous l'arbre qui me nourrissoit sans culture ; j'y jouissois du repos de la vie, de cette heureuse paix que vous n'avez jamais connue.

dans vos colonies ; de-là je contemple dans une douce indolence , deux ou trois morceaux de terre qui réunissoient cent productions différentes ; un ruisseau d'eau pure & limpide étanchoit mieux ma soif que vos liqueurs perfides qui ont calciné nos entrailles , enflammé notre fang , & allumé dans notre sein un embrasement qui nous dévore. Mille jouissances délicieuses s'y disputoient à l'envi le charme de dilater mon cœur , & d'y faire éclore tous les p'aisirs de la nature la plus riante. Je n'avois alors d'autre crainte que l'arrivée de vos vaisseaux , & la frayeur d'être peut-être du nombre des victimes destinées à porter vos fers. Ce triste pressentiment n'eut pas le tems de se réaliser , parce que j'ai abandonné une patrie aussi dangereuse pour visiter l'Europe , & y fixer mon sort. Mais il est cruel à mon cœur d'être réduit à fuir les lieux qui m'ont donné la vie , parce que vous les fréquentez , & que vous ne cessez d'y apporter tous les ans l'effroi , la mort , la consternation & l'esclavage.

Heureuses îles étrangères ! C'est vous , ô

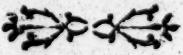
L iij

généreux François, qui avez les premiers adouci les misères de vos esclaves dans la plupart de vos colonies. Vos loix plus favorables ont protégé leur sort, & soulagé leurs infortunes ; vous avez même tenté de les instruire dans ce culté sacré que toutes les créatures sensibles doivent au créateur, en nous inspirant la plus vive reconnoissance pour les bienfaits du Tout-puissant ; vous avez recueilli le prix de votre humanité : nous avons partagé vos vœux & vos prières. Nous avons été attendris, en vous voyant suivre les principes de charité que la Religion vous prescrit ; nos cœurs, en vous voyant agir de la sorte, ont été convaincus que vos principes religieux devoient être l'ouvrage de la Divinité même, puisqu'ils vous avoient inspiré tant de vertus.

Non-seulement vous nous avez permis de nous reposer le Dimanche pour l'employer à des exercices spirituels ; mais votre générosité nous a accordé un jour de la semaine pour travailler à notre profit ; &, par ce moyen facile, nous avons paisiblement gagné de quoi suffire à tous

nos besoins. Quelques-uns de nous, plus laborieux sans doute, après douze ou quinze ans d'esclavage & de travaux heureux & assidus, sont parvenus à ramasser de quoi vous payer le prix de leur rançon, & jouir de cette liberté précieuse qui fait la félicité de tous les êtres sensibles & raisonnables.

Généreux François, More-Lack vous rend ici la justice que mérite votre bonté d'ame; vous avez surpassé toutes les nations Européennes en vertu & en sensibilité; tant de bienfaisance a pénétré nos cœurs d'amour & de reconnoissance pour nos maîtres, souvent nous parlons de vous dans nos tristes cabanes, & nous formons des vœux pour que de si beaux exemples soient plus généralement suivis. Nous avons été plus loin; car nous pensons que la gloire d'accomplir l'ouvrage de notre délivrance vous est réservée, & que vous ne souffrirez pas qu'une autre nation vous enlève le prix que vous avez mérité.



CHAPITRE XXII.

Accusations absurdes contre les Noirs.

COMBIEN d'imputations fausses & révoltantes la calomnie n'a-t-elle pas imaginé & accumulé sur nous, pour justifier l'injuste rigueur dont on nous accable! Si on daigne les examiner un instant, on en sent aussitôt toute l'absurdité.

1^o. On nous accuse *d'être une race d'hommes privée de talents, d'intelligence, de capacité & de raison.*

Comment nos maîtres peuvent-ils savoir si nous sommes privés d'intelligence, puisqu'ils l'étouffent parmi nous, en nous interdisant tous les moyens d'en faire usage (a)? Ouvrez les

(a) La servitude étouffe le génie & l'esprit humain. Le Paysan, libre en Angleterre, a du caractère & de l'énergie; le Serf Polonois est stupide & pauvre; mais

livres des Voyageurs qui ont visité nos contrées natales, ceux qui ont parcouru notre patrie ont vu le contraire; puisque leurs ouvrages cités ci-dessus vous annoncent que nos terres y sont bien cultivées, & que nos plaines ressemblent à de rians jardins; que nos mœurs y sont douces & affables, & que ceux qui ont étudié les sciences y ont réussi. Les arts mécaniques y sont dans notre genre presqu'aussi perfectionnés qu'en Europe; la littérature & les belles-lettres y sont cultivées avec succès. Lisez les lettres d'*Ignatius Sancho*, les Œuvres de *Phillis Wheatly*, les Mémoires d'*André Brue*, &c. &c. &c. &c. & l'on verra si les doux sentimens de l'humanité & les charmes d'une imagination agréable n'ont pas souvent distingué notre plume. Enfin, puisque nous avons parmi nous d'excellens Astro-

les esclaves de l'Amérique sont abrutis & misérables. L'insensibilité dans le comble des misères humaines est sans doute un secours divin, & Homère a eu raison de dire: *Quand Jupiter condamne un homme à l'esclavage, il lui ôte la moitié de son esprit.*

nomes, qui probablement l'étoient avant vous (a), il est à présumer, d'après cela, que nous avons de justes droits à la raison humaine & que nous possédons aussi quelqu'intelligence, malgré tous les soins que vous multipliez barbarement, pour en étouffer jusques aux moindres traces.

2°. On prétend que notre indolence naturelle ne peut être vaincue que par des traitemens rigoureux.

Voici notre réponse. Nous sommes indolents dans notre pays natal, parce que la terre y exige peu de travaux, pour y produire avec abondance; parce que nous avons peu de besoins, qu'un climat chaud, d'une température toujours supportable, exige peu de vêtemens & par conséquent peu de soins pour tous les besoins de la vie: & lorsqu'ils sont satisfaits, nous goû-

(a) On croit avec raison que les Chaldéens & les Chinois possédoient l'Astronomie long-tems avant les Européens.

tons avec délices le repos. Mais nous chérissons le travail, lorsqu'il est moderé, & qu'il entretient l'agilité du corps & les forces de la nature, au lieu de les épuiser. Nous regarderions comme un malheur réel, si nous étions condamnés à ne jamais rien faire. Eh ! comment osez-vous vous plaindre de notre indolence ! Colons barbares !... puisque sur vingt-quatre heures que dure le jour & la nuit, vous exigez de nous au moins dix-huit heures de travaux forcés, & quelquefois vingt ; de sorte que nous n'avons souvent que quatre heures de nuit, durant lesquelles il nous faut moudre un peu de grain, le faire cuire, le manger, & prendre un repos de la plus courte durée, pour recommencer éternellement les mêmes fatigues ?...

3°. Vous assurez aux Européens, qu'étant des prisonniers de guerre, l'esclavage est notre condition naturelle & inévitable.

Il est vrai, nous sommes vos prisonniers : mais comment le sommes-nous ? C'est ce que vous ne leur dites jamais. Oui, c'est vous-

mêmes dont les vaisseaux viennent fomenter la guerre dans nos climats ; ce sont vos facteurs qui, par leurs sourdes intrigues chez nos Princes, viennent leur offrir des liqueurs violentes & des marchandises, pour les engager à vous livrer les peuples d'une ville entière qui auront échappé à un massacre général ; ou, pour comble d'horreur, lorsque nos Princes sont repoussés par leurs ennemis, ils vous livrent leurs propres sujets.

4°. Après nous avoir arrachés de notre patrie, pour nous faire éprouver les plus cruelles violences, vous osez encore affirmer que *vos esclaves sont plus heureux dans les travaux de vos habitations, qu'ils ne le furent jamais dans leur patrie.*

Voyez tous les prisonniers de guerre de la Guinée & des autres nations de la terre ; sont-ils jamais réduits à une condition déplorable comme la nôtre ? ... Sont-ils maltraités, tourmentés & suppliciés comme nous ? Sont-ils réduits aux misères les plus affreuses, jusques au dernier

Toupir de leur vie? Ont-ils jamais éprouvé toute la tyrannie d'un maître inhumain qui se plaît à répandre leurs sueurs, à faire couler leur sang, & leur faire désirer la mort?

5°. *Ils n'ont pas le droit de se plaindre des caprices d'un maître qui les a achetés pour en disposer à son gré.*

Lorsque vous déchirez nos chairs par lambeaux, que vous nous faites rompre les bras & les jambes; que, sur les plus légers soupçons, vous nous condamnez aux supplices les plus cruels, nous n'avons pas le droit de nous plaindre?...

5°. *Sans le secours des Nègres esclaves, on ne pourroit jamais parvenir à produire le sucre, le riz, ni les autres commodités de la vie.*

Il est faux que cette culture ne puisse se faire, sans y sacrifier la liberté, le sang & la vie de deux cents mille malheureux tous les ans; il est également faux que des ouvriers libres & volontaires ne pussent pas suivre les mêmes travaux.

Il a cependant existé des maîtres en France qui maltraitaient leurs domestiques aussi ^{évidem} que tous les domestiques sont maltraités.

Mais en supposant, contre l'évidence même de la vérité, qu'il vous fallût encore des esclaves pour cultiver le sucre & le café, est-il donc nécessaire qu'ils soient esclaves toute leur vie pour cultiver vos plantations?...

Les mines qui jadis étoient le travail des esclaves & des criminels, par de justes encouragemens, sont à présent exploitées avec plus de succès & de bénéfices par des hommes libres qui reçoivent chaque jour leur salaire. Voyez si, dans les climats où la servitude est volontaire, le riz, le sucre & les autres productions n'y ont pas aussi parfaitement réussi que dans ces îles malheureuses où l'homme abruti est au-dessous même des plus vils animaux. Voyez enfin si l'Europe entière, qui regorge de fleuves, de lacs, de rivières & de montagnes, n'est pas couverte des productions les plus abondantes, quoiqu'elle ne soit cultivée que par des charrues attelées de bœufs ou de chevaux?

Peut-être en coûteroit il un peu plus pour produire le café & le sucre, s'il falloit employer à leur culture des hommes libres ou des che-

vaux, &c. Mais quelle comparaison y a-t-il à faire entre le prix de ces denrées & les crimes abominables que vous commettez en Guinée, ou les misères affreuses auxquelles vous nous sacrifiez pour boire du café à un prix un peu plus modéré?

Au pis aller, le sucre seroit plus cher; vos bénéfices seroient moindres, & ce ne seroit pas un grand mal pour vous. Au contraire, cela vous forceroit à une administration plus sage & plus économique, & vous engageroit probablement à ne pas consumer dans une prodigalité révoltante des productions de pure sensualité qui ont occasionné tant de meurtres & tant de sang répandu pour vous.

Oui, malgré vos vaines déclamations, le sentiment intérieur de mon ame m'a toujours fait penser qu'il y auroit moins de mal pour l'Europe entière de se passer de vos productions perfides, que de faire périr tous les ans quatre cents mille Noirs égorgés en Afrique, & deux cents mille soumis en Amérique à des cruautés sans exemple; & tout cela, pour boire uni-

quement du café & du sucre. Si, pour mettre fin à tant de crimes, on offroit à l'Europe l'alternative de renoncer au café, ou de continuer tant de forfaits en Afrique & en Amérique, je doute qu'il existe un Européen impartial qui n'y renonçât pas sur le champ.

Mais puisqu'on peut s'en procurer les joysances sans remords, il n'est pas nécessaire d'y renoncer. Si vous mettiez un terme à notre esclavage, ou que vous nous laissassiez de justes moyens de nous racheter après dix ans de travaux, vous seriez mieux servis, plus révérés, plus chéris, & vous cesseriez au moins de mériter les titres des plus cruels persécuteurs du genre humain.

7°. Vous prétendez qu'il faut user envers les Nègres d'une subordination très-sévère, pour éviter les troubles & les révoltes qui pourroient s'élever parmi eux; & qu'étant plus nombreux que les Blancs, on risqueroit à tout moment d'être leurs victimes.

Oui, colons barbares, c'est à quoi vous devez tous

tous les jours vous attendre.... Angleterre ! que tes malheurs te servent au moins de leçon ; ta seule tyrannie t'a déjà fait perdre la moitié de tes possessions en Amérique ; la cruauté des colons de tes îles doit tôt ou tard leur faire subir la même révolution ; &, pour peu qu'ils tardent encore à adopter la douceur des colons François, une telle révolution ne sera pas éloignée.



CHAPITRE XXIII.

Réclamations des hommes Noirs, appellés injustement esclaves.

Tous les Voyageurs Anglois, & ceux même de vos Observateurs qui ont le mieux examiné la culture des colonies à sucre, ont écrit & déclaré que la seule quantité de Noirs qui existent en Amérique, étoit suffisante pour y donner assez d'hommes libres & de cultivateurs volontaires pour l'exploitation totale des colonies ; & tous ont pensé, d'un sentiment unanime, que si l'on favorisoit leur population, en rendant leur sort supportable, au lieu d'anéantir notre espèce, on parviendroit à la multiplier à l'infini.

Un Auteur célèbre, & généralement connu (a) dans ses profondes recherches sur la population

(a) *Essay on the Population of Ancients Nations,*
by Hume.

des Anciens, nous a dit que " les restes d'es-
" clavage qui existent encore en Amérique sont
" peu propres à exciter le désir de le rendre
" plus universel. La dureté & l'inhumanité des
" personnes accoutumées dès leur enfance à
" commander à ses esclaves avec un empire
" sans bornes, & à fouler aux pieds leur sem-
" blable, ont suffi pour avoir en horreur une
" autorité si injuste; un serf avili par un travail
" forcé, n'a plus de goût pour la vie: il ne
" voit plus dans son maître qu'un tyran barbare
" qui suce tout le sang de ses veines, & lui
" refuse son nécessaire. Enfin, les travaux ri-
" goureux de l'esclavage sont généralement con-
" traîres au bonheur & à la population de l'es-
" pèce humaine; on y suppléeroit avec avan-
" tage, en introduisant l'usage des serviteurs à
" gages. "

La première grâce que nos cœurs sollicitent
au nom de l'humanité trop long-tems outragée,
c'est l'entièrre abolition de la traite des Nègres
mâles, en défendant déformais, sous des peines
sévères, toute espèce d'importation des esclaves

d'Afrique dans vos possessions Angloises, excepté ceux de nos compatriotes qui, dans l'espoir d'une récompense, ou de rejoindre ses proches parens, consentiroit à venir cultiver l'Amérique, non pas à titre d'esclave, mais comme cultivateur libre & volontaire.

La seconde grace après laquelle nous soupirons depuis si long-tems, c'est qu'il soit ordonné que la seule traite des Négresses soit permise, & qu'on y encourage les facteurs par des récompenses suffisantes pour les déterminer à nous amener dans vos colonies assez de femmes pour y remplacer, par une population saine & permanente, les pertes inévitables que nous éprouvons tous les ans par la mortalité.

La troisième que nous sollicitons, c'est de nous affranchir après dix ans de travaux & d'esclavage. N'est-il pas juste qu'un malheureux Nègre, après avoir doublé par son travail le prix qu'il a coûté à son maître, reçoive en récompense le don de sa liberté?

Puisque vous avez adopté un genre de servitude & d'oppression vingt fois plus rigoureuse

que celle des Grecs & des Romains, adoptez donc aussi les loix de bienfaisance & de modération qui adoucissoient les souffrances de la servitude qu'ils imposoient, en autorisant, comme eux, le *péculium*, l'*émancipation* & l'*affranchissement*.

Partagez le terrain de vos habitations en dix portions égales, & vos Nègres en dix troupes de travailleurs: donnez un canton fixe à cultiver à chacune; & l'esclave de chaque troupe qui aura fait le plus de travail, & se sera le mieux distingué par son activité & son exactitude, recevra sa liberté après la récolte, & sera payé de tout le travail qu'il continuera d'y faire, comme journalier affranchi; jusqu'à ce qu'il ait gagné de quoi se meubler une case, s'acheter des outils, & se marier: &c.

L'objet le plus important de notre affranchissement, seroit de l'établir par des loix justes, claires & invariables, qu'aucun propriétaire ne pût jamais éluder. Dès lors un Nègre devenu libre, gagnant par son travail le double de sa dépense journalière, se marieroit volontiers; & l'on verroit éclore des familles

nombreuses, dont les plus pauvres, toujours obligées de travailler aux terres, fourniroient aux colons plus de travailleurs qu'ils n'en auraient besoin; & notre espèce s'y multiplieroit sans peine, sans être obligés d'aller nous massacrer & nous enchaîner en Afrique. La paix, le bonheur & la liberté mettroient fin pour toujours aux crimes inseparables de la traite des Nègres.

Rois, Princes & Magistrats de la terre, qui protégez les infortunés, & secourez tous les jours l'innocence opprimée, daignez jeter sur nous des yeux de compassion, & ne refusez pas votre oreille & votre sensibilité aux cris de tant de malheureux, qui, n'ayant d'autre espoir qu'en vous, réclament votre justice & votre bienfaisance. Puisque vous êtes considérés comme les Dieux de la terre, soyez les protecteurs de dix millions de misérables sujets trop cruellement persécutés: laissez vos ames s'attendrir sur ce tableau fidèle de nos misères, & regardez avec une juste indignation les Courtisans imposteurs qui tenteront de les excuser.

Après plus de deux cents ans de cruautés atroces faites à l'humanité gémissante, que votre générosité élève sa voix contre la tyrannie, & oppose un frein redoutable à nos persécuteurs !

La raison, l'humanité & la Religion réclament votre puissance pour la conservation de notre existence & la fin de nos tourmens : nos voix expirantes vous conjurent de ne pas souffrir qu'un système d'oppression & de barbarie se perpétuant sous vos loix jusques dans les siècles à venir, ternisse la sagesse de votre Administration, & laisse à vos successeurs la douce félicité d'avoir répandu l'espoir, la consolation & l'allégresse dans des cœurs accablés de détresse & de désespoir !

Si les motifs de notre esclavage sont injustes & odieux dans leur principe, l'antiquité ne fauroit donner une sanction légitime aux forfaits qu'elle entraîne, elle ne pourroit justifier ses cruautés, encore moins vous donner un titre pour en perpétuer les horreurs.

Et puisqu'il est contraire à l'équité d'aban-

donner le sort, le traitement & la vie de plusieurs millions de sujets utiles & laborieux, aux fureurs & aux traitemens sanguinaires d'une poignée de colons cruels, dont l'intérêt réel est d'abréger nos jours pour accroître rapidement leur fortune & leurs prodigalités, nous implorons la pitié de nos Rois & la protection des Magistrats qui les environnent, pour établir des loix plus favorables à notre existence, afin de soulager nos misères affreuses, de mettre un terme à notre supplice & une fin à nos douleurs.

Fin de la première Partie.



LE
M O R E - L A C K.

POPULATION DES COLONIES.

S E C O N D E P A R T I E.

C H A P I T R E P R E M I E R.

Origine de l'Esclavage parmi les Anciens.

L'OBJECTION la plus forte qui nous ait été faite pour justifier l'esclavage , c'est que dès l'antiquité la plus reculée , il fut connu dans plusieurs Empires , & que son usage a été continué & favorisé des Nations même les plus éclairées ; jadis chez les Juifs durant leur Théocra-

tie , & depuis eux , chez les Grecs & les Romains , dans les tems les plus florissans de leur existence.

C'est une vérité cruelle qu'il faut avouer à regret ; mais il faut également convenir que , chez aucun peuple de la terre , la servitude ne fut administrée avec autant de rigueur & de cruautés que dans nos Colonies Américaines. Pour l'apprécier avec plus de justesse , examinons-en l'origine & la différence.

L'esclavage parmi les Anciens eut trois causes générales.

1°. *Les prisonniers de guerre que les Juifs condamnoient à la captivité , & que les Généraux Grecs ou Romains menaient en triomphe enchaînés à leur suite , lorsqu'ils revenoient de leurs expéditions militaires.* Le droit que nous avons sur des ennemis vaincus nous permet sans doute de les mettre hors d'état de nous faire aucun dommage ; mais il ne nous autorisa jamais sans injustice à les accabler de traitemens durs , & à les faire périr par les violences les plus cruelles.

2°. *Les débiteurs insolvables qui ne pouvoient payer leurs dettes, étoient obligés de se vendre eux-mêmes à leurs créanciers.* L'injustice de ce genre d'esclavage est frappante : car l'esclave n'ayant plus aucune propriété à lui, du moment qu'il s'est vendu, il est évident que son maître possède aussi le prix qu'il lui a donné pour l'acquérir en qualité d'esclave.

3°. *Enfin, les enfans d'un débiteur insolvable ou d'un prisonnier de guerre étoient également réputés esclaves, de même que tous ceux qui avoient reçu leur naissance dans le sein de la servitude.* Comment la raison pourra-t-elle jamais justifier le vol fait de la liberté d'une créature innocente, qui, n'ayant pas encore existé, n'a pu contracter aucune dette, ni faire jamais le moindre mal aux ennemis de son père, ni à sa patrie?....

Mais en supposant même que les Grecs & les Romains eussent des droits fondés sur la liberté de leurs débiteurs ou de leurs prisonniers de guerre, il est au moins certain qu'ils les traitoient avec plus de douceur & d'humanité

que nous. L'esclavage reçut des bornes parmi eux ; les Juifs même qu'on a cités avec raison comme le peuple le plus avare & le plus cruel de la terre.... ces *Juifs*, dont les *loix* encore *imparfaites* leur permettoient beaucoup de choses, à cause de la dureté de leur cœur (a), avoient limité l'esclavage à des termes fixés. Ils étoient plus ou moins longs, suivant l'accord & le libre consentement de ceux qui étoient obligés de se vendre. Ceux mêmes qui, par de tristes événemens, y étoient condamnés pour la vie, étoient traités avec un soin tout particulier, & ce ne fut jamais que contre les Payens & les Idolâtres que les Juifs déployèrent, par l'ordre de Moysé, ces fureurs sanguinaires qui, dans des siècles plus éclairés, se sont malheureusement renouvellées dans plusieurs Empires avec la même cruauté. Mais parce que les Juifs ont réduit en esclavage les adorateurs des faux Dieux, mis leurs habitations en cendres, renversé leurs temples, & passé au fil de l'épée

(a) Ezéchiel, XX ; Lévitiq. XXV.

leurs vieillards, leurs femmes & leurs enfans, &c. . . . les fureurs d'un peuple endurci doivent-elles servir d'exemples & d'autorité à des Chrétiens, qui possèdent le divin précepte de leur Rédempteur: *Aimez vos ennemis, & faites-leur au bien?*

Les esclaves Romains furent traités avec plus d'humanité encore. L'Histoire nous apprend qu'ils pouvoient posséder beaucoup de choses en toute propriété, & en disposer à leur gré, sans l'aveu de leurs maîtres. La loi même les protégeoit, & accordoit des récompenses fixes à leur conduite, & des prix à leur activité ou à leurs travaux.

Ces récompenses devenoient pour eux un bien qui leur étoit propre, & sur lequel leur maître n'avoit aucun droit; & ce gain étoit appellé *peculium*. Peuples Anglois, &c. en adoptant les loix rigoureuses des Romains, vous avez aggravé sur vos esclaves toute la fureur des siècles barbares, jusqu'à refuser l'oreille à leurs plaintes, à ne leur laisser rien en toute propriété, en les privant même d'une partie des alimens les

plus nécessaires à leur subsistance ; & pour combler le joug de leurs misères, ils n'ont jamais eu de protecteurs contre la cruauté de vos habitans.

Peuples Européens, considérez donc de sang-froid quelle est la source de votre esclavage actuel, & par quels moyens odieux vous parvenez à arracher de leur patrie les malheureux qui vous enrichissent par le sacrifice éternel de leur liberté, de leur sang & de leur vie ; non jamais il n'exista de barbarie égale à la vôtre, & quiconque l'a vue & considérée avec attention, peut seul sentir toute l'horreur que la férocité de vos facteurs inspire.



CHAPITRE II.

Insuffisance du Code Noir.

Il existe une loi générale faite en faveur des Nègres, qui ordonne à tous les colons de ne pas les faire travailler le Dimanche; de ne leur donner que trente coups de fouet à chaque punition.... leur distribuer de la viande toutes les semaines, du linge ou des vêtemens tous les ans, &c. &c. Mais cette loi appellée le Code Noir, a toujours été éludée, parce que personne ne veille à son exécution; que chaque propriétaire, dans son habitation, est un despote absolu qui ne doit jamais compte de ses actions à personne.

Si malheureusement un Noir osoit se plaindre de son maître ou de son conducteur, sa punition future seroit plus cruelle encore: il dépérirroit bientôt sous leurs mains.

Un colon pouvant impunément, malgré le

Code Noir, leur ravir la moitié de leur nourriture, les épuiser à force de travaux; leur déchirer le corps à grands coups de fouet, les accabler de traitemens barbares, les condamner lui-même à tel supplice qu'il lui plaît, avant qu'aucun des habitans voisins en ait seulement eu connoissance. Où sont les témoins qui déposeroient en leur faveur? A qui ces malheureux oserbient-ils se plaindre? aux Juges établis? ce sont leurs premiers tyrans.

Toute l'Europe apprend avec indignation le massacre des Mexicains qui fut de courte durée, & nous jettons à peine un regard de compassion sur les meurtres continuels des malheureux Nègres que nous faisons égorger tous les ans pour nous procurer du café & du sucre: ces meurtres continuent depuis deux cents trente ans, ils existent encore aujourd'hui; on n'a rien fait encore pour y mettre fin, & nous les apprenons tous les jours avec indifférence. L'habitude d'entendre parler sans cesse des plus grands crimes, nous rend insensibles à nos forfaits. Mais si nous apprenons en Afrique qu'un peuple va immoler

immoler un enfant à ses Dieux, nous les appellons aussi-tôt des monstres & des barbares !

Européens impartiaux, examinez avec équité les crimes des Mores à notre égard : calculez, s'il se peut, tous ceux que vous avez commis dans leurs contrées, & jugez ensuite quels sont les peuples les plus barbares ou des Africains ou de vous !



C H A P I T R E I I I.

Fauffes excuses des Traitans.

Je ne répéterai pas ici toutes les manœuvres insidieuses & les moyens odieux que les facteurs Européens mettent en usage pour se procurer des esclaves sur les côtes d'Afrique ; ils ont été dévoilés dans la première partie de cet Ouvrage. Je me bornerai donc à examiner le juste poids des raisons que les Traitans allèguent pour se justifier eux-mêmes.

Ils prétendent *qu'ils achètent de préférence les criminels condamnés à mort.* Il est, je crois, permis d'en douter : la justice des Nègres est si prompte, & leurs exécutions si-tôt terminées, qu'on n'a souvent pas le tems de les acheter. Mais en supposant qu'ils pussent parvenir à se les procurer, leur nombre seroit si petit, qu'il ne fourniroit certainement pas la centième partie des Noirs qui se transportent aux Isles tous les ans.

Vos facteurs disent encore qu'ils n'achètent *parmi les nations de l'Afrique, que les prisonniers qu'ils ont fait à la guerre.* Cela est rigoureusement vrai. Mais comment se les procurent-ils ? Quand on voit les Capitaines Négriers, dans les climats où règne la paix, aller eux-mêmes y porter tous les fléaux de la guerre, exciter des Princes qui vivent en paix à se battre, & faire massacrer des milliers d'hommes pour se procurer trois ou quatre cents prisonniers, &c. &c. &c. Vos Traitans ne sont-ils pas seuls coupables de tous les meurtres & de tout le sang qu'ils ont fait répandre ? & n'est-ce pas à juste titre qu'on les appelle les plus cruels persécuteurs des Africains ?

Comment oser dire qu'ils n'achètent que des prisonniers de guerre, quand on les voit encourager les Nègres de la côte, à parcourir l'intérieur du continent, pour voler des enfans dans les campagnes isolées, & les amener la nuit dans vos vaisseaux ! La plume se lasse de répéter de telles horreurs.

Ils prétendent encore que la nécessité les oblige à faire un tel commerce, parce que les Nègres ne se multiplient pas assez dans les colonies, pour y remplacer la perte de ceux qui y meurent : ils ne peuvent, disent-ils, exploiter les habitations, qu'à l'aide des secours de la traite d'Afrique, &c.

Je conviens que des esclaves aussi malheureux, qui ne connaissent leur existence que par la douleur de se voir dépérir chaque jour par les excès d'un travail pénible, qui se prolonge tard, & qui recommence dès le point du jour : que des infortunés, dont les sentimens sont émoussés & les délirs éteints par l'anéantissement continual de leurs forces, doivent regarder la vie comme un fardeau, & le don de l'existence comme un présent funeste. Dès-lors ils redoutent de mettre au jour des êtres aussi misérables qu'eux, & n'ont aucun encouragement qui puisse les exciter à rechercher le mariage.

Jettons un instant les yeux dans les climats heureux où ils sont libres. Le Congo, la Guinée, & toutes les côtes esclaves, sont un peu

désertes, parce que la guerre, la persécution & la traite les ont progressivement dévastées : mais si l'on pénètre à cent lieues dans le continent, on rencontre partout une population immense & une fécondité surprenante parmi les Négresses ; étant très-ordinaire d'y voir une seule femme avoir plus de vingt enfans existans. Si on parcourt les habitations Américaines, où une douce administration a eu soin de favoriser leurs mariages, on y voit courir avec joie des troupeaux d'enfans Négrillons, fruits heureux d'une économie sage & bien entendue.

Ce sont donc uniquement les rigueurs de l'esclavage & les travaux violens qui nuisent à la population des Nègres ; adoucissons leur sort & bientôt attachés à la vie, ils se livreront au plus doux sentiment de la nature humaine, & ne craindront plus de se reproduire.



CHAPITRE IV.

Causes de la dépopulation & de la mortalité des Nègres.

L'AVIDITÉ des Européens qui excitent par des présens les Princes Nègres à faire égorer leurs sujets & leurs ennemis ; les massacres de leurs pères ; le glaive d'un despote inhumain , qui , pour se procurer quelques meubles d'Europe , séparent pour toujours des femmes de leurs époux , & des enfans de leurs mères ; le changement subit d'une contrée faine avec des climats dangereux , les dououreux regrets d'avoir quitté pour jamais des cantons fertiles où ils jouissoient avec peu de peines de tous les besoins de la vie ; le dépit cruel de se voir enchaînés dans des Isles mal faines , où ils ne trouvent que la moitié de leur subsistance , achetée par des travaux inouïs & des traitemens rigoureux , &c. &c. &c. sont les causes prin-

pales qui les exténuent par degrés, détruisent leur force, épuisent leur tempérament, & les rendent victimes de mille maladies mortelles.

Leur constitution, une fois altérée, se rétablit rarement : on ne s'occupe point de leur donner les secours nécessaires, & ils sont contraints à ne pas discontinuer des travaux violens ; le défaut de repos & d'alimens restaurans, en fait périr le plus grand nombre ; faute de femmes, ils ne laissent presque jamais de postérité. Aussi ce peuple infortuné chérit si peu son existence, qu'il regarde le tombeau comme un doux asyle, & la mort comme la fin de tous ses tourmens.

Loin d'exagérer la douloureuse dépopulation des Noirs & les causes qui y contribuent, je prouverai tout ce que j'avance par les propres écrits d'un cultivateur Américain, qui, dans ses Ouvrages, s'est annoncé le plus grand partisan de l'esclavage. Voici ses paroles :

» La diminution des esclaves est si considérable, que leur remplacement peut à peine s'opérer par l'importation qu'on en fait. Leur nombre diminue tous les ans dans la plupart des

» habitations ; & l'on en trouve la raison dans
 » les travaux excessifs & les traitemens rigou-
 » reux dont on veut qu'ils soient accablés....
 » Mais le travail est la suite inséparable de
 » l'esclavage..... L'objet principal de ceux
 » qui les achètent, n'est pas d'en faire multiplier
 » l'espèce ; mais uniquement de tirer le plus
 » grand parti de leur travail ; &, s'ils ne faï-
 » soient pas tous les jours une certaine quan-
 » tité d'ouvrages, on pourroit prédire la ruine
 » de leurs maîtres (a). «

Le sincère aveu de ce cultivateur prouve avec évidence, que la population de ses Nègres ne l'a jamais intéressé, & qu'il n'exige d'eux que beaucoup de travaux pour faire rapidement fortune, sans s'embarrasser des soins de leur existence, ni de leur conservation.

Il va plus loin encore ; & il avoue de bonne foi qu'il a toujours considéré comme juste cette économie meurtrière qui sacrifie les trois quarts

(a) Observations d'un Cultivateur Américain, page
 80.

de la vie d'un Nègre, pour en retirer le double de travail. Voici comment il s'énonce lui-même :

» La condition des Nègres les exposant nécessairement à des maux qui entraînent leur dépopulation, nous devons être peu surpris de voir que leur nombre diminue dans les colonies.... Et où ne voit-on pas de ces misérables individus, que les loix font obligés d'exterminer, faute de pouvoir les rendre meilleurs !.... «

Exterminer !.... & c'est un Chrétien, un homme qui parle, & qui juge équitable d'exterminer son semblable.... Eh ! pourquoi ? pour gagner de l'argent.... *exterminer* !.... ce seul mot inspire de l'horreur & de l'indignation à toutes les ames sensibles. Au reste, j'ai peut-être tort ; ma comparaison n'est pas juste : car je m'apperçois qu'il ne considère certainement pas ces pauvres Nègres comme des créatures humaines ; mais comme des *miserables individus*, que les loix doivent nécessairement exterminer.

Quoique mon suffrage à cet égard soit d'un

foible poids, je penserois, au contraire, que les loix, bien loin de les exterminer, doivent les protéger, favoriser leurs mariages, & encourager leur population, pour l'avantage des colonies : c'est-là le vrai moyen d'anéantir par degrés toutes les horreurs de la traite ou de l'esclavage, & d'en conserver toujours les avantages les plus importans, sans perpétuer nos forfaits.

Le même colon nous dit plus bas (a) :

» *Je conviens que la diminution des Nègres*
 » est causée par l'excès du travail & des mau-
 » vais traitemens. L'abolition de la traite fera-
 » t-elle qu'on en exigera moins de travaux, ou
 » qu'on les punira avec moins de sévérité ! Au
 » contraire, s'ils travailloient moins, les reve-
 » nus du colon feroient diminués, & il faudroit
 » être fou, pour supposer qu'il consentît jamais
 » à voir son ouvrage en souffrance, & ses ré-
 » venus altérés uniquement pour élever un plus
 » grand nombre d'esclaves. «

(a) Page 34.

Cette cruelle vérité a été si souvent prouvée avec évidence, qu'on ne sauroit plus en douter. Mais je suis convaincu que si l'y avoit assez de femmes dans les colonies pour y maintenir la population, ils en retireroient, au bout de quinze ans, un profit bien plus considérable.

L'exemple du Docteur Mapp, qui favorisa constamment les mariages parmi ses Noirs (*a*), & les traita avec plus de douceur, est une preuve de ce que j'avance. Les Nègres, au lieu de diminuer dans son habitation, s'y multiplièrent au point qu'il fut obligé d'acheter une nouvelle habitation, pour y employer la surabondance de Nègres qui regorgeoient dans la sienne; &, loin que sa générosité lui ait été ruineuse, il doubla ses produits & ses capitaux en vingt ans, donna une riche dot à sa fille, & laissa à sa mort deux habitations des plus florissantes.

Il y a lieu de le croire. Si les colons étoient assurés qu'au lieu de trouver du profit à faire

(*a*) Il en sera parlé plus au long au chap.

périr leurs esclaves pour en racheter des nouveaux , il ne leur resteroit à l'avenir d'autre moyen de repeupler leurs habitations que par les voies de la génération humaine , ils s'empresseroient davantage à se procurer des Négresses , à marier leurs jeunes Nègres , à soigner leurs enfans , & à se procurer , comme le Docteur Mapp , des familles faines & nombreuses de cultivateurs acclimatés , dont ils seroient sans cesse les protecteurs adorés.

Dans les cantons de la Pensilvanie , on rencontre par-tout ce spectacle touchant de l'humanité champêtre , des familles nombreuses , gaies & laborieuses , qui , sans y être forcées par la rigueur , font , sans s'épuiser , des ouvrages pénibles & des récoltes immenses. Le tableau du bonheur qu'on y voit sans cesse , invite les voyageurs à partager leur félicité , en faisant quelque séjour dans leurs charmantes habitations. On n'y peut entrer sans plaisir , ni en sortir sans regret.

La douce émotion qu'on y goûte , rappelle aux ames sensibles ces siècles heureux où nos

premiers patriarches, environnés d'une postérité nombreuse & de celle de leurs serviteurs, étoient révérés de leurs enfans, comme les restaurateurs de la nature & les conservateurs du genre humain. La paix, l'union & la simplicité sembloient avoir fixé le bonheur parmi des milliers de créatures mortelles, & avoir fait succéder la vertu & l'innocence à la fureur des guerres sanguinaires & des cruautés révoltantes. Puissent de si grands exemples se renouveler quelque jour en faveur de tant de milliers d'esclaves infortunés, susceptibles d'un meilleur sort! Puissent toutes les ames bienfaisantes se réunir pour réaliser de si belles œuvres! il n'en exista jamais de plus grande, de plus utile, ni de plus digne d'intéresser tous les cœurs, que celle de conserver la vie & de rendre la félicité à dix millions de Nègres & à toute leur postérité.

Heureux, cent fois heureux, ceux qui auront contribué à une révolution aussi mémorable! Ils n'y gagneront pas des couronnes éclatantes ni des titres pompeux; mais ils mériteront de plus beaux titres encore: ils feront

appelés les vrais conservateurs des peuples Africains, & les bienfaiteurs des êtres les plus malheureux de toute la terre.



C H A P I T R E V.

Réfutation des principales objections faites par la cupidité, pour continuer la traite & l'esclavage des Nègres.

QUELQUES brigands d'Europe ont relâché sur les terres d'Afrique dans le siècle dernier ; ils ont été reçus des habitans avec la plus tendre affection.

Les Européens leur firent en revanche goûter des liqueurs fortes ; ils enivrèrent ces peuples doux, paisibles, industriels, & allumèrent dans leur sang le goût de la discorde, de la guerre & de la destruction.

En leur prodiguant l'eau-de-vie, on a excité leur fureur ; on les a entraînés à s'égorguer entre eux, & à vendre leurs prisonniers ; c'est-à-dire à voler le sang, la vie & la liberté des hommes, pour les revendre à des bourreaux

mercenaires qui les ont réduits à un esclavage éternel.

Le goût destructeur des boissons fermentées aliéna si fort leur raison, qu'on a vu quelquefois l'enfant vendre sa mère, le père vendre ses enfants, & le Prince ses propres sujets, pour se procurer cette liqueur funeste. Ces crimes atroces sont notre unique ouvrage; c'est nous qui les avons fait naître, en leur apportant ce poison dangereux qu'ils boivent avec fureur; c'est nous enfin qui sommes coupables de leurs forfaits, puisque nous les achetons comme de vils animaux, en profitant du délire de leur raison pour les faire égorger; & que nous enchaînons leurs prisonniers, pour aller arroser l'Amérique de leur sueur & de leurs larmes: & nous osons, après cela, parler d'humanité, de bienfaisance & de Religion!

Un cultivateur anonyme, qui possède des habitations dans le Nouveau Monde, a publié, depuis peu, des réflexions sur le trafic des Nègres; & quoique dans le cours de son Ouvrage, il assure que ce commerce est le plus avantageux

avantageux de l'Europe (a), & le moins dispendieux pour la culture des colonies : il convient lui-même (page 2), que *l'esclavage est un grand mal pour les Africains*. Il faut que cette vérité soit bien évidente, puisqu'elle est confirmée par l'aveu & le témoignage authentique de ceux même qui en retirant le plus grand profit, ont le plus d'intérêt à la déguiser.

Il ajoute (page 3) : *Il seroit à souhaiter que l'on pût y remédier tout à-fait, par l'affranchissement absolu des Nègres; mais l'état de nos finances & des motifs de politique, le rendent impraticable.* Voilà la plus forte objection des colons Américains (l'argent). Leur vil intérêt se trouveroit lésé, s'il leur falloit payer un salaire à des Nègres libres, pour cultiver leurs habitations. Il seroit plus avantageux à leurs finances & à la rapidité de leur fortune d'employer des esclaves qu'ils nourrissent mal, &

(a) Réflexions d'un Cultivateur Américain, sur le
projet d'abolir l'esclavage & la traite des Nègres. A Paris
1788.

qu'ils font travailler jour & nuit à grands coups de fouet ; ils aiment mieux enfin faire un profit immense en dix ans, au prix du sang, de l'infortune & de la mort même de cent mille malheureux, que d'être vingt ans à s'enrichir en paix par des travaux suivis & des traitemens plus humains, qui assureroient à la fois l'accroissement de leur fortune & la félicité des malheureux Nègres.

Quant à la raison politique, elle est illusoire & fausse. Lorsque l'Angleterre a autorisé la traite des Nègres, elle ignoroit sans doute les horreurs, les cruautés & les meurtres innombrables que l'aveugle cupidité devoit entraîner ; elle n'imaginoit pas que le poison, les fers & des traitemens plus cruels encore, y anéantiroient tous dans cette immense portion de l'espèce humaine, & l'obligeroient à continuer toujours un trafic homicide pour l'alimenter. Il falloit des bras à l'Amérique pour la culture de ses colonies, & elle autorisa des facteurs à y conduire tous les esclaves qu'on pourroit se procurer en Afrique, dans l'espoir sans doute que

leur population dans les Indes y éteindroit insensiblement la nécessité de ce trafic infâme.

La loi souveraine, qui a autorisé l'achat des Nègres, pour la culture de l'Amérique, a donc le droit de l'abolir dès qu'il est injuste, tyranique; à plus forte raison, lorsqu'il cesse d'être nécessaire aux besoins des cultivateurs & aux vrais intérêts de la Nation; du moment que les propriétaires ont assez d'esclaves pour cultiver les colonies, le surplus qu'on en retire de l'Afrique, est un vol fait à l'humanité, qui ne peut plus être excusable. C'est aux Colons à leur rendre la vie assez douce, pour les engager à se marier, à se multiplier, à s'y reproduire, au point de remplacer par les générations futures, la somme totale des individus perdus tous les ans.

Ce moyen salutaire, quoique juste & bienfaisant, leur paroîtra toujours dur, parce qu'il entraîneroit la nécessité de les traiter avec moins de rigueur, de les nourrir mieux, de ne pas épuiser leurs forces, & de ne pas anéantir leur vigueur par des travaux excessifs; il les obligeroit enfin à soigner & à entretenir mieux leurs Nègresses, pour

fournir à l'entretien de leurs enfans, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint le premier âge où l'on peut les mettre au travail ; mais quand on voudra faire sincèrement du bien sur la terre , de tels obstacles n'arrêteront jamais que des hommes avides ou indifférens : heureusement pour l'humanité souffrante , il existe encore en Europe assez d'âmes sensibles , généreuses & compatissantes , qui contribueront volontairement à l'achat des Negresses , dans le seul espoir d'éteindre à jamais la source de la traite des Negres , & toutes les horreurs d'un esclavage odieux.

Dans la situation présente de la servitude des colonies , il est certain que le Colon possède sur son esclave un droit de propriété , qu'on ne sauroit lui ravir tout d'un coup sans injustice , à moins que le Gouvernement ne le remboursât sur le champ de la valeur actuelle des esclaves mis en liberté ; mais il suffiroit qu'une Administration équitable offrît à ses Colons les moyens d'entretenir par la population , le même nombre d'ouvriers qui lui sont vraiment nécessaires , pour être en droit , sans injustice , d'anéantir un trafic

barbare qui révolte le ciel & la terre , & fait répandre le trouble , le sang & la discorde parmi tant de Nations innocentes ; or je ne doute pas que si les Gouvernemens Européens , ou les personnes bienfaisantes qui composent les sociétés philanthropiques , envoyoient assez de Negresses dans leurs colonies , pour y maintenir la population au même degré où elle existe à présent , les Colons ne préférassent des jeunes Negres , nés & familiarisés au climat , qui ne leur auroient coûté qu'une nourriture modique , plutôt que de payer cinquante guinées pour un Negre d'Afrique , sujet à périr dans la première année de son acquisition.

Qu'un enthousiasme inflexible & dur , prétende que si les Gouvernemens abolissent jamais la traite des Négres , ils doivent indemniser chaque Colon de tous les bénéfices qu'ils auroient pu faire à cet affreux commerce , c'est comme si un malfaiteur à qui le Prince auroit fait grâce de la vie , à condition qu'il s'emploieroit à un travail plus honnête qu'auparavant , osoit dire à son Souverain , puisque vous me défendez de voler &

d'assassiner davantage , payez-moi donc aussi tout l'argent que je gagnois en volant & égorgéant mes semblables.

Prétendre encore que *les habitations des Colonies ne puissent être cultivées que par les travaux forcés de quatre cent mille créatures humaines* ; c'est une question qui n'a pas encore été démontrée , & qui permettroit probablement bien des doutes fondés en raison & en équité. Nos Iles Américaines seroient-elles donc les seules terres du monde que les bœufs , les mules & les chevaux , ne pourroient exploiter , tandis que cette culture est en usage avec succès dans tous les empires de l'Asie & les états de l'Europe , & qu'elle y produit dans tous les genres , des récoltes immenses?

En supposant qu'on ne puisse se passer des bras & du travail des hommes pour les cultiver ; (supposition absurde contre laquelle je porte témoignage ,) il sera toujours constant que les terres seront aussi bien & peut être mieux cultivées par les mains des Nègres affranchis , que la loi obligeroit de se louer à la journée , à tous les colons qui les demanderoient dans leurs habita-

tions, que par des esclaves abrutis, qui ne travaillent que par la crainte des châtiments les plus violents... Que l'ouvrier libre qui ne travailleroit que douze heures par jour, & recevroit un salaire fixé par la Loi, seroit plus heureux que l'homme esclave, qui travaille dix-huit heures, flétri, battu, mal nourri, & sans aucun salaire suffisant à ses besoins.... Le Noir affranchi, sans cesse encouragé, par l'espoir de gagner par son travail, de quoi se procurer des habits, du linge, & les premiers secours d'une famille naissante, seroit moins misérable que l'esclave Negre, qui souffrant sans cesse toutes les injures du temps, n'a souvent qu'un misérable haillon pour couvrir ses nudités, & une claire, ou une peau de bête pour se coucher à terre.

Enfin le Colon lui-même ne seroit-il pas plus heureux, de ne plus avoir sous ses yeux, des misérables, abîmés sous le poids des douleurs les plus vives, & d'être servi désormais par des hommes libres, & des ouvriers soumis qui s'efforceroient de gagner sa confiance & sa protection? il en retireroit des travaux mieux suivis que

par de vils Esclaves, qui ne marchent qu'à grands coups de fouet, travaillent mal, & sont chaque jour à la veille de se révolter & d'égorger tous les Blancs de nos Iles.

L'auteur anonyme des Réflexions sur l'Esclavage, prétend que, *si l'on veut faire cultiver les terres par des Negres affranchis, qui recevroient un salaire fixe, la culture seroit plus coûteuse & les profits moins importans pour les habitans...* Quant à cela personne n'en doute, mais on sera toujours persuadé qu'il vaudroit mieux que leurs bénéfices fussent moindres, que si, pour satisfaire leur insatiable cupidité, on prolongeoit éternellement un esclavage odieux, qui n'a servi qu'à les rendre durs, inhumains & cruels.

Le même auteur nous assure que *ce qu'il lui en coûte ordinairement pour nourrir ses Esclaves, n'est qu'une bagatelle, en comparaison de ce qu'il lui en coûteroit pour employer des ouvriers libres, quelque foible que fût leur salaire (pag. 9.)* Son aveu prouve le peu de cas qu'il fait de ses Négres, la petite quantité de mauvaise nourriture qu'il leur donne pour subsistance ; il prouve aussi qu'il n'i-

gnore pas le calcul homicide de regagner, par la suppression d'une partie de la nourriture de ses Esclaves, le prix de son remplacement, afin d'avoir en profit net tous les travaux du Maure, qui pérît bientôt d'épuisement & de fatigue.

(Voyez ce calcul homicide, *Chap. XII.*)

Première partie.

L'auteur ne perd pas la tête, il prétend encore que *si la traite étoit abolie, il seroit fondé à réclamer du Gouvernement, la totalité des pertes qu'il éprouveroit sur ses bénéfices, & à exiger l'entier remboursement du prix de son habitation & de la valeur de ses Nègres....* Cette réclamation ne mérite d'autre réponse qu'un profond mépris.



C H A P I T R E VI.

*Du rachat des Esclaves, & de leur
affranchissement partiel.*

AFFRANCHIR subitement tous les Esclaves, avant d'avoir pourvu à leur subsistance présente & future, priver tout à-coup les habitations des bras qui avoient coutume de les cultiver, enlever à tous les propriétaires les seuls moyens d'administration qu'ils connoissent encore.... Seroient des actes violens & despotiques qui entraîneroient à la fois la ruine des Colons, faute de récolte; la misere des Nègres, faute de nourriture; & la perte entiere des Colonies, par une révolution trop prématurée; la faim ou le désespoir y produiroient des crimes sans nombre & l'affranchissement général, loin d'être un bonheur pour les Esclaves, leur offroirait un sort plus funeste que tous les maux affreux auxquels ils sont actuellement soumis.

Quelques personnes plus généreuses qu'éclairées, avoient adopté le plan d'un affranchissement périodique ou partiel ; elles espéroient tous les ans racheter un certain nombre d'Esclaves, en raison des souscriptions qu'elles auroient reçues pour cette destination ; ce moyen lent, dispendieux & difficile dans son exécution, ne parviendroit jamais à tarir l'esclavage ; impossible dans ses moyens, illusoire dans ses effets, il produiroit toujours plus de mal que de bien, parce que l'avide Colon vendroit chèrement à la compassion humaine des vieux Esclaves qui ne lui seroient plus nécessaires, & du prix d'un vieillard épuisé il racheteroit aussitôt deux jeunes Noirs plus vigoureux, des Capitaines Négriers qui continueroient clandestinement ce commerce ; ainsi pour un misérable qu'on racheteroit, on feroit deux malheureux de plus sur terre, & on doubleroit, sans le savoir, les maux de l'humanité outrageée.

D'ailleurs les plantations Américaines, ne produisant qu'en proportion de la culture qu'elles reçoivent, le nombre des Esclaves qui ne seroient

pas rachetés , seroient obligés de faire eux seuls tous les travaux , qui jadis étoient également divisés sur ceux qui ont été affranchis , ils en seroient alors plus accablés qu'auparavant , plus misérables & plus tourmentés ; l'ambition insatiable des Colons qui veulent toujours retirer le plus grand produit de leurs terres , avec le moins de dépenses possibles , leur feroit éprouver des rigueurs plus cruelles encore que celles dont ils étoient accablés auparavant.

Pour que l'affranchissement partiel pût être utile au soulagement de l'esclavage , sans nuire à la culture des habitations , il faudroit établir deux autorités souveraines , la première , qui défendroit sous les peines les plus séveres , le trafic des Nègres , & en prohiberoit l'importation dans les Colonies , sous peine d'en faire pendre les auteurs , aux Mats du Vaisseau qui les auroit apportés (a). La seconde , d'ordonner que les

(a) Plusieurs Colonies du Continent de l'Amérique Septentrionale , ont prohibé depuis long-tems la traite des Nègres , & affranchi partie de leurs esclaves , sans

Ésclaves affranchis, soit par le Gouvernement, soit par la bienfaisance des sociétés humaines, fussent établis mariés & obligés d'aller travailler partout où ils seroient demandés, moyennant le salaire fixé ; dès-lors, les Nègres forcés au travail par la Loi même, recevant un prix modique, mais suffisant à leurs besoins, ne seroient plus réduits à voler pour vivre. Semblables à tous égards à nos ouvriers Laboureurs ou Domestiques d'Europe, ils pourroient à leur choix se louer au jour, au mois, ou à l'année, s'attacher au service du maître qui les auroit affranchis, & goûtant les charmes si précieux d'une liberté sagement ordonnée, ils jouiroient chez leurs bienfaiteurs, d'une existence heureuse, qui ne feroit plus gémir la raison & souffrir la nature.

Mais, attendu qu'il seroit dangereux d'accorder une liberté sans bornes à des Nègres, qui n'auroient ni domicile, ni moyens d'une subsistance assurée ; il seroit prudent de n'en affranchir

qu'il en soit résulté la diminution des Noirs, ni la stérilité des terres.

tous les ans , qu'un nombre déterminé , & de préférer ceux qui travaillent avec le plus de courage , de les obliger à une année de travail libre , chez le maître qui les auroit affranchis , jusqu'à ce qu'ils eussent gagné la valeur des petits meubles de leurs cases & des outils nécessaires à leurs travaux journaliers .

Si l'affranchissement étoit un prix accordé par la Loi tous les ans aux trois Esclaves de chaque habitation , qui auroient travaillé avec le plus de vigueur , l'émulation pourroit éclore parmi les Nègres , les Colons seroient mieux servis , les terres mieux cultivées & les chatimens moins nécessaires .

Lorsqu'au terme fixé par la Loi , l'affranchi nourri par son maître , seroit encore obligé de travailler un an dans son habitation , moyennant le salaire fixé , il auroit le tems durant ce délai , de s'attacher davantage au maître qui l'auroit affranchi , d'en choisir un autre si son service ne lui étoit pas agréable , ou bien de prendre un métier quelconque pour lequel il faudroit qu'il justifiât avoir les moyens & la capacité ; l'affran-

chi n'étant plus soumis au châtiment des Esclaves, cesseroit de porter les marques flétrissantes de la servitude, il pourroit s'habiller à son gré & jouir de tous les agrémens que procure un travail utile.

Le spectacle des affranchis n'inspire un désespoir dangereux à beaucoup de Nègres, que parce qu'ils n'ont pas même l'espérance de le devenir jamais ; mais dès qu'ils peuvent prétendre à leur liberté, la vue de ceux qui en jouissent devient pour eux un objet d'émulation qui redouble leur zèle au travail, par le desir de réaliser bientôt une aussi douce espérance.

Un affranchissement trop général, jetteroit les Nègres dans un état d'yvresse & de fureur, qui les porteroit peut-être aux plus grands excès ; extrêmes en tout, ils croiroient n'avoir plus de liens sur la terre, ils ne reconnoîtroient aucune autorité humaine, & se livreroient sans crainte aux forfaits les plus effrayans ; leur propre félicité exige donc qu'on prévienne une crise aussi dangereuse, & que n'espérant leur liberté que par degré dans des tems encore éloignés, ils ayent le tems d'y réfléchir, de s'y habituer & de recon-

noître l'autorité des Loix & de l'équité naturelle d'en jouir.

On auroit tort de penser que les affranchis devenus audacieux par leur nombre , parvinssent jamais à tyranniser les blancs , l'expérience a prouvé depuis long-tems , qu'ils conservent toujours un grand respect pour les Européens , puisque depuis plus de cent ans , on n'a pas vu d'exemple qu'un Nègre ou un Mulâtre affranchi , ait jamais fait une injure grave ou violente à un Européen.

Dans le nombre infini des plans qui ont été offerts pour anéantir l'esclavage , le plus avantageux peut-être , seroit celui d'inféoder à tout affranchi qui se marieroit , un arpent de terre à cultiver , en toute propriété & jouissance pour lui & sa famille ; le Colon qui lui feroit un tel sacrifice , pourroit exiger en retour , la moitié de toutes les productions qu'il y récolteroit , & ses jouissances nelui coûteroi ent ni peines , ni dépenses , ni embarras ; la banane , l'igname , le choux , le patate & le Mahis , viennent avec tant de facilité dans nos Iles , qu'ils n'exigent presque point de culture , les autres productions alimentaires , originaire

originaires de la Guinée, telles que le riz, le manioc & le pois d'angola, très-nourrissans, s'y multiplient avec une telle abondance, qu'un seul espace de soixante pas en quarré de terre ordinaire, planté de ces légumes farineux, est plus que suffisant pour nourrir toute l'année une famille de douze personnes, il pourroit échanger alors le surplus des denrées qu'il ne consommeroit pas, contre de la morrue, du poisson, des volailles & d'autres animaux domestiques. L'amour de la propriété, les charmes d'une famille naissante, la jouissance d'une liberté modérée, les attachant au climat, y formeroient bientôt des peuplades immenses, tributaires du Colon qui les auroit fondées; les affranchis auroient encore les deux tiers de leurs tems à consacrer à la culture des habitations de leurs maîtres, pour un modique salaire; c'est ainsi qu'à très-peu de frais il feroit possible d'améliorer le sort des êtres les plus infortunés de la terre, & d'en faire des cultivateurs heureux qui s'y multiplieroient tous les jours, des loix douces & modérées, mettroient une fin aux cruautés inouïes dont ils sont

victimes, leur rendroient une liberté toujours précieuse, & consacreroient leurs travaux à la destination la plus utile à l'homme, l'Agriculture.

Exiger davantage, seroit peut-être imprudent. Le tems & l'expérience doivent tout ramener par degrés & éteindre insensiblement les abus les plus odieux qui sont l'ouvrage de deux siecles; mais en supposant l'abolition totale de la traite des Nègres, examinons par quels moyens on pourroit suppléer à leur mortalité, maintenir leur population & assurer aux colonies, les récoltes les plus abondantes, & le commerce le plus florissant.



CHAPITRE VII.

De la nécessité de favoriser la population des Nègres.

JE l'ai dit & je le répète encore, l'Administration meurtrière des Nègres, (qui la plûpart périsson en peu de tems, de faim, ou de travaux forcés, & les besoins continuels où se trouvent nos colonies, d'en racheter tous les ans un grand nombre, pour remplacer les pertes occasionnées par leur mortalité,) fait égorger annuellement en Guinée, ou dans les autres Côtes esclaves, un peuple innombrable pour en enlever tous les prisonniers qui s'y font. Ce trafic, depuis son existence, a consumé & consume encore tant de Noirs, qu'on est forcé aujourd'hui de pénétrer bien avant dans l'intérieur du continent de l'Afrique, pour s'en procurer la quantité qui nous est nécessaire ; les Nègres y renchérissent depuis longtems, & deviennent de jour en jour plus rares & plus coû-

teux ; de sorte que dans l'état présent de la Guinée & de nos exportations, il est impossible que ce commerce subsiste encore long-temps ; il doit nécessairement & bientôt ne pouvoir plus suffire à de si grands besoins, ou mettre ses victimes à un prix si exorbitant, que les productions des Colonies ne pourront plus les payer ; c'est un fait avéré dont tous les voyageurs instruits ont reconnu l'évidence & contre lequel la prudence des Gouvernements & l'avidité même des Colons, doivent chercher à se précautionner d'avance en encourageant une population nationale de Noirs dans nos colonies, par les moyens les plus favorables & les plus prompts.

Les seuls habitans de l'île de St. Domingue, conviennent que depuis 1680, on a importé chez eux plus de huit cent mille Nègres, une émigration aussi immense auroit pu doubler dans cent ans par sa seule population ; cependant aujourd'hui dans toute l'île, il n'existe pas trois cent mille Noirs, & ce qu'il y a de plus affligeant, ce ne sont pas l'éthisie, l'épiau, ni d'autres maladies qui les ont consumés ; mais l'excès des travaux

forcés , la disette des alimens & les traitemens rigoureux de leur condition actuelle.

La loi la plus nécessaire à la conservation des Nègres , seroit celle qui défendroit aux Colons , cette économie destructive qui les précipite en peu de tems au tombeau , leur fixer douze heures de travail par jour , faire surveiller les propriétaires , par des inspecteurs inconnus , & infliger des peines très sévères à tous les maîtres qui s'en écarteroient ; pourquoi faire languir & périr par des traitemens barbares , des êtres infortunés , destinés à cultiver les terres ?

L'auteur anonyme des réflexions Américaines , sur la traite d'Afrique , quoique zèle Partisan de l'esclavage , convient lui-même qu'un traitement plus doux , seroit le seul moyen de les engager à se reproduire , (voici ses paroles , pag. 16)
« Lorsqu'on a mis sur une habitation , un nombre plus que suffisant de Noirs , pour les soins d'une plantation , ils y jouissent de quantité de douceurs , & comme on n'exige pas d'eux un travail qui surpassé leurs forces , ils sont heureux , se portent bien & s'y multiplient davantage . » On

ne fauroit s'expliquer d'une maniere plus claire & plus positive.

Les Nègres aiment beaucoup le sexe , l'amour seul semble charmer leurs peines , ils sacrifient tout à ce plaisir fugitif , principe générateur de l'existence humaine ; ils aiment avec passion & meurent avec constance ; le petit nombre de ceux qui sont dans ee cas , donnent tout ce qu'ils possedent pour se faire aimer , fort des choses incroyables pour obtenir une femme , & quoique dans un état misérable , ils ne négligent rien pour la conserver ; que ne feroient-ils pas s'ils étoient libres dans leur choix & dans leurs affections morales?... S'il y avoit assez de Nègresses pour établir tous les hommes faits , si on les attachoit au climat , en leur donnant un petit coin de terre à cultiver , s'ils étoient tous assurés de gagner chez les Colons par un travail libre , payés du moindre salaire , de quoi nourrir leurs femmes & leurs enfans.

Le moyen le plus sûr d'abolir la traite des Nègres , seroit donc de la rendre inutile , en portant tous ses soins à encourager la multiplication

des peuples Maures, & en favorisant une population équivalente, aux exportations de l'Afrique: tant que les Gouvernements ne mettront en usage que des défenses, des palliatifs, ou des adoucissements toujours éludés, ils ne serviront qu'à rendre ce commerce plus lucratif & plus dangereux; il deviendra clandestin, les Esclaves se vendront le double dans les lieux où ils seront prohibés, & toutes les horreurs de l'Esclavage, existeront avec plus de rigueur.

On a prétendu sans raison, qu'à moins que tous les Gouvernemens de l'Europe ne consentissent d'un commun accord à l'abolition de la traite des Nègres, les Nations qui n'y auroient pas renoncé, continuant publiquement ou clandestinement ce trafic, y gagneroient tout ce que les autres pourroient y perdre, sans que l'humanité souffrante en recueillît le moindre soulagement... Que dès lors les États qui continueroient d'avoir recours à la traite, ayant leurs Nègres à meilleur marché, donneroient leurs productions coloniales à plus bas prix, tandis que dans toutes les habitations où la traite seroit prohibée, ne pou-

vant soutenir la même concurrence, elles seroient bientôt réduites à la dernière misere.

Cela seroit malheureusement vrai, si en prohibant la traite on ne s'occupoit pas des moyens de la remplacer par des nouvelles générations; mais dès que les Noirs auroient assez de femmes, &c qu'ils seroient encouragés à se produire, on n'aurroit plus besoin du commerce de la Guinée ou d'acheter des Noirs des autres nations, qui continueroient de les importer.

Colon avide, les moindres réformes glacent ton courage & les obstacles les plus légers te font trembler; tu crains plus de voir diminuer d'immenses bénéfices, qui ont coûté la vie à tant d'infatunés, que d'autoriser éternellement sur terre les meurtres & les brigandages, dont tu reçois quelques profits! L'alternative que je propose n'est pourtant pas si douloureuse, il faut de deux choses l'une, ou renoncer entièrement au café & au sucre, productions arrosées des larmes & du sang de tant de malheureux Africains, ou les multiplier dans le sein de nos Colonies, par des mariages & les douceurs d'un affranchissement

gradué : dès lors tes massacres d'Afrique ne seront plus nécessaires , tes pertes sur terre & sur mer cesseront , tes plantations seront mieux cultivées , tes rrigueurs inutiles , tes craintes bannies , tes richesses plus certaines qu'auparavant & tous tes besoins pleinement satisfaits. S'il est vrai par la suite que les frais d'exploitation soient un peu plus considérables , étant faite par des hommes libres & bien nourris , que par des Esclaves exténués & roués de coups , tu auras au moins la gloire d'avoir rétabli la paix sur la terre , & après avoir été si long-tems le bourreau de tes semblables , tu reprendras les plus beaux attributs de l'homme sensible , celui d'être le bienfaiteur du genre-humain & d'effacer par tes vertus les crimes que ta cupidité fit commettre.

Si on faisoit envisager le mariage parmi les Nègres , comme une récompense de leurs travaux , & la permission de prendre une femme comme un honneur qu'ils ne peuvent acheter trop cher , on arracheroit d'eux par ce seul espoir plus de travaux que par des traitemens rigoureux ; le ressort de la politique réuni au sentiment reli-

gieux, leur feront faire volontairement les choses les plus étonnantes, leur raison feroit plus éclairée, ils finiroient enfin par chérir de bonne foi des maîtres généreux qu'ils regarderoient comme leurs protecteurs.

Parmi les spéculateurs Anglais, celui qui paraît avoir fait le dénombrement le plus exact des Noirs de toutes les Colonies, c'est *Cooper*, dans une lettre qu'il a publiée à ce sujet : il estime que les Colonies Angloises possèdent un million cinq cent mille Noirs. Les Colonies Françoises quatre cent mille, les Espagnoles deux millions, cinq cent mille; les Portugais un million, & les Hollandois & les Danois, environ cent mille, ce qui forme en total cinq millions cinq cent mille Nègres, tristes débris de plus de cent millions d'Africains qui sont venus y trouver leur tombeau, ne laissant après eux qu'un petit nombre de rejettons pour les remplacer sur terre.

Dans un excellent ouvrage, intitulé : *Essai sur l'Administration des Colonies*, l'auteur rempli de vues profondes & lumineuses a fait insérer la note suivante.

“ Si on appliquoit à l'encouragement de la population des Nègres les mêmes primes que le Gouvernement accorde pour leur traite , il en résulteroit deux grands biens , le premier , d'avoir partout des Noirs acclimatés , le second , la suppression totale du commerce & de la navigation des Côtes d'Afrique , qui est si destructive de l'espèce humaine. (pag. 79.)

S'il m'étoit permis d'ajouter encore à cette idée judicieuse , je croirois qu'il seroit plus avantageux d'employer à leur établissement & à leur population , durant l'espace de vingt ans seulement ; les mêmes fonds consumés tous les ans à leur achat , importation , &c. &c. On auroit à moins de frais & en peu d'années , une génération immense d'hommes laborieux & accoutumés au climat ; dès lors le trafic de la Guinée s'anéantiroit de lui-même.

Donnez des femmes à vos Nègres & tout s'accomplira de même , il existe si peu de Nègresses dans nos Iles à sucre , en comparaison des Nègres , & elles y sont si souvent attaquées & si prodigues de leurs faveurs aux blancs , que leur conduite ,

loin de tourner au profit de la population , en détruit bientôt tous les germes , par un libertinage sans frein & une prostitution sans exemple ; sur mille Nègres , c'est beaucoup , si l'on compte cinquante Négresses ; cette disproportion étonnante , vient de ce qu'on importe toujours des femmes en petit nombre dans les vaisseaux Nègriers parce qu'elles se vendent mal en Amérique sont presque inutiles aux travaux champêtres des habitations consument autant qu'un Nègre , produisent moins , &c. &c.

Le moyen naturel d'établir les Nègres , pour les reproduire , seroit d'autant plus avantageux , qu'il est prouvé que le grand nombre de ceux qui meurent en arrivant dans nos Colonies , périssent par les influences inévitables d'un climat contraire à leur constitution ; cette cause de destruction , n'agissant plus jamais sur les Nègres dans nos Iles , on en perdroit beaucoup moins & leurs générations futures , seroient plus saines & plus vigoureuses que celle des Noirs que nous recevons à grands frais de l'Afrique.

Ne pourroit-on pas condamner au profit de la

population Américaine , ce nombre infini de courtisannes d'Europe , qui y meurent de faim , de misère & de langueur ? on pourroit les faire guérir avant de les transporter dans nos îles , pour les marier aux Nègres , & cette punition terrible , en apparence , mais heureuse & douce dans ses effets , rendroit le libertinage moins commun , moins dangereux , & son existence trouveroit dans nos Colonies une fin utile au bonheur de l'humanité .

Il seroit sans doute équitable que les enfans nés de tous ces mariages , fussent déclarés libres à vingt-cinq ans , en ne faisant pas influer sur leur naissance , la loi Romaine , *partus ventrem sequitur* , le judicieux Schwartz fait à ce sujet une réflexion très-sage . (a)

« Il est singulier (dit-il) , qu'une loi tyrannique ,
» établie par des brigands sur les rives du Tibre ,
» fasse au bout de deux mille ans , des milliers
» de malheureux dans les terres de l'Amérique . »

De l'union des courtisannes blanches avec les

(a) Observations sur l'esclavage des Nègres. A Paris chez Froulet , 1788.

Nègres, résulteroit des Mulâtres auxquels tout le Service Militaire des Colonies, pourroit être confié sans aucun danger, il ne seroit plus nécessaire de faire partir d'Europe, des régimens entiers qui s'y consument en peu de tems, & répandent la douleur & la consternation parmi tant de familles Angloises. L'expérience a prouvé que les Mulâtres ont pour les Blancs plus d'affection que les Nègres. que plus ils s'éloignent du sang des Noirs, plus ils se considerent comme faisant partie du sang Européen, plus enfin ils s'attachent à eux & les servent avec zèle :



CHAPITRE VIII.

Profits réels que les Colons pourroient recueillir d'une population agricole.

JUSQU'A ce jour, tous les germes de la population des Noirs ont été anéantis dès leur source. Des maîtres avides craignant de perdre les deux derniers mois des Nègresses enceintes, parviennent ordinairement à les faire avorter de bonne heure; la plupart de ces malheureuses créatures qui sentent qu'elles vont être détestées & maltraitées, & qui savent tous les maux auxquels leurs enfans seroient bientôt sacrifiés, regardent comme un devoir de tendresse & de sensibilité, de se faire avorter elles-mêmes; les rrigueurs de la tyrannie, étouffent chez elles tous les sentiments de l'affection maternelle, la plupart avouent même avec franchise, que c'est par excès d'amour qu'elles font périr leurs enfans avant terme, plu-

tôt que de leur procurer une existence aussi douce et heureuse.

Si les Colons pouvoient calculer avec plus de patience, ils verroient clairement qu'ils n'éprouvent d'autres pertes réelles, qu'un certain délai à l'expiration duquel leurs fonds rentreroient au plus haut intérêt.

Je suppose qu'une Nègressé enceinte, prive son maître de la moitié des travaux qu'elle a coutume de faire.... durant les trois derniers mois de sa grossesse, & les quinze mois qu'elle emploie à nourrir son enfant, en évaluant la totalité du travail de ces dix-huit mois à 600 livres, c'est par conséquent pour le propriétaire, une perte réelle en diminution de travaux que chaque Négrillon coûteroit à son maître. Mais aussi, dès que l'enfant atteindroit l'âge de quinze ans, il vaudroit alors deux mille francs, & depuis dix ans jusqu'à quinze il auroit gagné au moins cent pistoles à son maître; voilà donc mille écus que lui produiroit en quinze ans un sacrifice de deux cent écus que lui auroit causé la grossesse de son esclave,

Esclave, je défie qu'il pût trouver un commerce plus lucratif, ni plus évident.

Il existe actuellement dans plusieurs habitations d'Amérique, de grands ateliers entièrement composés de Créoles, & M^r. (a) H. L¹. a une famille entière du Sénégal, composé de cinquante-trois Nègres, Nègresses, Nègrillons, & Nèglettes, ce père infortuné qui avoit plus de quatre-vingt ans d'esclavage, avoit lui seul mis au jour vingt-deux enfans & voyoit autour de lui sa quatrième génération.

J'ai toujours été étonné que des habitans spéculateurs, n'ayent jamais cherché à retirer des profits aussi importants de la seule population de leurs Nègres, en formant une pépinière de Nègrillons acclimatés, qu'ils vendroient à quinze ans beaucoup plus cher que des Nègres de Congo ou du Sénégal; mais en voici la raison, 1^o. il faudroit d'abord plus de femmes & on n'en a presque pas,

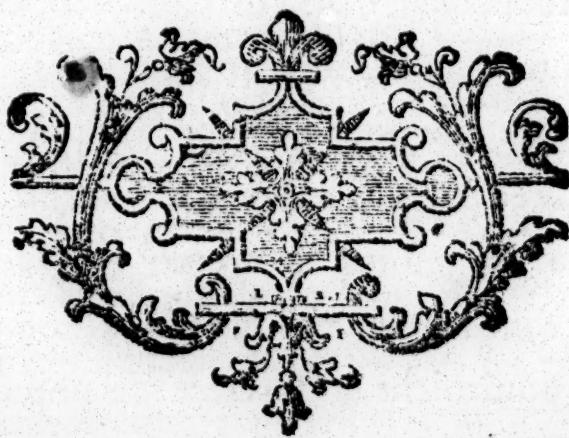
(a) Voyez les Considérations sur l'état présent des Colonies François, Tome II, page 67, édition de Paris, 1777.

2°. on seroit obligé d'attendre quinze ou vingt-ans, & on ne s'y détermine jamais, quand on peut par une administration meurtrière faire sa fortune en dix.

Dans des climats perdus par la cupidité d'une économie sanguinaire, les établissemens favorables d'une population agricole, doivent être les monumens d'un Gouvernement éclairé ou d'une société bienfaisante.

Heureusement pour les Nègres, il existe encore quelques habitations gouvernées par des maîtres humains & généreux, qui cherchent à les multiplier en leur donnant à chacun une femme, en achetant des Nègresses quand il leur en manque & en donnant à chaque famille un petit terrain à cultiver, ils y sement du grain, on leur permet d'y élever des volailles, des animaux & de se faire un petit revenu particulier qui les attache au manoir principal : leurs maîtres les favorisent dans leurs petites acquisitions, les soulagent dans leurs besoins, prennent soin des Nègresses durant leurs couches, reçoivent les présens de leur fécondité, & se font adorer dans leurs ha-

brations ; on n'y donne que peu de travaux aux mères, tandis qu'elles allaitent ; dès que leurs enfans sont sèvrés, on les souffre autour des cuisines, tandis que leurs mères travaillent au-dehors ; l'abondance, la joie & la prospérité qui régnent dans de telles habitations, les mettent dans le cas de n'avoir plus besoin de la traite & de faire également la fortune d'un Colon prudent qui ne consomme jamais tous ses profits annuels.



C H A P I T R E I X.

Des avantages importans d'une culture libre.

DES lettres nouvellement adressées par différens habitans des îles ou sociétés instituées en Angle-terre, pour l'abolition de la traite des Nègres, prouvent avec évidence, que la quantité des Noirs qui existent actuellement dans nos Colonies, est plus que suffisante à la culture présente les îles de l'Amérique, & que pour peu que leur population fût encouragée par des moyens d'humanité & de bienfaisance, en moins de trente ans, les Nègresses qui sont les femmes les plus fécondes de la terre, produiroient un surcroit de population suffisant, non-seulement pour cultiver toutes nos habitations sans Esclaves, mais encore pour défricher les terres incultes de nos îles & à faire par la suite des émigrations importantes dans le continent; ce fait prouvé par des expériences sui-

vies , démontre que tous les moyens de cruauté que nous avons employés pour nous procurer les Nègres d'Afrique , sont des actes d'une férocité impardonnable qu'on pourroit éviter.

Pourquoi le grand nombre des Colons avides s'oppose-t-il constamment à la liberté future des Nègres ? c'est qu'ils aiment mieux retirer d'un Esclave dix-huit ou vingt heures de travaux par jour , en le nourrissant mal & sans aucun salaire , que d'être obligés de le payer pour n'en recueillir que douze ou quinze heures de travail , ils disent que c'est porter atteinte à leurs propriétés & à leurs profits , ils préfèrent par conséquent les rigueurs de l'Esclavage , & donnent plus volontiers des coups de fouet que de l'argent.

Tout homme né sans fortune , qui du matin au soir , n'est occupé qu'à calculer les moyens de passer rapidement de la misère à l'opulence , sacrifie tout pour parvenir ; la douleur , les tourmens , la mort même de ses semblables , ne lui coûtent plus rien ; insensible à tous les maux de l'humanité souffrante , tous les crimes lui sont indifférens , pourvu que sa fortune soit prompte &

brillante, delà cette dureté, j'ose dire même cette barbarie de caractère qu'on rencontre souvent chez la plupart des Colons Américains.

Parmi les avantages d'une culture libre, ne doit-on pas compter pour beaucoup, d'avoir banni les craintes continues d'une révolte toujours prochaine parmi les Nègres & les justes frayeurs d'un soulèvement général, qui, dans une seule nuit peut massacer tous les Blancs & s'emparer des riches habitations qu'ils arrosent depuis long-tems, & de leur sang & de leurs larmes? il n'y a que peu de tems qu'il y eut une insurrection à Antigoa, dans ce moment-ci, on en craint une à la Jamaïque, qui peut-être s'est réalisée.... Ainsi malgré toutes les probabilités d'une révolution tôt ou tard inévitable, on vit dans une sécurité tranquille, sans rien faire pour la prévenir.

Au milieu des craintes les plus légitimes, on ne peut voir sans douleur des noms illustres par leur naissance & célèbres par leurs talens, se déclarer presqu'ouvertement les partisans de l'Esclavage; s'il faut ajouter foi aux papiers publics, le Lord

Hawkesbury croit presqu'impossible de réformer la traite, sans porter atteinte aux produits du commerce des Nègres.... Cela est vrai, de la maniere qu'il le seroit, de dire.... qu'on ne peut réprimer le brigandage des assassins, sans porter atteinte aux profits qu'ils retirent de leurs vols & de leurs meurtres; mais faut-il en conclure qu'on doive par cette considération, ne pas en arrêter le cours?

On assure que ce lord a déclaré ouvertement qu'il s'opposeroit toujours à ce qu'on mit fin au commerce des Nègres, par aucun acte violent; cette déclaration est-elle compatible avec l'équité?... Non certainement. Mille petits moyens qu'il propose pour adoucir leurs misères, peuvent-ils les dédommager des violences & des outrages qu'on leur a fait éprouver depuis plus de deux siècles?

Le Lord Walsingham & le Lord Hawkesbury, ont également prétendu que la prospérité des Iles de l'Amérique dépend beaucoup de la conservation des Nègres.... En cela nous sommes d'accord, & je suis persuadé, d'après le témoi-

gnage des Colons les plus éclairés & les avis des observateurs impartiaux, qu'il sera toujours possible d'affranchir par degrés les Esclaves, en les employant comme libres aux travaux des habitations, en leur fixant des journées modiques comme à nos cultivateurs indigens, en donnant par la suite, des terres incultes à défricher à tous ceux qui, ayant gagné de quoi réaliser une telle entreprise, desireroient cultiver pour eux. Satisfais alors de leur existence, ils béniroient les cœurs honnêtes qui auroient fait tomber leurs chaînes, & qui par des mariages libres, auroient posé les fondemens d'une population capable, à la longue, de repeupler & de fertiliser l'Amérique.

29 O riches propriétaires, Cultivateurs des deux Indes, souffrez que je vous fasse cette question ? Quelle confiance pouvez-vous avoir dans des hommes avilis qui vous détestent ? . . . Pouvez-vous de sang-froid faire couler tant de larmes & de sang innocent ? . . . Pouvez-vous, sans frémir, vous engrasper de leur épuisement ? . . . Lorsque vos tyrannies accumulées auront aigri tous les

coeurs, comment vous défendrez-vous contre vos Nègres, quelles forces opposerez-vous à cent mille hommes robustes & vigoureux, qui auront la mort d'un frère, d'un ami, ou d'un père à venger?... Sera-ce cinq ou six mille Anglois, dont les deux tiers sont des femmes, des enfans sans courage, ou des vieillards perclus de douleurs?... faites-y attention & portez-y remède tandis qu'il en est tems encore; mais prenez garde que de plus longs délais ne vous précipitent vers votre ruine: cessez de consumer en réflexions stériles, un tems que vous pouvez employer à vous mettre à l'abri des orages & à faire oublier vos fureurs.



CHAPITRE X.

*Suite, & Histoire du Docteur Mapp; &
Lettre de M. Robert Nickols, Doyen
de Middelham, &c.*

L'ADMINISTRATION économique & bien-faisante du Docteur Mapp, dans ses habitations Américaines, nous a été annoncée par M. Robert Nickols, Doyen de Middelham, dans une lettre qu'il a adressée au Trésorier de la société, instituée pour opérer l'abolition de la traite des Nègres; elle prouve avec évidence, que de légers adoucissements dans le traitement des Nègres & le soin de les marier, sont plus que suffisants pour produire une nombreuse population, sans recourir aux exportations de l'Afrique: en voici la traduction littérale.

MONSIEUR,
Je viens de voir dans les papiers nouvelles

d'Yorck, que plusieurs personnes de considération, déterminées par d'honorables sentiments d'humanité, vont faire une motion en Parlement pour l'abolition de la traite des Nègres : Né dans les Indes Occidentales, je me trouve moi-même intéressé dans la cause que vous soutenez avec tant de noblesse, & je serai charmé de contribuer à vous donner des renseignemens sur cet objet, comme votre invitation publique m'y encourage.

Il me semble, Monsieur, que si l'on pouvoit démontrer que l'accroissement naturel de la population des Nègres, est suffisant dans nos Iles, pour la culture dont ils sont chargés, & que plus d'humanité dans la manière dont on les traite, suffiroit pour assurer leur accroissement naturel, on ne pourroit opposer de raison valable contre l'abolition de cet infame trafic, ou si quelques voix suspectes reclamoient encore en sa faveur, ce ne seroit tout-au plus que celles d'un petit nombre de planteurs Américains, inspirés uniquement par leur intérêt particulier.

Un grand nombre de faits prouvent incontestablement la proposition que je viens d'avancer ;

je vous en citerai un ou deux des plus remarquables, que plusieurs personnes actuellement à Londres peuvent vous certifier : elles sont plus à portée que moi de vous en démontrer l'authenticité.

Il y a environ soixante-dix ou quatre-vingt ans, qu'un certain M. Mac-mahon mourut sur son habitation, Paroisse Saint Georges dans l'Île des Barbades. Sa possession fut évaluée, autant que je puis m'en souvenir, à environ 30,000 livres sterlings. Ce dernier propriétaire l'avoit eue sept à huit ans ; en y entrant, il la trouva chargée de redevances pour un marchand de Londres : jaloux de se débarrasser de ce fardeau, il résolut de tirer un revenu extraordinaire de son habitation. D'après ce plan, suggéré par l'avidité, ses Nègres furent surchargés de travail ; la plupart en perdirent la santé, quelques-uns même la vie (a). Il fut obligé

(a) Depuis que j'ai reçu cette lettre, un particulier de la même île, m'a assuré qu'il avoit vérifié lui-même par le rôle de la taxe des Nègres, que le nombre des esclaves de M. Mac-mahon, avoit diminué en deux ans de près de moitié. C'est à dire, que de 170, il n'en

de les remplacer par d'autres qu'il acheta à différentes fois dans l'espace de sept ans ; à sa mort, son habitation se trouva précisément aussi embarrassée, qu'à l'instant où il l'avoit prise ; car les dépenses entraînées nécessairement par la mort de ses Nègres, égaloient la dette dont il avoit voulu se débarrasser en les accblaant de travail.

A-peu-près vers le même tems mourut le Docteur Mapp, de la même isle, propriétaire moins riche, puisque son habitation n'étoit que de 20,000 livres sterling, & d'ailleurs inférieure à la première; moins fertile, plus exposée aux inondations, & plus éloignée du marché. Cet homme respectable se conduisoit plutôt en patriarche qu'en maître parmi ses Nègres. Non seulement il leur fournissoit des alimens de bonne qualité & en abondance; mais son humanité leur

resta que 95; ce Maître inhumain avoit coutume de dire en achetant un esclave, » que pourvu qu'il vécût » quatre ans, il ne lui en demandoit pas davantage; » sûr qu'il tireroit assez parti de lui pendant ce tems, » pour couvrir ses frais, &c. «

ménageoit de longs intervalles de relâche entre les travaux, qui cessoient absolument durant la grande chaleur du jour; c'est-à-dire, depuis onze heures jusqu'à trois, & pendant ces heures brûlantes, il leur faisoit donner des rafraîchissemens, sans exiger le moindre travail de leur part. Traités avec cette bonté paternelle, ils multiplioient prodigieusement; leur population s'accrut au point qu'après plusieurs années, il fut obligé d'acheter une seconde habitation, sur laquelle il n'y avoit point de Nègres, pour recevoir le superflu de ceux qu'il ne pouvoit employer sur la sienne. Il s'accommoda d'un terrain, qui, je crois, lui coûta 12,000 livres sterling. Sa fille a eu une dot considérable, & il a laissé à son fils près de 40,000 livres sterling; c'est-à-dire, le double de son premier capital. La fille du Docteur a épousé H. A. Ecuyer, aussi considéré par ses qualités personnelles que par sa fortune, & qui, j'ose le promettre, se fera un plaisir de servir la cause de l'humanité, & d'honorer la mémoire de son beau-père, en vous donnant tous les renseigne-

mens que vous pouvez désirer, car je regarde comme important de vérifier scrupuleusement ces particularités. Je présume aussi que la maison bien connue de L***, pourra vous garantir ma première relation. Le chef de cette famille s'est trouvé, à ce que je lui ai entendu dire, dans l'isle, aux funérailles de ce barbare Mac-mahon. Pour moi, qui n'ai plus de liaison dans les Indes Orientales, & qui vis si éloigné de la ville, je ne puis guère servir qu'à vous indiquer les sources d'où vous pourrez tirer des informations plus exactes: quoi qu'il en soit, je ne vous ai rien exagéré sciemment, & n'ai sûrement pas eu l'intention de vous tromper.

Il est certain que les Nègres multiplient infinitement davantage dans les climats chauds que dans les froids. Il y a plus, l'extrême chaleur ne les incommode pas, & quand leur sang n'est pas appauvri par un travail excessif, par la disette d'alimens, ou par leur mauvaise qualité, ils ne sont pas aussi sujets que les Blancs, aux maladies qui résultent d'une température brûlante. Dans les îles des Indes Occidentales, & dans les Colo-

nies Méridionales du Nord de l'Amérique, ils sont pleins de santé & de vigueur pendant l'été, saison où les Blancs sont affectés de fièvres, de maladies aigues, d'enflure de jambes & de jau-nisse. Si les pauvres périssent de fièvres lentes & de dissenteries, assurément personne n'en sera étonné, pour peu qu'on songe qu'ils ne goûtent jamais de laitage ni de viande fraîche : leur nourriture consiste en maïs, en végétaux, auxquels ils ajoutent, soit un peu de poisson salé & rance, soit, mais plus rarement, quelque morceau de bœuf ou de porc salé d'Irlande ; encore n'ont-ils que les rebuts du marché : quand à leur boissons, c'est ordinairement de l'eau de mare, qu'ils corrigent quelquefois avec un peu de rhum ; ajoutez à cela, que dans la saison des pluies, on n'a pas toujours soin de leur faire quitter leurs travaux pour les mettre à l'abri :

Dans les provinces Septentrionales du Nord de l'Amérique, où j'ai aussi demeuré, la dureté du climat nuit à l'accroissement de la population des Noirs. Ils y sont en petit nombre, vieillissent de bonne heure, & l'on voit changer le noir brillant

brillant de leur peau, en un brun jaune, qui annonce l'altération de leur santé. Mais, je le répète, les climats chauds leur sont infiniment favorables ; passablement traités, ils y poussent loin leur carrière, & multiplient beaucoup. Il n'y a donc que les mauvais traitemens qu'ils éprouvent aux îles, qui nécessitent annuellement l'importation de nouveaux Esclaves, pour en entretenir toujours le même nombre sur les plantations. L'éloignement de leur patrie, en fait périr un grand nombre de chagrin, peu de tems après leur arrivée ; quelques-uns se tuent eux-mêmes ; très-peu, si même il s'en trouve, résistent au travail excessif qu'on leur impose & survivent deux ou trois ans. C'est un fait connu, que quand les planteurs ont besoin de remonter leurs habitations en Nègres, non-seulement ils préfèrent ceux qui sont nés dans l'île, mais même ils les payent beaucoup plus cher.

Eh bien donc, pourra-t-on me dire, y a-t-il un seul planteur assez aveugle sur ses propres intérêts, pour ne pas traiter ses Esclaves d'une manière qui le dédommageroit bien des sacrifices

II. Partie.

R

que son humanité l'auroit porté à faire? Quelques personnes agissent ainsi & y trouvent leur compte. Cependant, cet usage n'est pas, à beaucoup-près, généralement établi; au contraire, le planteur a ses passions, que la loi insouciante sur le sort des Nègres, n'a pas songé à réprimer. « S'il le tue » il n'a point de compte à rendre au Magistrat, « pourvu qu'il soit réellement propriétaire du » malheureux Esclave. De folles dépenses faites » en Angleterre, une vie débauchée, où de mau- » vaises récoltes dans nos Colonies, embarrassent » souvent la fortune d'un planteur. Il a contracté » des dettes avec des négocians Anglois, il faut y » satisfaire; les Nègres travailleront, que dis-je, » ils seront surchargés. Ailleurs, c'est un homme » empressé de faire fortune, qui compte plus sur » le produit actuel des sueurs de ses Esclaves, ou » sur des épargnes barbares, que sur le produit » à venir de son humanité, ou sur les récom- » penses futures de ses avances libérales. Je parle » en général: je sais qu'il y a d'heureuses excep- » tions; mais les exceptions même prouvent que » le contraire fait règle. Enfin, un propriétaire

endurci dans ses habitudes, inflexible dans son opiniâtreté, & chez qui le préjugé s'est enraciné, ne veut point essayer les effets d'un système nouveau & plus doux, contre lequel, pour dire la vérité, les vices des Esclaves le préviennent. (Car, que peut-on attendre des Esclaves?)

Quant à la force du préjugé dans nos îles, nous savons qu'elle est la répugnance invincible des Blancs, à admettre les Nègres au privilége du Christianisme. J'en appelle au témoignage de la respectable société, pour la propagation de l'Evangile; elle n'aura que trop à confirmer mon assertion. Mais je demande à mon tour, & c'est au nom de l'humanité que je fais cette question, pour quoi excluroit-on ces infortunés du sein d'une religion consolante, dont le fondateur a voulu que les bénédictions se répandissent également sur tous les hommes? l'incapacité même que nous leur reprochons, est notre crime, puisque dans des lieux plus humains, plus raisonnables, à New-Yorck, par exemple, j'ai vu de vingt à quarante Noirs, admis à la Sainte-Table; mais dans nos îles, les maîtres ne se contentent pas de négliger

la conversion de leurs Esclaves, ils osent objecter contre elle des raisons qui auroient étouffé le Christianisme dans sa naissance, si on eût eu la foiblesse de les admettre à cette époque.

Qu'on ouvre la continuation de l'histoire du Lord Clarendon. On y trouvera que de son tems, le nombre des Blancs à la Barbade étoit de cinquante mille, & celui des Noirs de cent mille, si je me le rappelle bien : environ vingt cinq ans après, les nombres de Blancs & de Noirs se trouvèrent réduits, par un dénombrement exact, à vingt-cinq mille, d'une part, & à quatre-vingt-dix mille de l'autre. Quoiqu'il paroisse au premier coup-d'œil, que le nombre des Blancs a diminué dans une proportion beaucoup plus grande que celui des Noirs, il faut observer que les Noirs sont attachés à la glèbe, & ne se transportent pas d'un lieu à un autre, comme le font les Blancs ; d'ailleurs, le nombre de ces derniers ne s'accroît pas par les nouveaux venus dans une proportion plus grande que celui des Créoles, qui émigrent ou vivent hors de l'île. La balance ne fait que s'entretenir. Ajoutons encore que le climat est beau-

tout plus favorable aux Noirs qu'aux Blancs. Or, il y a environ un siècle, que le Lord Clarendon a écrit la continuation de son histoire. Dans cet espace de tems, le nombre des Blancs a diminué d'environ moitié, & celui des Noirs dans la proportion de neuf à dix, malgré une importation qui monte annuellement, à ce que j'ai entendu dire, à près de cinq mille: réduisons-là à quatre, ou même à trois mille; cela prouvera qu'indépendamment de la diminution de cent mille à quatre-vingt-dix mille, le premier total des Nègres a diminué autant de fois, c'est-à-dire, cinq, quatre, ou trois fois plus vite, dans l'espace d'un siècle, que celui des Blancs; en sorte que, tandis que ces derniers ont perdu dans un climat moins favorable pour eux, seulement moitié, la perte des Nègres a été quatre ou cinq fois plus forte. Je ne garantis pas l'exactitude scrupuleuse de tous ces calculs, & je ne suis pas à portée de la démontrer; mais je les crois assez justes pour prouver que les mauvais traitemens ont détruit les Noirs dans nos îles, dans une proportion qui dépeupleroit le globe en moins d'un siècle, si cette

barbarie dispendieuse s'établiffoit partout, & avoit partout les mêmes suites. Au reste, je crois qu'il seroit à propos de descendre dans les plus grands détails à cet égard, persuadé qu'un calcul bien revêtu de ses preuves, de la perte que l'espèce humaine éprouve dans nos îles, fourniroit un argument contre l'esclavage, auquel nul homme, pourvu qu'il eût la sensibilité d'un homme, n'oseroit rien répondre. Je pense aussi que l'on entretiendroit aisément sur nos îles, un nombre égal à celui que fournissent les importations annuelles, en employant à les mieux traiter, les dépenses qu'entraînent nécessairement ces importations. On pourroit en comparer les frais avec le produit des exportations de nos îles. Je suis sûr que cette comparaison éclaireroit le propriétaire & le consommateur, sur leurs véritables intérêts, en montrant à l'un combien il perd de son produit, & à l'autre, la surcharge proportionnelle qu'il supporte pour l'entretien d'un commerce honteux, qu'un peu de patience & d'humanité finiroit par rendre inutile.

« Tranchons le mot ; je ne vois de remède

» immédiat & efficace à la diminution des Es-
» claves dans nos îles, que dans l'entière aboli-
» tion de la traite des Nègres. Cette mesure vi-
» goureuse forceroit nécessairement le planteur
» à prendre de ses Noirs un soin qui serviroit es-
» sentiellement la cause de l'humanité, sans four-
» nir à personne aucun motif de se plaindre
» qu'on attente à ses droits, ou qu'on attaque
» sa propriété; car quoiqu'il puisse avoir une
propriété acquise sur les esclaves actuellement
en son pouvoir, assurément il ne peut en avoir
aucune sur ceux qui n'existent pas. Il n'a pas plus
de droit de recruter son troupeau d'habitans de
la Guinée, que de ceux de la grande-Bretagne.
Un Marchand Anglois n'est pas plus fondé à
acheter ou à revendre les habitans de la Guinée,
que les habitans de la Guinée ne le sont à l'ache-
ter ou à le revendre lui-même. Qu'il se suppose à
Alger, & se demande à lui-même ce qu'il pense-
roit de ses chaînes ou du droit, d'après lequel
on les lui auroit imposées. Et que seroit ce
encore, s'il étoit vrai que les Marchands
Anglois n'achetassent que des prisonniers de

guerre, & que la guerre ne se fait en Guinée, que pour pouvoir lui vendre des prisonniers ? Ah ! qu'il frémisse en se rappellant ce proverbe : *c'est le receleur qui fait le voleur.*

Tout le sang versé dans ces guerres, tous les hameaux incendiés par les partis contraires, toutes les horreurs que la guerre traîne à sa suite, toutes les larmes, toutes les souffrances des Captifs qu'on arrache brusquement aux attachemens les plus sacrés, tous ces déchiremens des cœurs unis l'un à l'autre par la nature, toutes ces cruautés que les pauvres Captifs endurent dans le cours de leur voyage, ou sous la verge d'un Piqueur, le marchand en répondra au Ciel. Il fait de son propre intérêt son idole, & c'est à cette horrible divinité qu'il immole l'humanité dans un sacrifice sanglant. Quoi ! il ne s'élévera point de vengeur qui prenne sa défense ? Quoi le reste du monde demeurera dans une lâche insouciance, & verra d'un œil sec, insulter & outrager ainsi tant de malheureux, pour qu'un commerçant puisse manger un plat délicat, ou pour que la fille d'un Capitaine

étele ses graces dans une parure de soie ou de mousseline des Indes ?

Mais j'entens des voix s'élever & me répondre : c'est une branche du commerce national ; cette traite de Nègres, le Gouvernement la permet : Ainsi autrefois les Etats de la Grèce, non-seulement permettoient la piraterie & même la regardoient comme honorable ; mais dans une matière si évidemment contraire aux principes les plus communs de la justice, où est l'homme qui sache encore rougir, ou qui conserve quelque honnêteté dans son cœur, qui ose s'avouer le défenseur d'une telle cause dans une assemblée nationale ? Je le demande, si nous justifions ce commerce infâme par l'excuse de la nécessité ; jusqu'où cela ne nous mènera-t-il pas ? De quel front oserons-nous condamner le voleur ? Du gibet même il nous crie : *la nécessité me força* ; & notre excuse n'est pas meilleure que la sienne. *Fiat justitia, ruat cælum.* Les amis de la liberté doivent, d'après leurs propres principes, réprover cette espèce de tyrannie, la plus abominable de toutes. La plus abominable, parce qu'aucune ne flétrit autant le mo-

ral, ne fait descendre si profondément la corruption dans le cœur. Le Chrétien ne peut soutenir cet infâme commerce ; sa bible lui montre les ravisseurs d'hommes, rangés dans la même classe, que les parricides & les parjures (A Tim. i. v. 10) Voudra-t-il se mêler à cette troupe impure ? Voudra-t-il la soutenir de son crédit ? Ceux qui lisent & croient leur Bible, peuvent apprendre par les histoires & les prophéties qu'elle contient que, quoique la providence divine ait quelquefois jugé à propos de permettre à une Nation d'en opprimer une autre, & que l'opresseur puisse être regardé comme le fouet de la justice divine, cependant la vengeance revient à la fin le frapper à son tour, lorsqu'il cherche à satisfaire son injustice, & non à procurer la réformation de l'opprimé. Fondés sur cette raison puissante, ceux qui croient une providence divine, doivent trembler de participer à l'injustice de ce commerce en l'encourageant :

Si une fois ce trafic infernal pouvoit être anéanti, le sort des Esclaves s'amélioreroit enfin dans nos îles ; les Nègres, nés sur le sol même, seroient

plus traitables, plus à portée de s'attirer l'affection des maîtres chez lesquels ils seroient nés; & plus faciles à convertir au Christianisme, parce qu'il seroit aussi plus aisé de les instruire. L'opération douce & uniforme des principes de cette religion, pourroit éteindre l'Esclavage lui-même; car quoique le Christianisme, à sa première apparition, n'ait point essayé d'introduire de changemens dans les droits civils des hommes, & cela pour des raisons qui se présentent d'elles-mêmes, cependant il tend naturellement par son esprit à la liberté civile, comme Montesquieu l'a observé en sa faveur, & Gibbon a osé le lui reprocher. Il est pourtant évident que la culture de la canne à sucre ne nécessite point l'esclavage, puisqu'on faisoit du sucre en Sicile il y a quelques siècles, comme on en fait encore aujourd'hui dans la Cochinchine, sans employer des Esclaves à cette culture. Mais quand cela seroit autrement, quel choix les Anglois devroient-ils faire dans l'alternative de se passer de sucrer leur thé, ou de délivrer les Nègres du poids de leurs chaînes?

La prohibition de la traite des Nègres, seroit

directement avantageuse aux planteurs. Le bénéfice qui en résulteroit s'accroîtroit avec le tems, puisqu'il hausseroit immédiatement le prix de ses Nègres, dont le nombre s'augmenteroit aussi par l'amélioration du système présent de l'Esclavage.

Les marchands Anglois y gagneroient également, en ce qu'aucun des produits de nos Colonies, n'étant employé à l'acquisition des Esclaves, il en resteroit davantage pour solder les dettes contractées avec la Grande-Bretagne.

J'y vois également l'avantage de la Nation. Le planteur cultivant la canne à sucre à moins de frais, pourroit par la même raison nous fournir ses productions à meilleur marché. Ajoutez à cette économie, celle des Matelots & des Soldats qu'on n'enverroit plus mourir sur les côtes mal-faines de l'Afrique.

Nous prouverons aux États-Unis de l'Amérique, que nous ne sommes pas moins qu'eux, amis de la liberté, & nous aurons du moins l'honneur de suivre un exemple que nous aurions dû avoir celui de donner. Nous démontrerons enfin à toute la terre, notre justice & notre humanité.

Le règne de Georges III en recevra un éclat particulier, & celui qu'un zèle noble pour le soutien de la piété & de la morale, distingue chez lui, comme le véritable pere de son peuple, se montrera partout l'ami du genre humain.

J'ai fait, Monsieur, tout ce qui a été en mon pouvoir, je suis hors d'état de vous donner des renseignemens plus exacts ; Mais ma conscience me dit que je ne vous ai présenté volontairement aucune circonstance dans un faux jour. Tout ce que j'ai écrit m'a été dicté par un zèle évident pour le succès de la cause intéressante que vous soutenez.

J'ai quelques papiers qui ont été publiés sur ce sujet, & je me serai un plaisir de les faire circuler parmi mes voisins.

Je suis, Monsieur, &c.



C H A P I T R E X I.

*Fausseté des motifs politiques qui s'opposent
à l'abolition de la traite des Nègres.*

Il est bien humiliant pour notre amour-propre d'être obligé de convenir que l'ambition & l'avidité d'accumuler promptement des richesses, sont les seuls motifs qui s'opposent encore à l'abolition de la traite des Nègres, & à l'extinction progressive de leur esclavage!.... C'est une vérité douloureuse dont on sent toute l'évidence, lorsqu'on parcourt les discussions parlementaires, les motions de quelques Lords, & sur-tout les nombreux Écrits des partisans de l'esclavage..... Examinons la force de leurs observations.

L'Auteur de la brochure intitulée : *Réflexions d'un Cultivateur Américain, sur le projet d'abo-*

Sur la traite & le commerce des Nègres, dit à la page 50:

» En proportion de son étendue, la traite
» des Nègres a toujours passé pour le com-
» merce le plus avantageux de tous ceux que
» l'on fait en Angleterre. C'est un débouché
» très-utile pour nos fabriques, & une source
» abondante de revenu pour l'État; si l'on dé-
» fend l'importation des Nègres, la masse des
» denrées coloniales diminuera, & par consé-
» quent nos îles à sucre diminueront aussi une
» partie de la somme de deux millions de livres
» sterling qu'elles versent tous les ans dans le
» Trésor public: les esclaves décroîtront, les
» manufactures seront engorgées de marchan-
» dises, faute d'en trouver la consommation, &
» le commerce sera anéanti, &c. «

Toutes ces raisons, & tant d'autres qui, au premier abord, paroissent alarmantes, feront purement chimériques, du moment qu'on aura pourvu aux moyens d'entretenir par la seule population, le même nombre de Nègres qui existent aujourd'hui dans toutes nos îles. Les

mêmes bras & la même culture n'ayant point changé de nature, verseroient la même quantité de productions territoriales, & donneroient à-peu-près les mêmes bénéfices aux Colons.

Il n'y auroit donc précisément que le seul trafic des Nègres qui en souffriroit.... mais parce qu'il est très-avantageux à quelques traîans d'acheter à vil prix de la chair humaine & des hommes vivans pour les revendre fort cher dans les colonies, est ce un juste motif pour autoriser par des actes parlementaires des crimes lucratifs à quelques individus, en confirmant par la loi des meurtres & des cruautés qui sont sans exemples, même parmi les Payens & les Idolâtres? la sanction du Gouvernement Anglois ne pourra jamais faire considérer comme équitables des forfaits inouïs qui ne sont exécutés que par le seul motif d'acquérir plus rapidement des richesses: si elle pouvoit les rendre légitimes, elle auroit aussi le droit de permettre à une Compagnie de voler & d'assassiner les voyageurs sur les grands chemins, en se conformant aux Réglemenrs qu'on lui prescriroit à ce sujet.

Mais,

Mais, s'écriera-t-on peut-être, si on réforme un commerce aussi florissant, que deviendront tant de Marchands, de jeunes gens, & tant de vaisseaux consacrés à la seule traite des Nègres? Ils porteront leurs talens sur d'autres branches de commerce utile: la concurrence, il est vrai, & l'abondance des mêmes productions, en diminueroient probablement la valeur & les profits; mais les peuples consommateurs en seroient mieux servis & moins surchargés. Il en résulteroit un bien général, même pour de nouveaux commerçans, de gagner un peu moins dans un commerce honnête, que dans le trafic affreux de faire égorguer tant de milliers de créatures humaines, pour charger quatre ou cinq cents prisonniers du poids de l'esclavage le plus rigoureux.

Plus on réfléchit aux moyens odieux qu'on emploie pour détruire si rapidement les hommes, plus on voit se multiplier les preuves que partout où les Noirs sont traités avec douceur, ils se portent mieux, & se reproduisent davantage. Après avoir mis au jour les résultats des

Colons qui en ont fait les expériences heureuses, il faut que je cite encore les propres aveux des propriétaires qui se sont déclarés les apologistes de l'esclavage.

Le même Cultivateur Américain, cité ci-devant, convient à la page 56, que les îles Françoises renferment un plus grand nombre de Nègres, & produisent plus de denrées que les colonies Angloises (a); que la seule île de Saint-Domingue rend presqu'autant que toutes les îles Angloises réunies. Notre Cultivateur en donne lui-même la raison plus bas (page 97), en nous disant : » Les Français traitent mieux » leurs esclaves que nous ne traitons les nôtres; » ils sont dans leurs colonies mieux nourris, » mieux vêtus, travaillent moins, & ne sont pas » si rigoureusement châtiés. Les Français sont

(a) Il est donc évident qu'une administration douce & des traitemens plus salutaires, sont les moyens les plus certains de multiplier l'espèce des Nègres, d'acquérir un grand nombre de cultivateurs, & d'augmenter la masse des productions coloniales.

“ de meilleurs maîtres que nous ; car dans tous
“ les lieux où la tyrannie est tolérée , ils l'exer-
“ cent avec le moins de rigueur : (page 90) “

Il est donc confirmé par le témoignage même des protecteurs de l'esclavage , que les voies de modération sont seules capables de rendre leur condition supportable ; qu'une nourriture faîne & suffisante est un moyen certain de les conserver en santé , & que pour maintenir leur vigueur , il ne faut pas les surcharger d'un travail de seize à dix-huit heures par jour , capable d'épuiser leurs forces en quatre ou cinq ans , & de rendre leur destruction plus rapide. Le plus robuste taureau ne résisteroit pas long-tems à un tel excès de travaux , continués durant plusieurs années ; à plus forte raison , ne peut-on l'exiger d'une créature humaine , sans abréger sa vie , & sans la précipiter visiblement au tombeau.

Je ne crains pas de le redire : le sublime projet d'abolir la traite des Nègres ne pourra jamais s'opérer par des prohibitions , des adoucissements ou des palliatifs trop souvent éludés. Lorsque des plantes vénéneuses empoisonnent

un terrain fertile , ce n'est pas en l'arroasant avec du lait , qu'on peut en adoucir les poisons ; il faut en couper les racines , pour faire fleurir à leur place des arbustes jeunes & vigoureux , capables d'enrichir un propriétaire.

L'extinction de la traite s'effectuera d'elle-même , sans aucune violence , dès qu'on aura transporté dans nos colonies assez de femmes & de Négresses pour y favoriser la population du sang Africain. Le colon qui posséderoit trente ou quarante enfans de différens âges , faits au climat , élevés sous ses yeux , dès qu'il compteroit sur leur travail , cesseroit bientôt d'acheter chèrement des esclaves , puisqu'il auroit chez lui de quoi remplacer la perte des Noirs qui périrroient d'épuisement ou de maladies. La possibilité d'en racheter lui étant interdite par la loi , & ne pouvant être éludée qu'à un prix exorbitant , le forceroit , pour son propre intérêt , à mieux traiter ses Noirs , à les mieux nourrir , à les moins accabler de fatigues , à les soigner dans leurs maladies : & à les considérer tous comme des enfans laborieux & chers destinés à contribuer à sa prospérité & à sa fortune.

Si quelque Puissance ambitieuse refuſoit de renoncer au commerce des Nègres, elle n'en recueilleroit aucun avantage ſur ſes rivales, dès l'inſtant qu'il y auroit assez de bras & de population dans les colonies pour en exploiter les habitations, les colons n'en achetant presque plus, les facteurs ne trouveroient plus à les vendre, & ce trafic odieux s'anéantiroit enfin de lui-même.

Par tout où il y aura des femmes, vingt ans ſuffiront pour réaliser un ſi beau projet, pour faire la félicité de nos Nègres, produire des générations faines & acclimatées, accroître toutes nos richesses coloniales, & peut-être un jour les doubler, comme l'a éprouvé le Docteur Mapp.

Les Navigateurs de l'Afrique ne trouvant plus de profits à continuer ce commerce, y renonceroient la plupart; ceux qui auroient le courage de le poursuivre, obligés de vendre chèrement leurs Noirs aux colonies qui n'auroient point de population de couleur, ne tarderoient pas long-tems à en dégoûter les propriétaires; & ces derniers pouvant préférer des moyens plus

fûrs, moins dispendieux & plus propres à l'accroissement de leur fortune, n'hésiteroient pas un jour de les adopter pour en recueillir les mêmes avantages.

D'après la disposition présente des Gouvernemens Européens, il paroît que toutes les Puissances sont portées à concourir de concert à l'abolition de la traite. Les cœurs honnêtes réclament depuis long-tems cette proscription générale, jusqu'à ce que des tems plus heureux aient permis de rendre nos esclaves libres, en les affranchissant de toute tyrannie humaine. Tous les êtres sensibles forment des vœux pour voir réaliser un projet si beau, si grand, si équitable, si digne d'immortaliser ceux qui l'auront accompli; le seul enfin qui, après tant de forfaits & de sang répandu, soit capable d'expier nos crimes & nos erreurs, en restituant à l'homme sa liberté, & à l'humanité tous ses droits. Est-il un avantage, un intérêt qui puissent jamais autoriser l'esclavage, les misères, les tourmens & la mort de dix millions d'Africains?

C H A P I T R E X I I.

Précis des moyens d'abolir l'esclavage.

LA récapitulation des moyens les plus propres à abolir la traite & l'esclavage des Nègres, peut se réduire en douze articles.

1°. Proscrire entièrement la traite ou le trafic des Nègres, sous les peines les plus rigoureuses & les plus sévèrement exécutées, tant contre les facteurs, que contre les colons qui les acharneroient.

2°. Traiter les Noirs avec moins de rigueur, en modérant toutes les punitions cruelles qu'on leur impose aujourd'hui.

3°. Les mieux nourrir, en leur faisant distribuer une quantité suffisante d'alimens sains & de meilleure qualité, qui soient au moins capables de rétablir les pertes que leur causent des travaux inhumains.

4°. Fixer leurs heures de travail, de sorte

que leurs forces n'en soient pas épuisées ; qu'ils aient pour tems de repos les deux heures du jour où le soleil se montre avec le plus d'ardeur , & au moins six heures de repos dans la nuit.

5°. Affranchir tous les ans un Nègre sur vingt , dans toutes les habitations.

6°. Favoriser la traite des Négresses , & l'encourager par des primes ou des priviléges que les Gouvernemens pourroient accorder... ou des prix de bienfaisance que les Sociétés Philantropiques décerneroient aux facteurs qui , dans le cours de trois ans , auroient importé le plus de femmes des comptoirs de l'Afrique.

7°. Marier tous les Nègres qui y consentiroient , depuis l'âge de vingt-cinq ans jusques à cinquante.

8°. Déclarer libres à vingt-cinq ans , tous les enfans nés de leurs mariages.

9°. Leur donner , en les mariant , un petit coin de terre à cultiver en toute propriété & jouissance , avec les premiers meubles d'une case & les outils les plus nécessaires à leurs travaux ,

10°. Obliger tous les affranchis de se rendre aux habitations où ils seront demandés , & d'y travailler douze heures par jour , moyennant un salaire fixé en raison des productions de chaque colonie.

11°. Contraindre tous les affranchis qui refuseront de travailler aux terres , d'apprendre un métier utile à la colonie , en justifiant qu'il en a les moyens & la capacité.

12°. Enfin , nommer tous les ans des Inspecteurs dans les îles & les colonies où l'esclavage des Nègres seroit encore existant , pour surveiller s'ils y sont traités conformément aux loix établies en leur faveur ; en leur attribuant le pouvoir de punir , par des amendes ou d'autres peines , les maîtres durs ou injustes qui les auraient enfreintes.

Il seroit sans doute important de fixer plus positivement dans le Code Noir , le droit des maîtres des Nègres esclaves , Nègres affranchis & mariés , des enfans noirs , des Mulâtres , &c. &c. &c. Mais comme cette partie purement législative sortiroit des bornes que je me suis

prescrites, & qu'elle exige d'ailleurs les connaissances les plus profondes, je fais des vœux ardents pour que des Magistrats éclairés & sensibles daignent s'occuper de leur sort, & nous communiquer leurs lumières : de grandes vues ne s'exécutent jamais sur le champ ; mais quand elles sont justes & bienfaisantes, elles frappent & intéressent le cœur ; elles s'y gravent par la mémoire, & s'accomplissent dans l'avenir lorsque l'occasion s'en présente. Qui auroit cru en France que des loix faites dans Rome & dans la Grèce il y a deux mille ans, eussent servi d'autorité aux Européens pour faire égorer ou enchaîner un si grand nombre de Nègres d'Afrique, & les condamner en Amérique à l'esclavage le plus rigoureux qui ait jamais existé sur la terre.

Et vous, esclaves trop malheureux, qui semblez n'exister sur la terre que pour y subir toutes les humiliations réunies des travaux violens de la faim & des tourmens les plus cruels, mon cœur vous plaint, vous estime & vous aime ; je

donnerois la moitié de ma vie pour tarir la cause
de vos larmes , & mettre fin à vos douleurs.

Pauvres infortunés , si ma foible voix peut un
jour attendrir vos tyrans , leur faire sentir de
justes remords , & adoucir vos tristes destinées ,
je serai satisfait d'avoir vécu quelques instans
sur la terre ! je sens dès ce moment tout le prix
de la vie , si mes vœux ardents peuvent s'ac-
complir , alors je serai plus heureux cent fois que
si les plus riches trésors du Pérou & de l'Inde
m'étoient offerts.

F I N.

T A B L E
GÉNÉRALE
D E S M A T I È R E S.

*Aux Sociétés Philanthropiques, & à
 tous les cœurs sensibles, page j*

L E M O R E - L A C K.

P R E M I E R E P A R T I E.

C H A P. I^{er}. *Voyage de Guinée, page 1*

C H A P. II. *Comment se fait la traite
 des esclaves ?* 6

C H A P. III. *Maffacres sur les bords de
 la rivière de Gambia, 11*

DES MATIERES. 285

CHAP. IV. <i>Voyage d'André Brue sur les côtes du Sénégal,</i>	16
CHAP. V. <i>Les voleurs d'enfans,</i>	29
CHAP. VI. <i>Transport des esclaves. Visite des chirurgiens,</i>	36
CHAP. VII. <i>Traite du Vaisseau Admiral Oglès Squadron, publiée par John Atkins,</i>	46
CHAP. VIII. <i>Calcul des Nègres enlevés à l'Afrique,</i>	57
CHAP. IX. <i>Traitemenr des esclaves, malades sur mer,</i>	60
CHAP. X. <i>Mortalité des esclaves sur mer,</i>	62
CHAP. XI. <i>Comment les esclaves sont traités aux Isles,</i>	66
CHAP. XII. <i>Calcul homicide d'un Colon Américain qui vit encore,</i>	75
CHAP. XIII. <i>La chasse aux Marons,</i>	83

C H A P. XIV. <i>Combien l'esclavage est contraire à la Religion Chrétienne & au bonheur humain ,</i>	86
C H A P. XV. <i>Suite , & témoignage des Écrivains célèbres sur l'esclavage ,</i>	90
C H A P. XVI. <i>Relations des Voyageurs célèbres sur la Guinée & le Sénégal ,</i>	102
C H A P. XVII. <i>Histoire de l'esclavage du Prince Africain Job Ben. Salomon ,</i>	111
C H A P. XVIII. <i>Témoignages des Auteurs Anglois contre l'esclavage ,</i>	134
C H A P. XIX. <i>Suite du même sujet ,</i>	141
C H A P. XX. <i>Ordres de la Reine Elisabeth, de Louis XIII & de Louis XVI, pour adoucir l'esclavage ,</i>	147
C H A P. XXI. <i>Sociétés Chrétiennes ou Philanthropiques qui ont cherché les moyens d'adoucir & d'anéantir l'esclavage ,</i>	154

DES MATIERES. 287

CHAP. XXII. *Accusations absurdes contre les Noirs*, 168

CHAP. XXIII. *Réclamations des hommes Noirs, appellés injustement esclaves*, 178

POPULATION DES COLONIES.

SECONDE PARTIE.

CHAP. I^{er}. *Origine de l'Esclavage parmi les Anciens*, 185

CHAP. II. *Insuffisance du Code Noir*, 191

CHAP. III. *Fauffes excuses des Traitans*, 194

CHAP. IV. *Causes de la dépopulation & de la mortalité des Nègres*, 198

CHAP. V. *Réfutation des principales objections faites par la cupidité, pour continuer la traite & l'esclavage des Nègres*, 207

C H A P . VI. *Du rachat des Esclaves, & de leur affranchissement partiel ,* 218

C H A P . VII. *De la nécessité de favoriser la population des Nègres ,* 227

C H A P . VIII. *Profits réels que les Colons pourroient recueillir d'une population agricole ,* 239

C H A P . IX. *Des avantages importans d'une culture libre ,* 244

C H A P . X. *Suite, & Histoire du Docteur Mapp ; & Lettre de M. Robert Nickols , Doyen de Middelham , &c.* 250

C H A P . XI. *Fauſſeté des motifs politiques qui s'opposent à l'abolition de la traite des Nègres ,* 270

C H A P . XII. *Précis des moyens d'abolir l'esclavage ,* 279

Fin de la Table.



